HAL
open science

Imagologie bretonne

François Labbé

To cite this version:

François Labbé. Imagologie bretonne. 2020. hal-02560231

HAL Id: hal-02560231

https://hal.univ-brest.fr/hal-02560231v1

Preprint submitted on 1 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Imagologie : la représentation de la Bretagne et des Bretons

Par François Labbé

Avant-propos

Dans cet exposé relativement succinct, il ne s'est pas agi de présenter une étude, complète, exhaustive de « l'image du Breton à travers les siècles » mais plutôt de tenter d'en comprendre la genèse et les évolutions. En ce sens, les études dites scientifiques contemporaines ont été laissées de côté car, par le peu d'impact sur le public qu'elles ont pu avoir, leur influence reste plus que mesurée.

Ainsi les conclusions du IVe congrès internationales des Sciences Anthropologiques (Vienne, 1954) fournissent –moins de dix ans après la chute des fascismes et l'abandon apparent des théories raciales – des « Données récentes sur l'Anthropologie de la Bretagne » (Actes, p. 214), qui, si elles n'étaient assez sinistres, feraient sourire, mais n'apporteraient rien à notre propos :

« […] le long du littoral breton, les habitants possèdent une assez grande uniformité somatologique, ce qui les oppose souvent aux gens de l'intérieur […] Dans le Centre et l'Est, il semble y avoir prédominance d'une composante alpine caractérisée par sa brachycéphalie et sa structure sous-moyenne, tandis que vers l'Ouest et tout le long des côtes, il y a davantage de mésocéphales de taille sur-moyenne. »

Et les auteurs d'ajouter avec un *humour* involontaire : « mélanger telle et telle proportions d'individus de tels ou tels types raciaux […], ce serait une cuisine (sic) détestable. »

L'image qui nous intéresse est celle qui est véhiculée dans sa diversité évolutive à travers les siècles par les témoignages écrits (lettres par exemples), par les textes officiels (lois, règlements…), par les récits (historiens, voyageurs…), par la fiction (poésie, théâtre, roman), puis par les représentations iconographiques, la presse etc.[1]

Imagologie

Ce concept utilisé particulièrement en littérature comparée a été forgé à partir du mot latin *Imago* (image) et du suffixe *logie* du grec *logos*, discours, raisonnement », ou encore argumentation. Il s'agit donc d'un discours sur les *images*, d'une science, d'une étude de l'Image conçue ici comme représentation de l' « étranger », de celui qui appartient apparemment à une communauté différente de celle de l'observateur.

Ce terme est également à rapprocher de celui utilisé en psychanalyse pour désigner les images intégrées à l'inconscient : schèmes, archétypes etc.

L'imagologie dont il va être question est ce que la littérature comparée appelle « l'image de l'autre (pays), autre civilisation, voire individu ». Ce sont ces images qui surgissent en premier dans les communications interculturelles en prenant la forme de poncifs, de stéréotypes ou de clichés, d'*a priori*. Ces images proviennent d'une histoire, d'une tradition ancrée dans la réalité historique et déclinée par la littérature (Histoire, récits de voyages, romans, bande dessinée, caricature …), les films, les musiques, les chansons, les beaux-arts, en bref de toutes les formes d'art considérées comme moyens d'expression ainsi que les médias. Elles font aussi l'objet d'un consensus « national », pourrait-on dire, en ce sens qu'un certain nombre de traits caractéristiques prêtés à une population observée le sont par quasiment l'ensemble de la population observatrice. Ainsi, après Madame de Staël (préparée, il est vrai, par les traductions de Gessner, certains textes de voyageurs, des historiens), pour tous les Français qui lisent, l'Allemand est un personnage rêveur, sensible, religieux et amoureux de la nature, un doux illuminé. Il faudra attendre le milieu du siècle pour voir la tendance s'inverser en raison de la politique prussienne, puis de la défaite de 1871, de la perte de l'Alsace et de la Lorraine.

L'Allemand devient alors ce que Barrès présente dans *Colette Baudoche* par exemple, un être primitif dans ses actions et pensées, lourd, ridicule, brutal même quand il veut être bon, sans culture même s'il est instruit, sans finesse, d'une naïveté imbécile, tous caractères que résume le personnage du professeur Asmus, ce « barbare » que jamais la fine, douce, intelligente et patriote Colette ne pourra aimer. Vercors redonnera de ce roman une version actualisée et plus étudiée dans son *Silence de la mer*, laissant entrevoir un avenir de réconciliation possible entre une France, pays de la littérature et l'Allemagne, terre de musiciens, une sublimation de la réalité et une courageuse projection vers l'avenir dans une communion esthétique située après le drame de la guerre. Jeanne et Werner von Ebrenac sont d'une psychologie plus complexe que les personnages de Barrès. Le cœur et la raison ne chantent pas la même partition et si la jeune française de 1942 est aussi patriote que l'Alsacienne Colette, elle ne peut s'empêcher de ressentir un amour impossible pour un ennemi qui, sans uniforme, serait un être aussi sensible qu'elle. Il est vrai que ce jeune homme est officier, noble et d'origine française, ses ancêtres étant des aristocrates français immigrés, huguenots ! Vercors ne veut ni ne peut aller plus loin !

Ces « images » donc entrent en contact avec la réalité observée, la dirigent, la « formatent » et, la connaissance de l' « autre » apparaît comme le résultat de cette interaction, ou plutôt la résultante d'un « savoir » préalable et d'une expérience (réelle ou livresque), sachant que ce *savoir* vient souvent occulter, influencer l'expérience directe quand elle existe allant parfois jusqu'à fournir le *logos*, les mots permettant de décrypter l'inattendu, le nouveau, l'incompréhensible. La représentation inculquée venant en quelque sorte parasiter l'expérience.

Ainsi, pour ne donner qu'un exemple qui m'a particulièrement frappé, lorsque j'ai eu l'honneur de codiriger un lycée franco-allemand à Fribourg, j'ai pu accueillir une envoyée du ministère des affaires étrangères, responsables des établissements français à l'étranger, venue en inspection. Lorsque je lui proposai de visiter la très jolie ville où se trouvait mon établissement, cette personne refusa arguant du fait qu'elle connaissait bien l'Allemagne « avec son architecture un peu lourde et ses façades wilhelmiennes ». Dans le taxi qui la conduisait au lycée, elle avait entraperçu la *Schwaben Tor*, une des anciennes portes de la cité, et avait pu se rendre « une fois plus compte du mauvais goût allemand, de ce

moyen-âge de pacotille en honneur ici un peu partout » ! J'osais lui demander où elle avait séjourné en Allemagne. Elle me répondit vivement que ce qu'elle savait lui suffisait et qu'elle n'avait ni besoin de visiter ce pays ni de s'y rendre si ce n'est pour ses obligations professionnelles ! En quelque sorte, sa religion était faite. Il est vrai qu'on était encore au siècle passé, en 1999 !

L'imagologie cherche à étudier comment ces images leur structure, leur origine influent par exemple sur la compréhension entre les peuples, comment elles sont aussi à la base des racismes et de toutes les théories plus extravagantes les unes que les autres cherchant à classifier les hommes.

« Extravagantes » sans doute, quand on sait prendre un peu de distance, mais ce n'est pas toujours le cas. Tout lycéen a étudié le passage de *l'Esprit des lois* où Montesquieu ironise sur les clichés véhiculés par ses contemporains sur les Africains et je me souviens de la difficulté qu'il y avait parfois à faire saisir cette ironie. L'accumulation des clichés, le passage à la caricature n'était pas ressenti par tous et quelquefois des élèves en sont restés á leur idée : « Montesquieu a raison : les Noirs sont…. » ! L'histoire récente fournit par ailleurs assez d'exemples terribles de ce que les clichés peuvent provoquer …

Il en résulte au moins une question essentielle : dans quelle mesure ces images reflètent-elles la réalité et cette réalité perçue, elle-même, résultat d'une interaction entre un savoir et une expérience (parfois une intention !) n'influence-t-elle pas le sujet observé ? Montaigne le remarquait déjà : les Français, par exemple, ne sont jamais autant « français » que quand ils séjournent à l'étranger, allant jusqu'à s'approprier les clichés véhiculés par la société dans laquelle ils se trouvent, ou, ce qui revient au même, à tout faire pour en prendre le contrepied[2]. Ainsi, dans les années 1780, dans les pays allemands, le Français apparaît comme un « petit-maître », vaniteux et assez ridicule. Lessing dans son théâtre daube sur lui et, quand le public des lettrés allemands critiquera le choix de Rivarol pour le prix qui lui est attribué par l'Académie de Berlin, ce sera moins pour un discours qui n'est pas à la hauteur des exigences que les philologues et les grammairiens du temps sont en droit de poser, que parce qu'il est l'œuvre d'un Français, d'un (pseudo) comte de surcroît et que ce discours, assez dénué de toute scientificité, cadre parfaitement avec l'image du Français petit-maître, léger et infatué de lui-même[3].

Un grammairien de talent, Jean-Charles Laveaux[4] (dont la famille est originaire de Vitré), se trouvant alors à Berlin fera pour sa part tout pour prouver qu'il existe des Français qui échappent à ces clichés et il s'efforcera de démontrer aux Allemands à son exemple qu'il est effectivement des Français qui, comme lui, peuvent être aussi profonds et scientifiques que les Allemands (nouveau cliché !), des Français qui échappent à la superficialité qu'on leur reproche, avec raison pensera-t-il.

Et il réussira : Laveaux est un des rares écrivains dont la presse allemande du temps fera l'éloge, tandis que l'opinion générale déplorera en particulier la décadence dans le domaine des lettres et de la philosophie ! Ajoutons que comme Laveaux ne manque tout de même pas d'être critique vis-à-vis des Allemands, leur reconnaissant le sérieux, le goût du travail, une certaine scientificité, mais un côté assez laborieux, une sensibilité assez naïve (images qui commencent á se mettre en place en France), comme il reste tout de même très attaché à la grande littérature de son pays (Racine, Voltaire, Rousseau), il se retrouve devant un paradoxe. Les critiques allemandes du petit-maître français, de la fatuité française et de la décadence des lettres seraient exactes. Pourtant, le génie français est indubitable, les « classiques » l'ont prouvé. Le dépassement de cette contradiction, il le fera en abandonnant les cours allemandes et en revenant emparé de la France depuis la Régence et Louis XV est seul responsable de cette décadence (accélérée depuis la disparition de Voltaire) que même d'Alembert déplore dans ses lettres à Frédéric II, c'est donc cet esprit qu'il faut supprimer pour que la nation puisse se régénérer…

En un mot, peut-on échapper aux clichés ?

Sans doute pas car ils appartiennent au fonctionnement de la pensée. Les images que nous portons en nous, sont un peu comme les concepts qui dirigent nos perceptions et notre réflexion. Le concept d'arbre par exemple, établit dans l'esprit un certain « schème », un « *pattern* » qui n'a qu'un rapport diffus mais pourtant évident avec la réalité du chêne ou du sapin que j'observe. Pourtant, c'est grâce à ce schème que je saurai reconnaître tous les arbres de la planète, même ceux que je vois pour la première fois.

Pour en revenir au thème qui nous intéresse directement, l'image de l'autre, certains chercheurs, au lieu de parler de schème parlent d' « imagotype » en en distinguant deux sous catégories. D'abord, l'image que nous avons de nous-mêmes (le comparant, si l'on veut, l' « auto-imagotype ») et celles que nous nous faisons de l'autre (le comparé, l' « hétéro-imagotype »).

En d'autres termes, l'image de l'autre est liée à l'image que l'on a de soi puisque le *jugement*, la *com-préhension* de l'autre ne se fait qu'en fonction de ses critères propres[5]. Ces deux composantes sont indissociablement liées et entretiennent un rapport d'interaction constant. Ainsi, lorsque le blanc, l'Européen débarque sur les côtes africaines, il le fait avec la conscience de ce qu'il est : chrétien, appartenant à une civilisation raffinée et maîtrisant une technologie puissante. Face à lui, il va rencontrer des êtres qui lui paraissent ne pas partager ces valeurs et même si, structurellement, ces individus possèdent une « culture », il ne peut généralement pas en rendre compte parce que son regard est occulté par la conscience qu'il a de lui-même et de ses compatriotes, de sa propre

culture. Une ouverture ne se fera que lentement, lorsque le premier choc de l'incompréhension sera dépassé.

La même problématique concerne évidemment les diverses populations qui peuvent composer un pays.

Depuis au moins François Ier, la France est centralisée sur le plan politique et l'État français développera continuellement la même tendance, le centralisme. Monarchique, puis révolutionnaire, enfin Républicain. Ce *jacobinisme* profond qui cimente et explique la France est aussi ce qui fait qu'au nom d'un modèle idéal (d'abord la « partie saine de la Cour », Paris, les Parisiens, puis au nom de l'égalité, enfin par principe républicain), il sera refusé par exemple aux « pays » qui composent l'hexagone le droit à la différence linguistique autrement que dans une perspective *folkloristique* : « Je ne veux voir qu'une tête, serrez les rangs ! »

A côté donc de l'homme de cour, puis du Parisien, parangons du Français, on rira (avec bonhomie parfois, mépris le plus souvent, nostalgie de temps en temps) du bougnat industrieux et avare, du Normand roublard, du Provençal bon vivant et violent, de l'Alsacien lent et un peu lourd… Du Breton évidemment…

Et si l'on va plus loin, l'esprit de clocher fait que ces « images » de l'autre existent bien évidemment à l'intérieur même des anciennes provinces. Les Gallos de Haute-Bretagne, sont parfois durs pour les ceux qu'ils appellent parfois les Mahos (Maos) de Basse-Bretagne ou inversement ; et en Bretagne bretonnante, l'avarice du Léonard est proverbiale tandis que le Trégorrois passe pour fin, sensible : la *Revue des Deux-Monde* en faisait en 1834 un « véritable Allemand de la Basse-Bretagne » (à une époque où le portrait de l'Allemand dérivait directement des rêveries de madame de Staël)[6].

Le but des pages qui suivent n'est évidemment ni de donner un cours d'imagologie ni de dériver vers une psychologie des peuples (dont un des fondateurs, avant même Wilhelm Wundt, que Lucien Herr et Durkheim fréquenteront à l'Université de Leipzig, a été le Breton Théodule Ribot) toujours discutable, mais simplement en s'appuyant majoritairement sur des textes littéraires ou s'y apparentant, de comprendre comment l'image du Breton a pu évoluer au cours des siècles et comment cette image a été responsable de la situation des Bretons dans une France qui n'a pas attendu la Révolution pour inventer le jacobinisme!

1. En guise d'introduction

Comme beaucoup de familles bretonnes, dans les années cinquante, nous avions quelques parents qui habitaient Paris. Enfin, la région parisienne ! Mon oncle, qui demeurait à Houilles, n'en démordait pas : il était parisien et vivait dans la capitale ; il ne fallait pas dire le contraire !

Régulièrement, au moins une fois par an, une tante nous emmenait dans sa Simca Aronde noire visiter nos Parisiens. Depuis Dinan, la route était longue ; il fallait se lever tôt. On empruntait la nationale et on attendait avec impatience la pause du déjeuner dans un bistrot près du Mans où une grande pancarte indiquait à l'entrée qu'on pouvait « apporter son manger ». La salle de cet établissement était pleine de voyageurs qui, comme nous, se rendaient à Paris, pleine de la fumée des cigarettes de tabac gris, d'odeurs, de bruit. Ma mère et ma tante déballaient les victuailles sur un coin de table, on sortait les couteaux et commandait à boire. Mon père coupait le pain et chacun se servait à la bonne franquette : beurre, rillettes, saucisson, andouille, un chanteau de pain, c'était rituel. Et puis, repus, on repartait : trois ou quatre heures avaient été nécessaires jusqu'à cette halte, il en fallait autant jusqu'à Paris. Avec les arrêts pipi, en tout une dizaine d'heures. Et encore ! À condition, à partir de Dourdan, de trouver le bon chemin pour arriver à Houilles, ce qui n'était pas toujours le cas. Dame ! Comme on disait alors, autour de Paris, « c'est pas facile » !

J'adorais ce voyage, d'abord parce que j'aimais beaucoup la tante qui nous voiturait, ensuite parce que comme j'étais en proie au mal de la route, j'avais le privilège de m'asseoir devant, aux côtés de la conductrice, une valise, il est vrai, sous les pieds, ce qui faisait que pendant une journée entière j'avais les genoux à hauteur des yeux. Mon père, ma mère et ma grand-mère se partageaient l'étroite banquette arrière, avec en prime mon petit frère sur les genoux. Enfin, bien sûr, j'étais joyeux parce que nous allions à « Paris ». Pourtant, au fur et à mesure des kilomètres, un drôle de sentiment s'emparait de moi : André, mon cousin, le Parisien, allait à nouveau se moquer de nous les Bretons, de moi, le plouc, le « belou » !

Chaque année, depuis tout petit, ce gros garçon, gouailleur et effronté profitait des quelques jours que nous passions ensemble pour me montrer ce qu'était un Parisien, et ce qu'était un Breton ! Il savait plein de mots que je ne connaissais pas, que je n'avais même jamais entendus. Il cachait des numéros de *Paris-Hollywood* sous son lit et me mettait sous le nez en rigolant ces dames déshabillées, qui me faisaient rougir. Dès 9 ans, il se procurait ces petits paquets de cigarettes, les Parisiennes, et fumait dans un coin de cave en avalant la fumée, ce dont j'étais incapable. Nous n'avions pas de voiture ; mon oncle venait d'acheter une

DS. Je ne savais même pas trop ce qu'était un disque ; les Parisiens avaient un énorme tourne-disque dissimulé dans un meuble laqué ; ils parlaient d'acheter une « télé »…

J'étais timide, muet, introverti, André, le cousin, était un moulin à paroles…

Le pire était pour moi les surnoms dont il m'affublait : plouc, péquenaud, cul-terreux, biniou, pedzouille, kenavo…

Mais pourquoi se moquait-il tant des Bretons ? Étais-je aussi ridicule ? Étions-nous vraiment des arriérés ? Un bref examen de conscience me le confirmait : oui, j'étais ridicule et j'allais encore plus l'être à Paris. Ah ! si au moins j'avais pu naître en Amérique ! Je lui en montrerais au cousin. Hélas ! J'étais Breton et je savais au fond de moi qu'on aimait se payer la tête des Bretons. C'était comme cela ! Une fatalité. Une maladie honteuse…

Allais-je tenir ? Il fallait bien, il était beaucoup plus fort que moi bien que n'ayant que quelques mois de plus. Il allait encore « donner sa raclée au Beurton », comme il disait, et l'oncle ajouterait son commentaire : « T'es putôt rachot pour un Beurton, Françoé ! ». J'aurai encore l'air fin… Et quand on fera le tour de Paris dans la DS, il va me donner de faux renseignements pour se moquer de moi. Tout le monde rira. Une année, il m'avait dit, alors que nous passions devant le Louvre, que c'était là Versailles. Je l'avais évidemment cru, sachant que Versailles était un grand château et constatant que le bâtiment qu'il me montrait ressemblait bien à un grand château ! Toute la famille en avait fait des gorges chaudes et mon oncle, lorsqu'on avait aperçu l'Arc de Triomphe, m'avait lancé : « Regarde, François, la Tour Eiffel ! », ce qui avait déclenché l'hilarité de toute la voiture, mes parents compris.

Plus on approchait de Houilles donc et plus le souvenir des années passées faisait se ternir ma joie d'aller à Paris, plus j'enrageais d'appartenir à cette race maudite : Breton !!!

Je me dandinais sur mon siège et tremblais quand nous arrivions devant la grille mangée de rouille de la maison de l'oncle.

Ma tante klaxonnait.

André sortait en hurlant : « Ils ont des chapeaux ronds, vive la Bretagne, ils ont des chapeaux ronds, vivent les Bretons », bramait-il !

La grille grinçait en s'ouvrant, les vacances commençaient et mon frère pleurait.

Des années plus tard, j'ai été reconnaissant aux Servat, Stivell, Glenmor, Tri Yann, aux frères Molard, au succès des Bagads, aux Xavier Grall et Pierre Jakez Hélias d'avoir fortement contribué à l'évolution de l'image que j'avais de moi-même, à l'évolution de l'image de la Bretagne et des Bretons, qui, des siècles durant, avait connu bien des vicissitudes et créé bien des amertumes…

2. Vicissitudes et amertume, permanence de l'image du Breton

Ainsi, la description que fait Flaubert de la foule des fidèles emplissant l'église Sainte-Croix de Quimperlé ou du parvis après la messe peut être différemment interprétée : regard impartial de l'observateur voire de l'anthropologue ? Regard ému du « Parisien » découvrant un autre monde, frappant par son authenticité ? Regard romantique ? Regard nostalgique d'époques disparues ? Regard en tout cas plein d'empathie mais qui peut devenir, dans l'esprit du lecteur, son contraire : un témoignage illustrant le retard de cette province, l'étrangeté de ses habitants… C'est entre ces deux pôles qu'hésitera longtemps l'image du Breton et de la Bretagne : le pays des culs-terreux raillés par mon cousin, d'une part, et le tableau d'anciennes vertus miraculeusement préservées dans ce coin de terre pour les âmes sensibles, d'autre part.

« Plein de monde ; bonnet blanc des femmes ; les hommes en longs cheveux, en grègues, en sabots ; air vigoureux et gracieux, œil pénétrant et intense d'un jeune homme que j'avais vu descendre en sautant une ruelle en pente, à murs couverts de ronces et de lierres et qui est entré en même temps que moi dans l'église. — Autre assis en face sur les marches ; le jour tombait sur ses sabots ; sa tête se perdait dans la masse noire de ses cheveux retombant sur sa veste blanche. On s'est mis à chanter les litanies, j'entendais sa voix dans la masse. À sa gauche, le premier en face sur un banc, homme en veste bleue, air grave. — Aspect normal et tranquille de tous ces hommes qui semblent représenter leurs ancêtres et leurs descendants. […] Danses à un ; entrelacement des rondes, queue allant et revenant. — La deuxième veste des hommes ne leur descend que jusqu'au milieu du dos avec des effilés pareils ; sur le bas de la première des broderies en fil blanc formant des lettres ; chapeau petit, gracieux, couvert de trois rubans de velours. La coiffure des femmes change : des oreillères brodées leur passent sur la tête laissant le derrière des cheveux à découvert ; le chignon relevé est contenu par le bout par un bandeau rouge, sur lequel elles mettent quelquefois un tout petit bonnet ou calotte blanche. » (Flaubert à Quimperlé)

Ce texte date du milieu du XIXe siècle, mais l'image du Breton s'est mise en place il y a bien plus longtemps.

*

Sans remonter à César qui nous parle surtout de lui-même et présente les Bretons comme un ensemble de populations en majorité

barbares[7], le portrait-charge qu'Abélard (né au Pallet, en Bretagne en 1079[8]) nous a légué des moines bretons de l'abbaye de Saint-Gildas-de-Rhuys où les foudres de l'oncle d'Héloïse, Fulbert, et les jalousies de ses ennemis l'ont condamné à s'exiler est un bon point de départ :

« C'était une terre barbare, une langue inconnue (*Terra quippe barbara et terre lingua michi incognita erat* […]), une population brutale et sauvage, et chez les moines des habitudes de vie d'un comportement notoirement rebelles à tout frein. […] Et toute la horde de la contrée était également sans loi ni frein, il n'était personne dont je pusse réclamer l'aide : aucun rapport de vie entre eux et moi. Au-dehors, le seigneur et ses gardes ne cessaient de m'accabler ; au-dedans les frères me tendaient perpétuellement des pièges ».

Petrus Abeleardus, Wikipedia

Les composantes de ce passage de l'*Historia calamitum* (vers 1132) sont aisées à déterminer : la détresse d'un grand esprit, admiré à Paris, habitué à un univers très raffiné, le refus bien compréhensible d'accepter une nouvelle réalité qui lui a été imposée, l'expérience personnelle de l'exil certainement, le fait que cet environnement britonnophone vive plus ou moins selon la règle de Saint Colomban. Son jugement provient certes de son expérience mais aussi, probablement, de l'idée que l'on avait déjà du caractère et des manières des habitants de l'Armorique.

Raoul Glaber (985-1047) avait, bien avant l'amant d'Héloïse, qui ne peut manquer de le connaître, dépeint leur immoralité et leur sauvagerie ! Pour cet auteur, les Bretons sont « étrangers à toute urbanité, ils ont des mœurs grossières, un esprit facile à irriter, un sot babil » ! Par ailleurs, ils sont cruels, violents, ne connaissent que la ruse, la tromperie[9].

Le regard posé sur l'autre n'est jamais ni neutre ni entièrement nouveau, il comprend toujours un certain savoir et un certain projet, enfin, il part toujours du regard que l'on porte sur soi. Deux grandes directions : l'autre est celui qu'on ne veut pas être ou tout au contraire le modèle vers lequel on voudrait tendre. Abélard perdu, isolé privé du regard rassurant de ses admirateurs parisiens, se construit un environnement humain qui lui permet de sauver « ses » apparences : il n'est pas cela, ne l'a jamais été et ne le sera jamais. Il est autre. Ce qu'il était avant la vengeance du diacre de Notre-Dame…

Sa réaction est certes personnelle, ses confidences autobiographiques, mais le lecteur y verra simplement le tableau des mœurs des moines bretons de la presqu'île de Saint-Gildas, voire le caractère breton.

Ermold le Noir, clerc de la maison de Pépin Ier d'Aquitaine, au IXe siècle, brossait dans ses *Faits et gestes de Louis-le-Pieux, poème***,** un tableau encore plus effroyable que celui peint plus tard par Glaber ou Abélard de cette « horde vomie par les flots ennemis » (chapitre III du poème - allusion au retour des Bretons d'Outre-Manche à partir du VIe siècle). Un chevalier Franc, Lambert, qui connaît bien les Bretons les décrit ainsi :

« Cette nation trompeuse et stupide s'est montrée jusqu'ici rebelle et sans bonté. Dans sa perfidie, le Breton ne conserve du chrétien que le nom ; les œuvres, le culte, la foi, il n'en est point chez lui. Les orphelins, les veuves, les églises n'ont rien à attendre de sa charité. Chez ce peuple, le frère et la sœur vivent dans une infâme union ; le frère enlève la femme de son frère ; tous s'abandonnent à l'inceste, et nul ne recule devant aucun crime. Ils habitent les bois, n'ont d'autre retraite que les cavernes, et mettent leur bonheur à vivre de rapine comme les bêtes féroces. La justice n'est pour eux l'objet d'aucun culte et ils ont repoussé loin d'eux toute idée de juste et d'injuste. »

Les stéréotypes sont éternels ; en chercher l'origine, l'élément déclencheur est souvent une mise en abyme, par définition sans fin.

Près d'un millénaire plus tard, l'ironiste Laurent Tailhade déclinera, sur un autre mode il est vrai, des accusations comparables :

« Le Peuple noir — il n'est pas de meilleurs chrétiens que cette crapule de Bretagne ; il n'en est pas de plus réfractaire à la civilisation. Idolâtre, fesse-mathieu, lâche, sournois, alcoolique et patriote, le cagot armoricain ne mange pas, il se repaît ; il ne boit pas, il se saoule ; ne se lave pas, il se frotte de graisse ; ne raisonne pas, il prie, et, porté par la prière, tombe au dernier degré de l'abjection. C'est le nègre de la France, cher aux noirs ensoutanés qui dépouillent à son bénéfice les véritables miséreux. » (*L'assiette au Beurre*, N°131, 3 octobre 1903)

Cliché de l'auteur

3. Un point de départ ?

On peut s'interroger sur la gestation d'une telle image fort négative du Breton, voire de la Bretagne et sur sa permanence, sur sa rémanence, car, en dépit des celtomanes de la fin du XVIIIe siècle, des celtisants du XIXe, des auteurs romantiques qui donnent une autre vision de cette province et de ses habitants (et créent de nouveaux clichés !), au moins, jusqu'à la fin de la première guerre mondiale, un certain nombre de ces poncifs sont enracinés à la fois dans la conscience de celui qui regarde et dans l'inconscient ou le semi-conscient de celui qui se sait vu.

L'excellent ouvrage de Jean Rohou, *Fils de ploucs*, montre d'ailleurs que les préjugés anti-bretons – car il faut bien les appeler ainsi – ont perduré très loin dans le vingtième siècle, jusqu'après les événements de 1968.

Pour sa part, le livre de Mona Ozouf, *Composition française*, fait, entre autres, le point sur ce groupe relativement nombreux des Bretons qui, à l'image de son père, ont voulu assumer leur « bretonnité » en cherchant à effacer « la honte » par la revendication d'une certaine fierté *nationale*. Mona Ozouf décrit aussi la difficulté à trouver une plateforme commune aux options progressistes de ceux qui sont proches des idéaux socialistes, sensibles aux mouvements de libération dans les colonies, et la fascination de certains pour les sirènes des fascismes naissants. La nécessité, apparente, face à un État incapable d'envisager un autre modèle que jacobin, le choix parfois d'alliances « objectives », poussé par ce « complexe du colonisé », dénoncé par Frantz Fanon dans un autre contexte, entraînera souvent des effets pervers, une perception négative par l'opinion générale, qui reste forcément superficielle…

Bien difficile de trouver une origine, un point de départ tangible voire une fin. Des études assez récentes vont jusqu'à affirmer qu'on ne peut d'ailleurs étudier le phénomène des stéréotypes provinciaux qu'après la Révolution parce qu'« avant […], les provinces ne possèdent pas une personnalité bien dessinée » (J.-P. Champseix), ce qui ne semble pas totalement exact, car ces milliers d'exilés poussés par la menace viking, ce roi Arthur dont le royaume est en *Bretagne*, ce Du Guesclin, cet Olivier de Clisson, cette Reine Anne popularisée dès le XVIe siècle par des contes, des poèmes, des romans historiques comme plus tard par ceux de Pezron de Lesconvel, cette province rattachée définitivement à la France en 1532, les fameuses « libertés bretonnes » toujours invoquées (par ceux qui en profitent), ce pays sans gabelle, les événements de Rennes en 1787 et 1788, le Club Breton…, tout cela n'a pu être totalement ignoré et a constitué ce terreau sur lequel les images (variées et variables) du Breton ont crû.

Un seul exemple : la matière dite de Bretagne, les aventures d'Arthur et de ses chevaliers, sur lesquelles nous reviendrons, ont pénétré très vite la France continentale, probablement avant l'*Historia Regum Brittanae* dans des épisodes en langues vulgaires (qui ont d'ailleurs pu parfois précéder les modèles savants sur lesquels Geoffroy de Monmouth s'est appuyé). Ensuite, avec Wace et Chrétien de Troyes, les innombrables suites et adaptations qui ont été données, les règles mêmes de la récitation ou de la lecture des trouvères et troubadours amenés à improviser ou à actualiser les récits, font qu'une large fraction de la population doit connaître plus ou moins bien les héros et leurs aventures les plus fameuses. On sait certainement qu'ils viennent *de Bretaigne* et l'ambiguïté de la provenance gêne d'autant moins que les continuateurs ont annexé la péninsule armoricaine et que pour le public les notions géographiques ne peuvent qu'être vagues.

L'extraordinaire engouement pour cette *matière de Bretagne* est documenté par un exemple frappant. À la fin du XIIIe siècle, le tournoi (auxquels certains manuscrits allemands accordent une origine gauloise et bretonne) devient matière littéraire. Deux d'entre eux au moins ont donné à cette époque naissance à des relations romancées en octosyllabes, le *Roman du Hem* (1278) et *Le Tournoi de Chauvency* (1285).

Au premier « conseil d'organisation », rapporte le *Roman de Ham*, Dame Courtoisie rappelle aux futurs adversaires les règles de bonne conduite et donne en exemple les chevaliers bretons, Lancelot, Gauvain et tous les membres de la Table Ronde.

Qui furent li millor du monde

Puis, le trouvère mis en scène, Sarrasin, qui s'adresse à un public connaissant les œuvres de Chrétien de Troyes, les continuations, l'histoire des Troyens…, invite les spectateurs à entendre une aventure dont l'héroïne sera Guenièvre. Pour assurer la bonne humeur, Keu sera son accompagnateur : à son nom, tout le monde s'esclaffe…

Keu apparaît dans l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth (XIIe siècle) où il aide Arthur à battre le Géant du Mont Saint-Michel. N'ayant que peu de qualités chevaleresques, lui qui aurait pu devenir roi des Bretons est un personnage généralement comique.

On s'efforce de jouer ensuite aux chevaliers de la Table Ronde.

La *matière de Bretagne* s'actualise ainsi dans une véritable fête associant la lecture, les souvenirs communs à un jeu dramatique et à une confusion sémantique. Le terme « Bretagne » revient sans cesse, et avec lui un effet évident sur le public, même si *la Bretagne* évoquée est le plus souvent la *grande* !

Tristan et Yseult (Coll. De l'auteur)

On pourrait multiplier les exemples : aux fêtes de l'adoubement du comte de Beyrouth, en 1223, les chevaliers demandent le privilège d'imiter les Perceval, Gauvain, Érec…, tous « chevaliers bretons » ; à Hesdin, en 1235, les chevaliers des Flandres participent à une *Table Ronde* ; en 1240, Ulrich de Lichtenstein, de la marche de Styrie, joue le rôle du roi Arthur… Au XVe siècle encore, à Nancy, Charles VII joute en personne, portant les armes de Lusignan. Or, Hugues de Lusignan, comte de la Marche a reçu l'appui d'Arthur de Bretagne, rallié aux Capétiens, dans sa lutte contre Jean Sans Terre et, en 1393, le roman de Jean d'Arras, *Mélusine ou La Noble Histoire de Lusignan*, fait résonner pour la première fois dans la littérature les cris de la fée Mélusine, que son époux a surprise sous sa forme de *serpente*, une fée que l'on retrouvera à Fougères. Dans ce « jeu », un seigneur porte l'écu de « Tristan le Léonnois »… Du Guesclin n'oubliera jamais que la seigneurie de Sens avait été démembrée de la baronnie de Fougères et donnée vers 1310 par Yolande de Lusignan dame de Fougères à Foulques de Malesmains son grand-père puis, à sa mère, Jeanne de Malesmains : les Lusignan et leurs légendes sont liées à la Bretagne, les spectateurs le savent !

Ces réjouissances ne s'adressent pas au grand public, aux paysans, mais il en diffuse certainement quelque chose dans toutes les strates de la société et si certains auditeurs savent pertinemment de quelle Bretagne il s'agit le plus souvent, pour la plupart, ce nom de province ou de pays devait avoir quelque chose d'aventureux, de symbolique, de mystérieux.

D'autre part, si on se pose la question de savoir comment l'image d'un peuple se constitue, c'est certainement moins à partir d'une connaissance historique, géographique ou culturelle de ce pays qu'à la suite de la rencontre d'individus originaires de cet endroit ou supposés en venir. Bien avant la Révolution, quand un Poitevin rencontrait un Breton,

si tant est qu'il connût son origine, il voyait un Breton et pouvait extrapoler son expérience ou confirmer ses éventuels *a priori*.

Les documents souhaitables seraient donc avant tout les récits, de voyages, de rencontres, les confidences personnelles, les lettres, ce qui est d'autant plus exclu qu'on remonte dans le temps.

Pourtant un certain nombre de remarques peuvent être faites.

On connaît l'histoire compliquée de la Bretagne. Le regard de l'étranger sur ce duché et ses habitants a pu être marqué par plusieurs faits.

D'abord, tout le monde sait que la plupart des moines, ces missionnaires celtiques de l'Occident, qui sont venus fonder monastères et cloîtres, provenaient du Ponant, après un passage dans cette *Bretaigne* ou *Grande-Bretaigne* qu'on confond naturellement avec l'Armorique ou Petite-Bretagne. On ne se pose pas la question au VIe siècle de savoir si Colomban et ses émules sont originaires de la Péninsule ou d'une île lointaine, de cette Irlande qu'on cite parfois. Ils sont *de Bretagne* et cela suffit. Plus tard, des communautés entières quitteront leurs établissements d'Armorique pour fuir les Vikings avec leurs manuscrits et leurs habitudes, leur langue (le goût des notes marginales en breton perdure chez les moines copistes en exil) pour se réfugier dans des abbayes dispersées aux quatre coins de l'Europe.

Il en restera toujours l'idée d'un peuple religieux, de populations pieuses soumises à un clergé dominateur et conquérant, un clergé de moines et de « recteurs ».

Ensuite, les Bretons sont souvent des mercenaires. Le plus célèbre d'entre eux, le fameux connétable de France (1370-1380), Du Guesclin, possède une vraie notoriété. Ce que l'on sait moins, c'est que ses hommes viennent pour la plupart de Bretagne et que son successeur à la même charge, Olivier V de Clisson, fera de même. Michael Jones rappelle que « les hommes d'armes du duché de Bretagne continuaient à jouer un rôle important et caractéristique dans le renouveau des fortunes militaires de l'armée du Roi de France à la fin du XIVe siècle, et cela à la suite des désastres de l'Écluse (en 1340), de Crécy (en 1346) ou encore de Poitiers (en 1356) »[10]. Et cela continuera puisque Arthur de Richemont, Jean Ier, Pierre de Rieux, Gilles de Rais, André de Lohéac entre autres furent les chefs militaires que la monarchie française se choisit au XVe siècle…

Pendant tout le Moyen Âge, nombre de combattants proviennent de la péninsule armoricaine, en quantité supérieure même à celle des mercenaires suisses ou allemands : « des milliers d'hommes, d'hommes d'armes ordinaires, chevaliers, écuyers ou archers, tous originaires de Bretagne furent engagés dans les forces royales » (M. Jones).

Des Bretons, des Allemands, des Suisses : les causes sont partout semblables. L'Allemagne n'existe pas en tant que pays, la Suisse non plus et la Bretagne n'est qu'un duché…

De même que les Allemands se feront plus tard une réputation de soldatesque solide et redoutable, on sait que les Bretons bénéficieront tôt d'une réputation assez semblable : bravoure d'une part, mais aussi violence et grossièreté… D'ailleurs le Breton, qu'on appelle alors *le Bret*, est à l'origine d'un substantif français qu'on commence à employer au XIVe siècle au moins : le bretteur (la brette étant l'épée bretonne, longue et étroite) ! Jean Rohou rappelle que, pour le chroniqueur Gilles Le Bouvier (XVe siècle), les Bretons sont de « rudes gens » et Henri IV aurait laissé poindre une certaine admiration en s'exclamant à leur encontre : « Quels sangliers ! »[11].

Le Breton est bien, dans l'imaginaire populaire du temps, un *bagarreur*, avec toutes les connotations que cela implique et les nombreux ouvrages qui chantent les exploits de Du Guesclin ne feront que renforcer cette impression ! Dans sa thèse sur *La chevalerie bretonne au temps de Bertrand Du Guesclin* (Institut culturel de Bretagne, 2014), mon ami Frédéric Morvan dresse un tableau extraordinaire et coloré de ces « bêtes de guerre » qui pullulaient alors et répandaient aux quatre coins de l'Europe la réputation d'un peuple rude, vindicatif et belliqueux.

Vers 1360, sur les 166 capitaines que compte le royaume, 91 Bretons sont à la tête de grandes compagnies ! Ces entrepreneurs de guerre vendent leurs services au plus offrant pour telle ou telle opération. Une fois « démobilisés », ils doivent s'arranger pour que leurs hommes subsistent au grand dam des lieux où ils se trouvent. Ces individus qui peuvent avoir exercé un métier auparavant ou qui ont mené une existence misérable dans les campagnes ou les villes n'ont aucun désir, malgré la vie dangereuse qu'ils mènent, de retourner à leur ancien état. La guerre, la rapine, les dévastations deviennent rapidement pour eux les seules activités envisageables[12].

Les Bretons sont très nombreux à choisir cette vie aventureuse, moins par atavisme que parce que le duché est au moins depuis la mort du duc Jean III la proie de forces antagonistes soutenues par le roi de France et le roi d'Angleterre dans cette guerre de succession qui dévaste le pays. Nombreux sont ceux qui ne voient plus alors que le métier des armes pour survivre. Davantage même que les Gascons qui sont fort craints, ils vont ainsi acquérir une sombre réputation dans toutes les régions de France, puisque après 1350 la guerre se passe surtout dans le royaume de France. Le nom même de « Breton » devient synonyme de mercenaire, de brute, de bretteur assoiffé de sang ! Plus tard, ils seront à l'œuvre en Espagne, en Italie… Ces mercenaires, qui soutiennent à l'origine aussi bien les Anglais que les Français font courir partout une grande insécurité et, si les populations les vouent aux gémonies, il est difficile voire impossible d'agir efficacement contre elles.

D'autre part, beaucoup de Bretons se mettent au service du roi de France après 1350 en formant des retenues que celui-ci utilise selon ses besoins. Sur les 75 retenues qui, dans les années 1360 sont plus ou moins sous service royal, 45 sont commandées par un Breton et composées en grande partie de Bretons ! Ces retenues, sortes d'auxiliaires de l'ost, se

conduisent le plus souvent comme en pays conquis dans la région qu'ils ont pacifiée ou reprise pour le roi, différant bien peu – surtout en temps de trêve – de leurs congénères des Grandes Compagnies, ramassis elles aussi de mercenaires venus de partout. Ainsi, Foulque de Laval dévaste la Beauce entre 1360 et 1364. Basquin du Poncet et ses Bretons sont redoutés en Touraine tandis que Bryon d'Aulnay s'en prend à l'Orléanais. Plus tard, des groupes de Bretons rescapés de l'armée royale défaite à Brignais par les Grandes Compagnies, passent en Bourgogne au service de Philippe le Hardi avec des hordes de Gascons : leurs chefs sont Jacques de Penhoedic, Yves de Lacoué, Jean de Saint-Pol, Jean de Saint-Ryeux, Yves de Trémaugon ou Kerouartz par exemple.

Après la victoire de Cocherel, pour laquelle Du Guesclin a rassemblé quantité de Bretons, un groupe d'entre eux, démobilisés, ravage la région du Bec Héllouin. D'autres vont jusque Lyon et Auxerre, ainsi le redouté Gilles Troussevache, tantôt au service du roi, tantôt chef de bande, qui met en coupe le Morvan pendant quelques années. L'ancien soutien de Jeanne de Flandre, héros du Combat des Trente, Maurice de Trésiguidy, s'est reconverti pour sa part en capitaine appointé et exige 10 000 florins d'or de la noblesse de Basse-Auvergne pour évacuer la forteresse de Plauzat dont il s'est emparé alors qu'il servait le roi. Geoffroy Tête-Noire, écume le Limousin et Jean de Malestroit, la vallée du Rhône ! Olivier de Mauny, le cousin très cher de Bertrand Du Guesclin, capitaine au service du roi, n'hésite pas à s'en prendre aux habitants de Castelnaudary et ceux-ci le détestent tellement pour ses méfaits qu'ils chercheront plusieurs fois à le faire tuer.

D'autres font d'emblée la guerre à leur seul profit menés par des chefs routiers qui n'ont rien de Breton comme Seguin de Badefol en Auvergne qui recrute surtout des Bretons pour leurs qualités proverbiales : puissance, courage, absence de scrupules. Dans ce monde impitoyable, le Breton a haute conjoncture et son « image » se dessine parfaitement !

Enfin, des princes, des grands, des municipalités engagent des Bretons pour chasser d'autres Bretons comme à Châtenay et la Selle-sur-le-Bied où Du Guesclin, qui s'est chargé du travail, réclame au roi les 2800 francs qu'il a avancés pour convaincre ses compatriotes de déguerpir sans combat[13] ! En 1368, l'ami et protecteur de Bertrand, le duc d'Anjou, ordonnera à son trésorier de payer le sire de Rays pour « mener hors du royaume certaines routes de gens d'armes bretons » afin qu'ils cessent de porter dommage au pays de Toulouse !

Il arrive même que le capitaine breton chargé de mettre à raison tel ou tel groupe de mercenaires bretons s'entende avec eux pour mieux mettre à contribution le donneur d'ordre ou, comme le fera souvent Du Guesclin, il « retourne » à son avantage ces Bretons, les intégrant à ses troupes ! Un homme aussi pragmatique que lui sait qu'on ne peut renoncer á de tels combattants !

Routiers (XIVe s.) Cliché de l'auteur

Sylvestre Budes, son cousin, seigneur d'Uzel, fut un de ces Bretons hauts en couleur à la réputation sulfureuse. Aux côtés de Bertrand Du Guescliin à Cocherel et à Auray (1364), il accompagne le Connétable en Espagne en 1366-67 et porte sa bannière à la bataille de Navarret. De retour en France, il fallait bien subsister ! et, avec ses Bretons, il vit sur le pays jusqu'en 1376, En 1370, il s'associe ainsi à un autre chef breton. Jean de Malestroit, et commande au nom du Duc d'Anjou, frère du roi de France, la forteresse de Sainte-Bazeille en Périgord où il se livre à la vie traditionnelle des mercenaires : des actes de bravoures, comme les secours qu'il porte en janvier 1371, à Montpon, une place voisine assiégée par l'Anglais, et le pillage systématique de la région, qui lui vaut des ennuis avec la justice royale.

Il est alors recruté par le pape le pape Grégoire XI, comme lieutenant-Général des Armées et Gonsalonier de l'Eglise Romaine. Puis, il se met au service de l'antipape Clément VII auquel il prête de l'argent, ravage l'Italie, et, de passage à Maçon au début de 1380, il y est décapité par ordre du bailli royal qui l'avait fait arrêter pour probablement un crime de droit commun.

Ce routier breton est un de ces hommes qui façonnent l'image du breton : téméraire, puissant, âpre au gain, sans pitié, fidèle et infidèle…

Avec les traités de Brétigny et de Calais, en 1360, et la période de paix officielle qui commence, quantité de routiers sont licenciés, particulièrement par Édouard III, et n'ont plus d'autres ressources que le pillage. Les bandes restent dans les châteaux qu'elles occupaient, malgré les stipulations du Traité de Calais, continuant à faire des prisonniers et à ravager les campagnes voire les villes. Les bandes anglo-navarraises tiennent plus de 60 forteresses aux alentours de Paris et en Normandie, une bonne centaine de châteaux est aux mains de routiers dont quantité de Bretons !

On peut imaginer l'état dans lequel vivent les populations, obligées de fuir leurs villages incendiés, contraintes à survivre dans les forêts ou dans des territoires inaccessibles. Ces gens ne subsistent que par ce qu'ils trouvent, la mortalité est élevée et surtout, ils ne savent à quel saint se vouer, car ils se font attaquer et dépouiller des quelques biens qui peuvent leur rester parfois par des Français, parfois par des Anglais ou par des groupes mixtes. D'autres fois, ce sont des Bourguignons ou des Bretons, des Navarrais ou tout simplement des bandes de brigands sans feu ni foi ni lieu ! En tout cas, le Breton ne peut avoir bonne réputation.

Les rois et les grands seigneurs, les bourgeois des quelques villes à peu près intactes se rendent compte qu'une telle situation n'est plus tenable à la longue. La seule solution possible est de réussir à traiter avec ces compagnies. Le régent-dauphin essaye de convaincre certains de leurs chefs de partir avec leurs hommes et leur propose des sommes importantes pour emmener ailleurs leurs mercenaires bretons et autres !

Édouard III de son côté tente de faire réduire les exactions qui ensanglantent et appauvrissent les pays qu'il convoite. Il envoie Thomas Holland, puis, à sa mort, Jean Chandos, pour faire évacuer les forteresses qui dépendent de lui et sont occupées par des routiers. Le roi de France fera de même et chargera Du Guesclin de ce travail en convainquant les mercenaires débandés, en particulier les Bretons, de participer à des croisades par exemple avec les chevaliers teutoniques dans les pays baltes, en Hongrie contre les Turcs ou en Espagne, pays où ils pourront se livrer à tous les pillages possibles tout en recevant la bénédiction de l'Église !

En outre, la Bretagne est terre de marins. Les Bretons qu'on rencontre sont membres des équipages qui, au moins jusqu'au XVIe siècle, peuplent toutes les mers du globe. Prégent de Coëtivy et Jean de Montauban sont amiraux de France. La marine bretonne est importante, le volume commercial aussi en ces temps de « renaissance bretonne ».

Ma mère, qui n'avait vu la Manche pour la première fois que le jour de ses noces, à 26 ans, adorait les marins et les corsaires au point d'affirmer qu'elle était sûre d'avoir eu des ancêtres ayant fait la course. Un des rares musées qu'elle ait jamais accepté de visiter était le Quic-en-Groigne parce qu'on y voyait navigateurs et corsaires « comme si on y était », et elle avait tapissé un mur de sa cuisine de cartes postales achetées à Saint-Malo et représentant les trognes avinées de corsaires et de pirates imaginaires affublées de noms fantaisistes comme Cul-de-Trombone ou Pète-au-Vent, Cul-de-Cane ou Peau-d'horbiche, qui la faisaient rire : « Tout de même, nous les Bretons, on leur en a fait voir aux « Angliches » et aux autres ! Les mers nous appartenaient », proclamait-elle fièrement en contemplant ces visages patibulaires.

Le Breton-marin-avant-tout devient alors une des représentations principales. Le cliché du navigateur, grand buveur devant l'Éternel, ripailleur à tous crins et téméraire en diable s'impose à partir certes de la

mythologie qui se met en place, d'une part avec les découvreurs comme Jacques Cartier, mais surtout au XVIII et XIXe siècle, autour de Saint-Malo et de ses corsaires célèbres dont les exploits sont vulgarisés par le roman d'aventures (Eugène Sue, Édouard Corbière etc.)

Très tôt, dès le Moyen Âge, Guérande ou le Croisic pratiquent déjà la course, tout comme Roscoff d'ailleurs, les ducs utilisant les compétences des corsaires dans les guerres qui les opposent aux Anglais ou aux Français. Partout dans le royaume, on sait que les Bretons sont gens de mer et hardis marins. Plus tard, le Morlaisien Jean Coatanlem ou Coëtelem, seigneur de Kéraudy en Plouézoc'h, acquerrera une célébrité qui dépassera largement les frontières du duché. Avec sa flotte, il se fait craindre partout et la légende raconte que, quand on lui demandait pourquoi son principal navire portait le nom de La Cuiller, il répondait en éclatant de rire : « Parce qu'avec elle, j'écume les mers » ! À la fin du XVe siècle, il envoie par le fond nombre de navires anglais ou s'en empare. Il ose même – comble de courage « breton » – aller dévaster Bristol contre la volonté du duc François II. Il s'exilera au Portugal où le roi, reconnaissant ses talents, en fera son grand amiral. Son neveu Nicolas Coatanlem fera construire au Dourduff, en 1596, le célèbre vaisseau La Cordelière, une caraque énorme qui devait sombrer avec son adversaire anglais le Regent, en 1512, devant Le Conquet, entraînant dans la mort plus d'un millier de marins dont un autre corsaire célèbre, Portzmoguer, une défaite qui laissera bien des marques dans la mémoire collective et qui entérine l'opiniâtreté bretonne.

Les guerres de la Ligue (1588-1598), voient une recrudescence de l'activité des corsaires dans les deux camps, tandis que les Malouins, qui se sont proclamés une courte période république indépendante, ont leurs propres armements. La course devient aussi une entreprise particulière en Bretagne et le célèbre et redouté La Fontenelle (mais il n'est pas le seul chef de bande) dispose de plusieurs bâtiments qui sont à l'ancre devant sa forteresse de l'île Tristan.

Puis, le roi de France voit tout le parti qu'il pourrait tirer de ces « qualités » et de la position de Saint-Malo. L'épisode républicain passé depuis longtemps, Vauban renforce le site et, entre 1688 et 1713, ce sont plus de neuf cents navires corsaires qui dépendent de la ville avec des prises évidemment importantes, comme lorsque Duguay-Trouin capte, en 1707, un convoi espagnol de deux cents voiles, escortées par six navires de guerre… Quatre ans plus tard, il s'emparera de Rio, libérera un millier de marins français et obtiendra une lourde rançon.

Les corsaires malouins sont partout connus : Duguay bien entendu, mais aussi Surcouf (né en 1773) qui infligera de lourdes pertes à l'Anglais et deviendra un véritable mythe en 1796 en s'emparant avec cent quatre-vingt-dix hommes du Kent, un navire trois fois plus gros que le sien.

La course sera abolie par le Traité de Paris, en 1856.

Tous ces exploits nourrissent l'image de ce marin breton inflexible et courageux, paillard et bagarreur. Or comme pour la *vox*

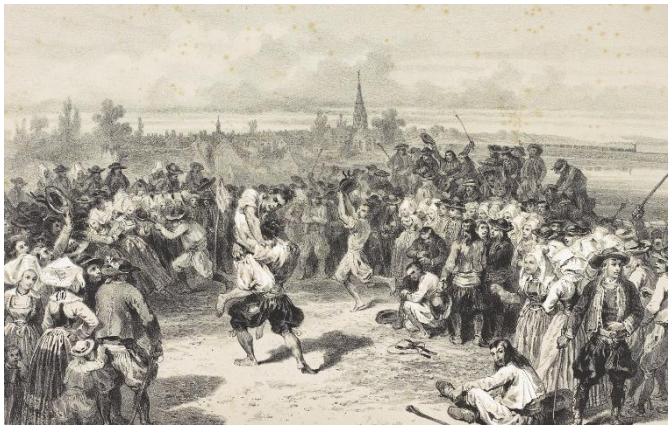
populi tout Breton est marin… Le sabre d'abordage, dans l'imagination populaire, fait concurrence à l'*espée brette*, en attendant les clichés romantiques du terre-neuvas !

J'avais été amusé dans les années 1990 par le regard assez complaisant que portait sur le « peuple marin » de Bretagne un auteur que j'aime beaucoup et dont je parlerai dans le second tome du *Voyage* : Michel Le Bris. En effet, au début d'*Un hiver en Bretagne*, il se remémore son regard d'enfant sur les marins et pêcheurs de la baie de Morlaix qui l'entouraient alors, personnages hauts en couleur mêlant dans leurs discours (ou dans ce qu'il en percevait alors) le fabuleux et le vrai, le mensonge et la réalité. Dans son « roman », il restitue l'éternelle image de ce marin breton mythique admiré par le gamin émerveillé. Il se remémore comment, au port de Térénez, avec les contes de quelques « piliers de bar », il peuplait « la baie de (ses) chimères ». Mais l'auteur, un peu plus loin, rappelle que « d'autres avant moi, par centaines, par milliers, arpentant le rivage, en Trégor et Léon, avaient pareillement rêvé aux terres promises, par-delà l'horizon, qui nous seraient enfin Bretagne, des pages des grimoires sortaient en rangs serrés une invraisemblable cohorte de corsaires, de pirates, d'aventurier de toutes espèces, d'explorateurs et de marchands […] ». Il rapporte alors le souvenir des paroles du « père Floch », un ancien marin cuit et recuit par les marées, les coups de tabac et les embruns racontant l'histoire du « nid de corsaires » qu'avait été la baie de Morlaix, dont les navires auraient d'ailleurs découvert l'Amérique bien avant Colomb. Il se souvient aussi que Charles Quint impose à son navigateur Juan d'Agramonte le recrutement de deux pilotes de la région (de Pempoul) pour découvrir la « Terre des Morues » (Terre-Neuve) tellement la réputation des marins bretons est grande ! D'ailleurs, certaines cartes du XVIe siècle appellent les régions septentrionales d'Amérique « Terre des Bretons » !

Puis, non sans nostalgie (et ce n'est plus le père Floch qui raconte !) ni fierté, Le Bris, emporté par le « mythe », emprunte la plume épique pour évoquer les figures des corsaires de la côte Trégor-Léon : Hervé de Porzmoguer, Yvon le Cherny, Roland le Faucheux, François du Quelennec… et bien évidemment Jean Coëtelem « roi et gouverneur de la mer » !

Là encore, on sait quelle est la réputation des marins : costauds, ivrognes, querelleurs, la lie des ports et des cabarets… Rabelais, qui utilise de nombreux termes de marine d'origine bretonne, parle par ailleurs du « bon vin breton » (qui ne croît pas en Bretagne, mais en Anjou, précise-t-il dans *Pantagruel*).

En liaison étroite avec ce que nous avons rapporté sur les mercenaires ou les corsaires, le Breton a la réputation d'être très habile dans les sports de lutte : un voyageur de 1508 en parle et cite même le nom de quelques-uns de ces champions qui n'hésitent pas à quitter leur province pour faire admirer leur force, lors des foires et des marchés, après la messe : Olivier de Rostrenen, Guion de Kerguiris, Kergouet…


Lutteurs à Rosporden par Hippolyte Lalaisse (1812 - 1884) (Vers 1860)

Peut-être faut-il partir de ces constatations : dans l'imaginaire français qui s'élabore, le Breton est sans doute un être religieux, mais d'une religiosité âpre, violente. Il est marqué par un caractère agressif, querelleur ; il est pillard certes, mais d'une grande bravoure et se joue des éléments. On le dit enfin et toujours ivrogne, mais un ivrogne que son ivrognerie rend encore plus incapable de s'exprimer. Dans ses *Essais*, Montaigne explique, à la suite des Anciens, que le changement de régime (nourriture, habitudes…) que peut prescrire un médecin est souvent plus pernicieux que sa continuation même s'il est avéré que ce régime est mauvais ; parmi plusieurs exemples montrant que le bien peut être pire que le mal : « Ordonnez de l'eau à un Breton de soixante-dix ans […] », la conclusion va de soi, parce que tout le monde connaît ce vice bien breton.

Lorsque Madame de Sévigné écrit pour sa part : « Il faut croire qu'il passe autant de vin dans le corps de nos Bretons que d'eau sous les ponts ». Elle s'appuie davantage sur de tels bruits que sur une observation personnelle : le Breton est donc buveur de réputation, car un des principes d'écriture de l'épistolière est la connivence avec son ou sa correspondante. Remarquons tout de même que la jeune marquise fut marquée à jamais par son époux qui, selon ses biographes, était un *Breton brutal et dissipé, grand buveur*, qui se fit tuer en duel en 1651. Cette jeune veuve de vingt-cinq ans se consacra alors à ses deux enfants, Françoise et Charles, ainsi qu'à ses études et ne remit plus guère en cause cette image des Bretons conçue aussi à travers la personnalité d'un mari imposé et détesté !

Son ivrognerie est sans doute très tôt proverbiale et touche toutes les classes de la société ; la *Vie de saint Samson* rapporte que les saints eux-mêmes n'échappent pas à ce travers, comme le mentor de Samson, l'abbé Pyron mort ivre au fond d'un puits !

Ajoutons pour compléter le portrait du Breton qui s'esquisse, des expressions comme « courir le guilledou » ou le « guildron » attestées dès le XVIe siècle viennent de *gwiliouri*, humeur galante en breton. Au XIIe-XIIIe s., le verbe *gwillir* donne en français le mot *guille* ou *guile*,

synonyme de ruse, de tromperie. Associé au suffixe bretonnisant *dou*, homophone de l'adjectif *doux/douce*, il annonce bien le madré (*guileor*) coureur de jupon. À l'intempérance, le Breton ajoute le goût de la luxure !

Le vieux mot *gogue* : plaisanterie, réjouissance, aura une véritable vogue au XVIIe et XVIIIe siècles, particulièrement sur les planches des théâtres, avec l'adjectif *goguenard*. Le personnage ainsi typé fait rire. Personne ne sait plus alors l'origine du mot, mais ce mot a bien été amené par des Bretons puisqu'il vient du bas-breton *gog* ! Si ce terme a été conservé, ne peut-on y lire le fait que le Breton, à une époque antérieure, est apparu comme un « gog » incarné, un *goguelu*, un personnage peu sérieux, voire effronté ? Voltaire écrit ainsi dans son *Ingénu* : « Les goguenards de Basse-Bretagne dirent qu'il ne fallait pas baptiser son vin ». Au lecteur de faire coïncider son savoir avec cette riche image du Breton à la fois intempérant, rusé et sans vergogne !

Enfin, le Breton serait une sorte d'extraterrestre, originaire de ces territoires que les premières cartes illustrent de tous les êtres surnaturels possibles, une sorte de Thulé de l'Ouest. D'ailleurs, sa langue est la preuve de cette étrangeté. Elle paraît étonnante, incompréhensible parce que totalement différente des patois français. Il s'agit bien entendu de la langue de ceux qu'on tient pour être les « Bretons », les habitants de ce qui sera dès le XVIe siècle, la Basse-Bretagne. On peut arriver à faire se comprendre un Champenois et un Picard, un Auvergnat et un Bressan, voire un Languedocien et un Parisien, parce que des mots se ressemblent, parce que la syntaxe est assez semblable… Impossible avec le Breton ! Le locuteur breton est un étranger irréductible à la communauté nationale qui s'édifie. Cette question de la langue est peut-être d'ailleurs le point le plus sensible en un pays (le royaume français) où, au XVIIIe siècle encore, on se demande comment on peut être persan. Des témoignages très anciens illustrent cet étonnement. Rabelais, par exemple dans le *Tiers-Livre*, Bonaventure des Périers, entre autres, utilisent les mots *baragouiner/baragouinage* (bara : pain (en breton)/ gwin : vin) pour évoquer un langage incompréhensible. Ambroise Paré va même jusqu'à écrire : « Car, qui oirrait un Alleman, un Breton bretonnant, un Basque, un Anglais, un Polonais, un Grec, sans les veoir, il serait fort difficile à juger s'ils sont hommes ou bestes » !

Le glissement entre l'inintelligible et le ridicule est aisé : *celui qui ne parle pas* ma *langue est digne d'être raillé*. Madame de Sévigné écrira ainsi un peu plus tard : « Et tous parlaient si extrêmement breton, que nous nous pâmions de rire » (31 mai 1680). La Fontaine, dans son conte *La Jument du compère Pierre* met en scène un curé de village, Messire Jean, qui cherche à se faire remarquer d'une belle qu'il convoite mais ses tentatives d'approche demeurent vaines : « C'était parler bas-breton tout au moins », conclut le narrateur.

Madame de Sévigné, vers 1670 (Peintre anonyme, château des Rochers- Cliche de l'auteur)

Il est vrai que c'est aussi l'époque à laquelle il est affirmé que l'Europe entière doit savoir le français, car, par exemple, jette-t-on avec mépris aux Allemands, « Dieu ne parle pas allemand ». Le Père Bouhours s'efforcera de prouver dans ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (1671) qu'hors le français, il n'est point de salut.

Le marquis de Lavardin, lieutenant général en Bretagne quand le duc de Chaulnes est gouverneur et réprime comme l'on sait les révoltes, écrit en juin 1675 à propos de la Basse-Bretagne : « C'est un pays rude et farouche qui produit des habitants qui lui ressemblent. Ils entendent médiocrement le français et guère mieux la raison. » La langue française et la raison sont indissociables : encore une fois, hors du français, parlé par la « partie saine de la nation », point de salut ! La preuve, Lavardin rapporte ce que des meneurs lui ont affirmé : ils ne peuvent contenir leurs exactions, car ils y sont poussés, étant ensorcelés.

« Baragouiner », « parler bas-breton » veut certes tout simplement dire parler de manière incompréhensible, mais si l'origine du premier terme est oubliée et ne nous permet que de conjecturer d'une époque où son usage était associé à (ou rappelait) une raillerie à l'endroit des Bretons, l'expression reste claire et conserve pour les locuteurs un double sens : le Bas-Breton est aussi ce nigaud incompréhensible ! On pourrait multiplier les exemples : le jeune Racine qui se morfond en Languedoc écrit à l'abbé Vasseur qu'il craint d'y oublier le bon français : « Je ne parle plus que le langage de ce pays, qui est aussi peu français que le bas-breton » ou encore Descartes, presque Breton de naissance, qui note dans son *Discours de la Méthode* : « Ceux qui ont le raisonnement le plus fort et qui digèrent le mieux leurs pensées afin de les rendre claires et intelligibles, peuvent toujours le mieux persuader ce qu'ils proposent, encore qu'ils ne parlassent que bas-breton, et qu'ils n'eussent jamais appris la rhétorique ». En 1765, un dictionnaire Français-Allemand du à

Peter Rondeau (Leipzig), donne pour équivalent à une expression allemande signifiant « incompréhensible » « C'est du bas-breton pour moi » !

Il est intéressant de constater que la Haute-Bretagne, au parler gallo, « profite » de ce regard jeté sur cette langue étrange qu'est le breton : quand la Bretagne est évoquée on ne cherche pas à savoir qui parle exactement quoi : tous les Bretons *baragouinent*… À propos de ce verbe, dont l'étymologie populaire (les Bretons arrivant à Paris au XIXe siècle ou les soldats bretons de la guerre de 1870 ne savaient que deux mots : bara et gwin) fait elle-même image même si elle est inexacte : le Breton ainsi est bien le *barbare* incapable de s'exprimer et dont toute l'activité (intellectuelle) se résume à mendier deux besoins pour lui fondamentaux : le pain (nourriture primaire et frustre) et le vin (l'ivrognerie) ! En réalité, dès 1391 au moins ce terme est attesté par Charles Du Cange dans son *Glossarium* (1678) : « Beaux seigneurs, je ne suis point Barragouyn : mais aussi bon chrestian, d'aussy bonnes gens et aussi bon Français que vous l'êtes » » et signifie quelque chose comme « barbare » et qu'en 1580, Montaigne l'utilise dans ses *Essais* (Livre II), en parlant d'un « livre basty d'un espagnol baragouiné en terminaisons latines ». Rabelais, déjà, faisait dire à Pantagruel « Mon amy, ie n'entens poinct ce barragouin » (Pantagruel, chapitre 9) et tout le monde connaît la réplique des *Fourberies de Scapin* : « Ha ! Peste soit du baragouineur ! »

L'existence attestée de *baragouiner/baragouin* et la connaissance assez répandue de l'étymologie populaire de ce verbe, comme celle de *brette/bretteur* dès le XVIe siècle, mots dont l'origine bretonne a aussi été maintes fois rappelée, mots d'une utilisation courante, montre, que bien avant cette époque, on devait se rire dans les milieux cultivés de ces êtres frustes seulement capables de se battre ou de réclamer leur vin et leur pain. Le Breton est quelqu'un qui est incapable de parler comme les autres, il se nourrit de manière élémentaire même si on peut y voir une marque (ténue !) de religiosité (la communion).

Les patronymes bretons feront aussi toujours rire. Madame de Sévigné, encore elle, affuble sa parenté bretonne de noms qu'elle trouve très bretons, donc cocasses : les Trésiguidy ou les Kersaintgily deviennent les *Querignisignidy* « fort proche voisin du Conquet, et fort loin de Trianon » ; Mademoiselle du Plessis « Kerlouche » et elle se rit d'une demoiselle Kerborgne (ce qui n'est pas sans rappeler l'amie de Bécassine : Marie Quilouche)… Plus tard, Voltaire forgera aussi des noms en Ker pour son *Ingénu* et la tradition se poursuivra[14]… Connaissant l'horizon d'attente de son public, Molière a fait de même. Lorsque Frosine propose à Cléante une mascarade pour détourner Harpagon d'Élise, elle imagine de faire intervenir, une fausse admiratrice portant « un bizarre nom de marquise ou de vicomtesse, que nous supposerions de Basse-Bretagne » ! Succès assuré !

Champmeslé faisait dire aussi à un de ses protagonistes des *Grisettes* qu'il n'arrivait plus à se souvenir du nom d'une personne sur laquelle on l'interrogeait mais qu'il était bien excusable, car « c'est un nom bas-breton que je ne puis jamais mettre dans ma mémoire ». La comtesse de Pimbêche, des *Plaideurs*, a été ouvertement inspirée de Mauricette-Renée de Ploeuc, une riche héritière de Bretagne ayant épousé secrètement un roturier et quel roturier, Sébastien Le Balp, la tête des futurs Bonnets Rouges… Là aussi, l'auteur connaît l'horizon d'attente de son public !

Dans le ballet du *Malade imaginaire*, Breton est le nom d'un laquais. Cette habitude de surnommer les domestiques avec le nom de leur province d'origine est le signe de la distance entre le Parisien et le provincial. Le Breton fait, lui aussi, s'il n'est pas aristocrate, partie des gens de peu. Enfin, selon certaines sources, le personnage principal du *Tartuffe* aurait été inspiré par un jeune Breton monté à Paris comme négociant et qui serait devenu dévot…

Une autre lettre de ce *grand* qu'est le marquis de Lavardin, lettre du 29 juin, portait encore à propos de la province : « […] que c'était un pays farouche, dur et rude, où les rayons du soleil n'arrivaient que dans un grand éloignement, et que cette extrémité du monde et du royaume avait besoin de la justice du prince si elle ne se rendait promptement digne de sa bonté ».

On commence, au nom de cette vieille théorie des climats, qui s'épanouira en France avec Montesquieu, à établir des rapports entre la nature du pays, sa situation géographique et le caractère voire la physionomie de ses habitants. La vision de Monsieur de Lavardin n'est pas innocente : il est là pour mater les « tumultes » de Bretagne et le tableau qu'il peint dans ses lettres et rapports doit rendre évidente la nécessité des « rayons du soleil » là où ne règne que la loi d'une nature enténébrée, qui n'est pas la *belle nature* et où la raison est étouffée par les superstitions, car ce serait aussi un aspect du caractère breton : l'extrême crédulité, la certitude de l'existence de forces occultes et de la véracité des miracles.. .

Ce ne sont là que les lettres d'un individu particulier, mais on en parle à Versailles, on en parle à Paris, et la rumeur se propage.

Lorsque, à la fin du XVIIe siècle, des écrivains bretons, comme Lesconvel dans ses romans ou la comtesse de Murat dans ses contes, parleront de la Bretagne, ce sera pour le premier en évoquant les grands (Anne de Bretagne, la comtesse de Châteaubriant, la comtesse de Montfort) et pour la seconde le « pays des korrigans » et les lutins du château de Kernosy au milieu de la campagne rennaise. Même si la notoriété de ces auteurs est mince, leurs ouvrages s'appuient sur deux caractéristiques qui ne sont pas nouvelles : un passé prestigieux et l'importance des superstitions.

Dans certains milieux, on est en outre au courant des missions qui ont lieu en Bretagne, on connaît le Père Le Nobletz, le Père Maunoir et

leur action dans la province, puis Grignion de Montfort. Ces missionnaires souvent rudes luttent contre les croyances d'un peuple présenté comme toujours à la merci de retomber dans le paganisme. Le biographe du père Le Nobletz écrit qu'il avait découvert « des désordres et des superstitions qui lui tirèrent les larmes des yeux ». A partir de 1640, Julien Maunoir lance une première mission à Douarnenez et pendant 43 ans, il sillonnera toute la Bretagne persuadé qu'il faut lutter contre l'ignorance trop repandue dans la province, prêchant rien moins que 439 missions rurales. Dans ces missions, il se servait des cartes allégoriques du père Michel Le Nobletz, son prédécesseur, mais aussi du cantique, breton ou français, de la procession où l'on représentait les scènes de la vie de Jésus. Le bilan est impressionnant : 40 000 personnes instruites, 3 000 converties pour une seule année ! C'était en fait la méthode utilisée au Canada pour convertir les Hurons, la pédagogie par l'image et par le chant, et Michel Vovelle n'avait pas tort de souligner le fait que « des Bretons aux Hurons, il y a en effet une continuité frappante »[15] !

Toujours est-il qu'un certain nombre de traits caractéristiques dressent le portrait du Breton : violent et physiquement puissant, intempérant et d'une religiosité superstitieuse, parlant un langage grossier et incompréhensible… À ces caractéristiques vont bientôt se joindre des considérations sur le pays breton, et son influence sur le caractère de ses habitants. C'était déjà le propos de Lavardin, nos auteurs classiques feront comme lui, avec cette différence qu'ils seront, eux, lus à l'école de la République, appris par cœur…

4. Enfin, La Fontaine vint…

…Et ce phaéton dont, depuis des générations, tous les enfants de France connaissent et apprennent les mésaventures :

« Le phaéton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé.
Le Pauvre homme était loin
De tout humain secours
C'était à la campagne
Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne
Appelé Quimper-Corentin […] »

Tout y est : la boue, l'absence de voisinage, le désert, le rejet au vers suivant du nom du lieu comme si ce canton était au bout du monde… Les impressions sont évidentes : pays éloigné de tout, humide, pluvieux, voire sale.

Déjà, Rabelais évoquait dans *Pantagruel* (II, 19), les lépreux de *Bretaigne* (les Caqueux) : la lèpre, une maladie associée à la misère, à l'horreur, à la crasse… Et puis Quimper-Corentin, le nom d'une ville étrange accolé au patronyme d'un saint « exotique »… Rabelais, encore lui, ironisait sur les superstitions bretonnes et leurs croyances en les vertus guérisseuses des saints.

Le chartier embourbé (*Fables de La Fontaine*, Barbin, 1668) – François Chauveau (Coll. De l'auteur)

Tout cela marque les jeunes mémoires.

Le charretier embourbé a été probablement le responsable de la première image largement divulguée, imprimée, d'une Bretagne désolée, triste et repoussante, parce qu'il fait, en peu de mots, la synthèse d'éléments déjà connus et y ajoute un regard sur le « milieu ». C'est ce

que devait penser Flaubert qui, avec sa haine des idées reçues, en prend le contre-pied quand il traverse ce « canton » : « N'en déplaise aux gens qui prononcent ce nom de Quimper-Corentin, comme le nom même du ridicule et de l'encroûtement provincial, c'est un charmant petit endroit et qui en vaut beaucoup d'autres plus respectés. […] ». Mais le mal a été fait et il est à craindre que le chevalier Flaubert, malgré sa fougue et le talent de son récit, n'est pas parvenu à effacer une mauvaise impression déjà séculaire et enracinée depuis des générations.

Ainsi, bien avant la Révolution, même si, comme l'affirme Catherine Bertho, « La perception de la spécificité des différentes provinces françaises apparaît sous la Révolution et sous l'Empire, au moment où les provinces cessent d'être des entités politiques. Jusque-là, il n'y avait pas de discours organisé, et encore moins cohérent sur la province et encore moins sur la région », il existe bien une image du Breton qui se passe d'un *discours organisé* et la Bretagne est généralement cette province désolée, arriérée, que Frédéric II, écrivant à Maupertuis en voyage en France, décrit comme encore plus triste et moins attirante pour un homme du monde que… la Prusse, et il est rassuré de le voir quitter Paris et ses charmes pour la Bretagne, certain ainsi de retrouver rapidement le président de son académie :

« Allez retrouver vos corsaires
Dans votre port de Saint-Malo.
C'est là que mon esprit sans crainte
Et sans alarmes vous saura ;
Je n'appréhende point l'empreinte
Que sur votre cerveau fera
L'éloquence grossière et plate
Et l'atticisme d'un pirate,
Fût-il le fils du Gay-Trouin,
Demi-homme, demi-marsouin ;
Car mon amour-propre se flatte
Que Saint-Malo devant Berlin
Baisse le pavillon à plein. »

Le Breton est en effet l'habitant d'une région lointaine, différente de toutes les autres régions de France, la Basse-Bretagne, et on accorde à l'adjectif « bas » toutes ses connotations. La rencontre de Bretons, militaires et marins surtout a modelé cette image : une force de la nature, rustique, violent, buveur, licencieux, gourmand, sale. On ajoutera un neuvième et un dixième à ces huit péchés capitaux : il est marqué par une religiosité exagérée et superstitieuse et ses fêtes sont essentiellement rurales, sans art (à propos des chanteuses bretonnes, Ambroise Paré écrit : « et leur harmonie est de coaxer comme grenouilles lorsqu'elles sont en amour » ; plus loin, il ironise sur les danses et le goût des Bretons pour cette activité ou divertissement).

En un mot, le Breton est (déjà) ridicule. Comment peut-on être Breton ? se demanderont les amies de Madame de Sévigné, qui, par ailleurs, il faut lui rendre cette justice, clame souvent son amour pour « sa » Bretagne et sait reconnaître les beautés des *paysages* armoricains, ainsi que la grâce des danses bretonnes : « Après le diner, MM. de Locmaria et de Coetlogon, avec deux Bretonnes, dansèrent des passe-pieds merveilleux, et des menuets, d'un air que nos bons danseurs n'ont pas à beaucoup près : ils y font des pas de Bohémiens et de Bas-Bretons, avec une délicatesse et une justesse qui charment. Je pense toujours à vous, et j'avois un souvenir si tendre de votre danse et de ce que je vous avois vue danser, que ce plaisir me devint une douleur. On parla fort de vous. Je suis assurée que vous auriez été ravie de voir danser Locmaria : les violons et le passe-pieds de la cour font mal au cœur au prix de ceux-là ; c'est quelque chose d'extraordinaire : ils font cent pas différents, mais toujours cette cadence courte et juste ; je n'ai point vu d'homme danser comme lui cette sorte de danse. »

Certes, elle admire surtout la dextérité de deux nobles bretons car, un peu comme Andrenio, le héros de Gracian, qui trouve que l'Italie serait le meilleur pays du monde s'il n'y avait les Italiens, la marquise sait surtout apprécier une Bretagne sans ses véritables habitants : le peuple !

L'image du Breton et de la Bretagne est si bien ancrée (encrée) dans les esprits d'un public qui a de plus en plus accès à la lecture, qu'au XVIIIe siècle, Voltaire situera un de ses romans, *L'Ingénu*, dans la province.

L'ingénu, cliché de l'auteur

Respectueux de l'horizon d'attente de son lecteur, d'autant plus que son ironie – souvent à demi-mot – ne fonctionne que si ce lecteur peut rebondir sur les suggestions qu'il lui fait, que si une certaine connivence s'établit entre lui et son récepteur, il se sert abondamment au magasin public des stéréotypes bretons comme nous le verrons plus loin.

Ajoutons ces idées récurrentes à toutes les époques, celle, largement répandue aussi, de la solidarité bretonne et de l'amour des Bretons pour leur *petit pays*, une solidarité qui semble avoir frappé. Où

qu'ils soient à l'étranger, les Bretons se retrouveraient. Ainsi, au XVIIe et surtout au XVIIIe siècle, les auteurs bretons de Paris se connaissent et se fréquentent en dépit des clivages idéologiques qui peuvent les séparer. Fréron, présenté à tort comme l'antiphilosophe par excellence, est en relation avec Duclos, Maupertuis ou Trublet ; Maupertuis fait accueillir à Berlin La Mettrie et recevoir Trublet à l'Académie ; quand il est à Paris, il ne manque jamais de visiter sa « payse », Louise-Félicité de Bréhan, duchesse d'Aiguillon, la fille du comte de Plélo. Saint-Foix rencontre Fréron et Duclos, mais lorsqu'il s'attaque avec succès au *Journal Chrétien* qui l'a diffamé, Trublet, qui collabore à cette feuille, prend ses distances et se refuse à soutenir ses collègues. Les Bretons aspirant à une place au Parnasse littéraire s'adressent en particulier à Fréron, sollicitent son aide. Lorsque Duclos écrit à Maupertuis ou à un autre écrivain breton, il le qualifie de « cher compatriote », mais il ne le fait pas quand il s'agit d'un correspondant « français ». Lorsque Gournay, effectue sa tournée en Bretagne, il passe beaucoup de temps à Rennes et peaufine les statuts de la Société d'Agriculture qu'il pense apte à développer « sa » province. Maupertuis ne cessera toute une partie de sa vie de faire l'aller-retour entre Berlin et Saint-Malo : il a besoin, affirme-t-il, de ces retours annuels au pays breton et ses lettres expriment à la fois son amour et sa nostalgie du pays malouin. Frédéric II comprendra parfaitement cet attachement du président fondateur de son Académie pour la Bretagne : sinon il ne serait pas breton, note-t-il dans sa correspondance[16] !

Ce qui doit être souligné, c'est qu'on sait tout cela, qu'on en parle dans les gazettes et ces traits, pour le public, appartiennent de plein droit au caractère breton, l'attachement au « petit pays », le sentiment d'être du même sang, tout comme l'esprit chevaleresque de Plélo, le côté colérique de Saint-Foix, la franchise parfois brutale de Duclos, l'esprit fantaisiste et aventurier de Maupertuis. Sont-elles apparues au XVIIIe siècle ces caractéristiques du tempérament breton et seulement dans les milieux aisés ou intellectuels ? Certainement pas. Au XVIIe, pour venir à bout du mal du pays qui s'emparait des marins bretons (alors en nombre important) sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes, les administrateurs engagent sur chaque bâtiment un joueur de biniou, persuadés que les airs du pays redonneront du courage à leurs équipages mélancoliques !

Avant la Révolution, la plupart des stéréotypes du Breton paraissent ainsi déjà bien installés et ils agissent en véritable surmoi de l'expérience.

Pourtant, ces clichés varieront et s'enrichiront dans la mesure où de nouvelles habitudes de vie pourront rendre les Bretons, remarquables ou repoussants : lorsque la société prend conscience des questions d'hygiène, la « crasse » bretonne, déjà souvent évoquée, choque désormais ! Ainsi, quand Étienne de Jouy, alors fort lu pour sa série d'ouvrages *L'Hermite*, promène son narrateur en Bretagne (1826), il fait avec horreur de cette « crasse » le dénominateur commun des pays

bretons qu'il parcourt. Une soixantaine d'années plus tôt, le chevalier de Mirabeau la remarquait certes, mais n'en tenait pas trop compte dans les lettres qu'il échangeait avec son frère (1758-60) !

Mais c'est sur un autre plan que cette image évolue considérablement. Lorsque des savants de renom décident que chez les Bretons se trouve le dépôt des anciennes civilisations celtes voire que les habitants de la péninsule sont en prise directe avec les origines du monde, un regard nouveau se pose – d'abord pour ceux qui suivent ces recherches, mais ensuite pour leurs lecteurs, commentateurs et divulgateurs – sur la Bretagne et sa population !

5. Le Breton et le Celte

En France et en Europe se développe, dès la fin du XVIIe siècle, l'étude des origines des peuples et des langues. Certes, on continue à respecter les textes sacrés, même si des esprits critiques se livrent à de prudentes exégèses, mais on essaye d'en savoir davantage en se basant sur les écrits des Anciens et les découvertes archéologiques voire géologiques ou minéralogiques qui se multiplient. La fameuse chronologie biblique à laquelle Bossuet, par exemple, affecte de tenir encore, est mise à mal et on se pose la question des ou du peuple original. Les Celtes, en particulier, focalisent toutes les curiosités des érudits et l'idée est émise que la Bretagne serait à cet égard fort intéressante puisque les Bretons, de Basse-Bretagne dans leur retirement, pourraient représenter une survivance de ces glorieuses populations.

Le Breton Duclos publie plusieurs mémoires qui ont trait à cette thématique. Dans son *Mémoire sur les Druides*, avant d'évoquer le dogme, la morale et la philosophie de ces derniers, il donne l'étymologie du nom : « druide vient de deux termes celtiques qui signifient « dieu » et « harangue, discours ». Ce mot serait le correspondant celtique de « théologien ». Puis dans un second *Mémoire sur l'Origine et les Révolutions des Langues celtiques et françaises*, il pense démontrer que la langue celte était commune à toutes les Gaules, qu'elle a été reçue à l'origine des Phéniciens et il esquisse son évolution sous les Romains, les Francs jusqu'à Charlemagne, rappelant le rôle des Druides dans la conservation, aussi longtemps que possible, de la langue, de la religion originelle et de leur philosophie. Il considère que, dans ces époques reculées, c'est au fond de l'Armorique que cette langue fort antique s'est le plus longtemps maintenue.

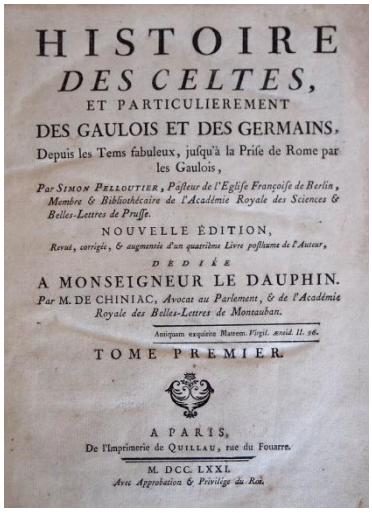
La curiosité est d'autant plus grande que le bas-breton, dont tout le monde se moque, ce « baragouinage », se révèle brusquement digne de l'attention des grammairiens et lexicographes. Un seul exemple parmi d'autres : alors que le dictionnaire du Père Maunoir est devenu rare, le père Grégoire de Rostrenen, capucin en l'abbaye de Landévennec, publie en 1731 et 1738 un *Dictionnaire* et une *Grammaire Celto-Bretonne*. Depuis le début du siècle, il est en relation avec le bénédictin Louis Le Pelletier, versé, lui aussi, dans l'étude du breton et qui lui aurait montré lors d'une rencontre en 1701 le manuscrit du plus ancien « monument » écrit en cette langue : un recueil versifié de prophéties dues à un certain Gwinglaff, recueil dont on sait la légende à laquelle il donnera lieu jusqu'au XXe siècle. Un peu avant, André-François Boureau-Deslandes écrit (1729) à l'abbé Bignon, bibliothécaire du roi, qu'il n'a pu répondre ni aux vœux du maréchal d'Estrées ni à ceux du prince Eugène qui l'avaient chargé de leur procurer un désormais introuvable dictionnaire du Père Maunoir.

L'intérêt est universel : Pelloutier à Berlin, le théologien franc-comtois Bullet, l'abbé Bergier, son disciple de Besançon, le président De Brosses sont fascinés par ce peuple mythique et surtout cette langue qui

toucherait aux premiers temps de l'humanité. Ils publient plusieurs ouvrages sur la langue celtique en s'appuyant aussi pour cela sur le bas-breton considéré comme témoin de la langue originaire, voire de la langue pré-adamique !

Simon Pelloutier (1694-1757), d'origine lyonnaise, pasteur dans la capitale prussienne écrit l'*Histoire des Celtes et particulièrement des Gaulois et des Germains, depuis Les Tems fabuleux jusqu'à la Prise de Rome par les Gaulois*, La Haye, 1740 – 1750, 2 volumes, qui sera corrigée par Pierre Chiniac de La Bastide, autre celtologue, et republiée en 1771 avant d'être traduite par Johann Georg Purmann en allemand.

Pelloutier, comme son maître Philipp Cluverus, était d'avis que Celtes et Germains appartenaient au même groupe de populations Selon lui, à l'origine, les territoires situés au nord du Danube n'étaient occupés que par des populations scythes ou celtes auxquelles se joignirent plus tard les Grecs, alors qu'en Grèce aussi se trouvait un peuple originaire celte : les Pélagiens.


HISTOIRE
DES CELTES,
ET PARTICULIEREMENT
DES GAULOIS ET DES GERMAINS,
Depuis les Tems fabuleux, jusqu'à la Prise de Rome par les Gaulois,
Par SIMON PELLOUTIER, Pasteur de l'Eglise Françoise de Berlin, Membre & Bibliothécaire de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse.
NOUVELLE ÉDITION,
Revue, corrigée, & augmentée d'un quatrième Livre posthume de l'Auteur,
DEDIÉE
A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.
Par M. DE CHINIAC, Avocat au Parlement, & de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Montauban.
Antiquam exquirite Matrem. Virgil. Æneid. II. 56.
TOME PREMIER.
A PARIS,
De l'Imprimerie de QUILLAU, rue du Fouarre.
M. DCC. LXXI.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

Cliché de l'auteur (Coll. personnelle)

Les Romains, toujours selon ses recherches, n'avaient que peu à voir avec Troie et provenaient d'un brassage de populations grecques et celtes. Pelloutier s'appuyait sur les auteurs de l'Antiquité comme Strabon et sur ses propres recherches philologiques sur les ressemblances entre les langues, annonçant par là même les recherches de William Jones sur les Indoeuropéens[17].

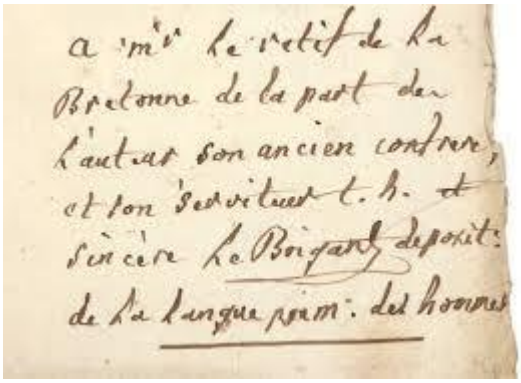
En 1775, l'*Edda ou Mythologie celtique* de Mallet établit définitivement le mythe celte et marque de son empreinte les esprits en France et en Allemagne : certaines populations (en Suisse, en Allemagne, en Suède, en Bretagne…) se transmettraient bien une part plus ou moins complète de l'héritage du monde primitif.

Sur un plan plus général, Antoine Court de Gébelin offre au public son *Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne* (1773-1784), un ouvrage qui connaît un immense succès dès avant sa parution avec un grand nombre de souscripteurs. Toutes les langues, le celte en particulier, donc le breton, ont, selon lui gardé des traces de la langue première, la langue qui, écrit-il en s'appuyant sur Cratyle, « dit la chose en disant le mot ».

Il faut rétablir la vérité des origines, et il montre le latin « s'entant sur la langue celtique », la langue primitive de l'Europe, et le français, issu du gaulois, corrompu par le latin. Gébelin rêve alors d'une résurrection – programmée par les savants – de la langue universelle.

Dans le même sens, l'abbé Guillaume Déric, auteur de l'*Histoire ecclésiastique de la Bretagne* (1777) s'abandonne, dans son premier tome, à une longue rêverie sur la première langue des hommes et appuie ses remarques sur une observation très personnelle de la langue bretonne.

Les travaux de Jacques Le Brigant, paraissent entre 1770 et la Révolution, comme ses *Éléments succincts de la langue des Celtes-Gomérites ou bretons*. *Introduction à cette langue et, par elle, à celle de tous les peuples connus* (1779). Avec lui, le pas est franchi puisque le breton devient l'héritier privilégié du celtique et la langue originaire de tous les autres idiomes. Il prépare un second ouvrage en collaboration avec Louis-Paul Abeille : *Observations fondamentales sur les langues anciennes et modernes ; ou Prospectus de l'Ouvrage intitulé : la langue primitive conservée* (1787).


a m^r le retif de la
Bretonne de la part de
l'auteur son ancien confrere,
et son serviteur t. h. et
sincère Le Brigant deposit:
de la langue prim: des hommes

Dédicace de Le Brigant à Rétif de la Bretonne (Coll. de l'auteur)

Dans ce livre qui ne paraîtra pas, il recherche les dérivés bretons-celtiques dans les langues anciennes, les langues orientales, en particulier dans le chinois et le sanscrit, dans le « caraïbe » ou le tahitien. Le Brigant affirmait en outre comprendre quasiment toutes les langues grâce à sa connaissance du breton !

Sous la Révolution, le mouvement s'amplifie même : le Cercle Social, la fameuse création de Claude Fauchet, par la plume et la voix de Nicolas de Bonneville rappelle que l'histoire commence avec les peuples du Nord et il fait l'éloge des anciens druides (*De l'esprit des religions*, 1791), des racines gauloises et celtiques du peuple français, rendant hommage à « Le Brigand » (sic), ce « Bas-Breton qui retrouve toutes les

langues de la terre dans sa langue » et qui pourrait ainsi concourir à la régénération du monde !

Après la Terreur, le Cercle Social fera publier le *Dictionnaire celtique* de Mallet (an IV), les ouvrages de Bullet, mais aussi le *Voyage en Bretagne* de Lavallée (ou La Vallée) dans lequel l'auteur continue à affirmer que « le bas-breton (« âpre et sauvage ») est la véritable langue celtique, conservée dans toute son intégrité ». Cependant, la vision de cet envoyé en mission est très ambiguë. Œuvre de commande de la Convention, son livre tonne contre les inégalités, la misère, les superstitions, mais en même temps, il donne un portrait du Breton qui va tout à fait dans le sens traditionnel : franc, loyal, brusque, colère, tout en nerf, tenace, un courage imperturbable, amant de la liberté, inculte souvent, mais c'est sa chance car « il s'irrite par amour de la vérité ». Une population qui n'a pas son pareil en France parce qu'elle a partiellement échappé à la « civilisation » de l'Ancien Régime auquel seuls les défauts sont imputables.

À la suite d'une tournée d'inspection sur le vandalisme effectuée en sa qualité de commissaire des sciences et des arts en 1794-1795, Jacques Cambry (1749-1807), avec son *Voyage dans le Finistère*, établit définitivement la passion du celtisme en annonçant, par ses remarques (il en fera d'autres, comme nous le verrons), son intérêt pour l'histoire, la langue, la musique et la danse, les collecteurs futurs, de La Villemarqué à Luzel. Ce livre sera republié, amendé (les idées et les regards évoluent) et complété par Souvestre, par le Chevalier de Fréminville…

Certes, ces recherches, cette évolution de l'image des Bretons et de la Bretagne ne touchent que peu de personnes et ne s'adressent d'abord qu'aux érudits, aux « happy few » ! Pourtant, très vite, la fièvre celtique fait qu'on s'intéresse désormais à la littérature qui conserve la « mémoire des mœurs de nos anciens aïeux », à cet héritage de chansons, de poèmes et de récits à la façon des savants et des poètes du Royaume-Uni qui naguère ont offert à l'admiration des foules les chants du Barde Ossian !

Dès le début du XVIIIe siècle, le commissaire ordinaire de la marine, André-François Boureau-Deslandes (1689-1757), futur correspondant de Fréron et membre de l'Académie de Berlin, bibliophile et observateur attentif de la Basse-Bretagne où il est souvent en poste, écrit : « Vous aurez peut-être de la peine à le croire, Monsieur, que le goût de la versification est très répandu en Basse-Bretagne, même dans les lieux les plus incultes et les plus sauvages. On y compose et on y chante de toutes sortes de chansons. J'en ai fait traduire quelques-unes en français, qui m'ont paru d'un goût très mauvais. Cependant, on assure que dans la langue originale, elles ne manquent point d'un certain feu et d'un certain enthousiasme. Il y a eu beaucoup de tragédies chrétiennes composées autrefois en Bretagne et elles étaient représentées dans les campagnes avec un grand éclat. Mais tout cela est entièrement perdu, et ces sortes de représentations n'ont plus lieu que dans le diocèse de Tréguier, où l'on me dit que les paysans y réussissaient d'une manière à ne point mécontenter des gens même assez difficiles. »

Dans plusieurs régions de Bretagne, on commence ainsi à se pencher sur la vie des paysans, individus frustes ayant conservé dans leur existence traditionnelle le souvenir des temps écoulés. Ainsi, Louis-Auguste Mareschal (1772-1843), le fils de Marie-Auguste Mareschal, l'auteur de l'*Armorique littéraire*, s'associe à un peintre et dessinateur, Olivier Perrin (1761-1832) pour élaborer en 1795 une *Galerie des mœurs, usages et coutumes des Bretons de l'Armorique* que réalisera Dubray, l'éditeur des *Mémoires* de la future Académie Celtique, associant ainsi textes et gravures pour ce qui est un des premiers travaux d'ethnologie en Bretagne : montrer ce paysan « plus près de la nature que les autres portions du peuple français » ! La quête des origines a fait se tourner les regards des observateurs vers ce qu'en Allemagne ou en Angleterre on célèbre comme étant la *poésie naturelle*, comme les œuvres de cette simple laitière de Bristol qui composerait les poèmes les plus surprenants. En France, on s'est ébaudi devant les écrits d'un poète bûcheron « élève de la nature ». On rappelle dans les gazettes qu'Adam Billaut, un menuisier de Nevers, était aussi un auteur fêté par Corneille, Tristan L'Hermite, Benserade, Scarron. Ses trois volumes de vers : *Chevilles*, *Villebrequin* et *Rabot* avaient fait sensation ! On signalait les talents poétiques du cordonnier de la reine Sophie Charlotte ! Car la poésie est considérée par excellence comme le langage primitif, le langage premier de l'humanité. Que dire alors de la poésie et des chansons en langue bretonne !

On étudie aussi bien sûr les ruines, les mégalithes : dans son *Recueil d'Antiquités égyptiennes, étrusques et romaines* (1759), Caylus évoque et commente les alignements de Carnac en précisant avoir tiré ces renseignements d'un manuscrit du marquis de Robien datant des années 1730 : *La description historique et topographique de l'ancienne Armorique*, recherches qui culmineront au début du XIXe siècle avec les travaux de l'Académie Celtique et ceux du Chevalier de Fréminville, ses *Monuments celtiques ou recherches sur le culte des pierres* (an XIII) et sa *Notice sur l'agriculture des Celtes et des Gaulois* (1806).

Si l'on additionne les paramètres : un auteur bas-breton et paysan, la langue bretonne, l'écriture de poèmes ou de chants, un environnement mégalithique, une nature âpre mais qui n'est pas sans « beautés » (Madame de Sévigné, elle-même, admire la côte morbihannaise), on ne peut qu'approcher au plus près la réalité de ces époques évanouies. Pour Mareschal, « l'ancienne Armorique a eu ses Tibulle et ses Ovide » et il souhaite que l'on recherche « la muse rustique des petits laboureurs », ce que feront un peu plus tard les premiers collecteurs, les premiers « folkloristes ».

En même temps, avec la Révolution et avant la constitution civile du clergé, le Breton est cet homme exclu (par son isolement, son caractère farouche, sa langue…) de la décadence portée en son sein par l'Ancien Régime et il semble à certains plus apte à accepter les temps nouveaux. Il n'a pas besoin, lui, de régénération, mais simplement de vivre librement son naturel, héritage d'un passé partout disparu

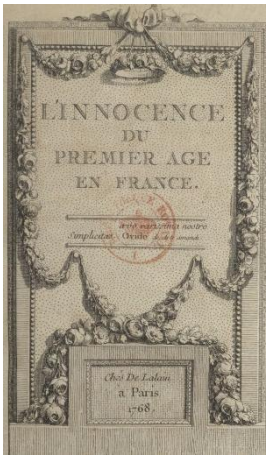
autrement. Mais, le temps de ce qu'on appelle généralement la chouannerie viendra bientôt et cette image se ternira en partie[18].

Au XVIIIe siècle donc, deux images se font concurrence. L'une, largement répandue, reprend les poncifs déjà anciens et l'autre a tendance à faire évoluer la perspective dans le sens d'une intellectualisation de l'essence bretonne ou d'un retournement sémantique des clichés. Par exemple, la violence proverbiale des Bretons, d'abord signe de primitivité, devient, avec la Révolution, signe d'une saine colère contenue envers un système social et politique inique ! Rien d'étonnant à cela pourrait-on dire : à la belle nature comme canon de beauté au début du siècle s'imposent toujours davantage la nature vraie puis la vraie nature. Si, vers 1720, la nature vraie paraît répugnante, et qu'on continue à lui préférer *la belle nature*, tout comme ce Breton rustre et mal dégrossi dégoûte d'abord, mais à partir de 1750 environ, la nature vraie (ce qui n'est pas encore la nature tout simplement) s'impose et Quimper-Corentin serait en passe de bénéficier d'une toute nouvelle splendeur !

Si l'ensemble des éléments négatifs se maintient, par les bouleversements politiques et sociaux ambiants, par le truchement des recherches érudites, par le mythe celtique qui s'échafaude, certains sont prêts à observer avec bienveillance cette province au fond de laquelle semblent avoir continué à exister certaines reliques de la civilisation celte et de l'histoire du monde ! Les deux attitudes sont d'ailleurs mêlées.

Ainsi, Voltaire, le perspicace Voltaire, l'auteur ironique de l'*Ingénu*, n'aurait pas été la victime de la plus célèbre supercherie littéraire du XVIIIe siècle s'il n'avait pas été aveuglé par les origines armoricaines de cette très illustre et prétendue « muse bretonne », Mademoiselle Malcrais de la Vigne ! De même, si Thomas L'Affichard (1698-1743) publie au milieu du siècle des *Étrennes et autres poésies d'une muse bretonne* (1742-1743) qui n'ont de « breton » que le titre, c'est parce qu'il sait qu'en sa qualité d'Armoricain, il peut se permettre ce titre fort susceptible d'attirer de nombreux lecteurs à l'instar des succès de Mademoiselle de la Vigne !

Une amusante illustration de cette « récupération de la Bretagne » est fournie par un roman de Billardon de Sauvigny au titre évocateur : *L'Innocence du premier âge en France* (1768), en deux parties : *La Rose ou la Feste de Salency* et *L'Isle d'Ouessant*, suivis de la musique avec accompagnement de harpe, etc. par M. M*****y.



Dans la seconde nouvelle, menacés par les habitants de l'Isle des Saints (l'île de Sein ? Île christianisée ?), des naufrageurs « aux mœurs féroces », les autochtones d'Ouessant, avec, à leur tête, un de ces Celtes demeurés purs dans leur isolement, Alaric, rencontrent un jeune noble Breton du continent, Rieux, qui est en passe de se

rendre en Angleterre avec trois cents compagnons. Attaqués par les habitants de l'Isle des Saints, ces derniers n'ont dû leur sauvetage qu'aux Ouessantais qui se sont jetés à leur secours. Rieux apprend alors que les terribles voisins ont débarqué. Il décide de rester avec sa troupe pour aider ses nouveaux amis à défendre leur liberté. À la fin de l'histoire fort courte, il s'établit sur l'île qui devient un havre de bonheur et de vertu. Ce jeune gentilhomme qui hésitait entre la France et l'Angleterre régénère ainsi sa « bretonnité » et retrouve les vertus aristocratiques de ses ancêtres. Il partait en Angleterre par vanité, esprit de plaisir et de conquête, il a payé l'impôt du sang et a combattu victorieusement les envahisseurs. L'auteur fait alors d'Ouessant une utopie prérévolutionnaire sous les signes de la vertu et de l'égalité, Rieux apportant ce qu'il faut de civilisation (!) à l'excellence primitive et inversement.

Cette nouvelle, qui fut rééditée sous la Révolution, n'eut pas un succès extraordinaire même si l'*Avant-Coureur* (23 mai 1768, n° 21) est élogieux et rapporte ce qu'il trouve essentiel et digne d'être imité : « Dans cette isle d'Ouessant tous les biens sont communs, on n'y connaît que les lois de la vertu, de l'honneur, de la confiance réciproque ». On ne peut raisonnablement penser que cette œuvrette ait agi sur l'image des Bretons et de la Bretagne. En revanche, Billardon de Sauvigny, qui ne s'est probablement jamais rendu en Bretagne, s'appuie sur les opinions en circulation. D'une part, ces Celtes ont traversé les siècles sans avoir été dégradés par une civilisation qui accorde au superflu une importance qu'il ne devrait pas avoir ; d'autre part, le jeune Rieux est aussi celte, mais, si ses ancêtres ont jadis possédé Ouessant, il est passé sur le continent et il a connu cette civilisation catastrophique. Le retour à Ouessant est un retour vers l'essentiel, une jouvence. La pauvreté des habitants d'Ouessant, la rudesse du climat et de l'environnement, au lieu de créer des individus « sauvages », a permis de préserver une vertu qui plonge ses racines dans les époques de l'âge d'or !

Les stéréotypes évoluent pourrait-on dire « par le haut » : la fraction cultivée de la population intègre d'abord cette composante « celtique », qui diffusera ensuite lentement dans un public plus large par le biais du livre et des journaux.

La Bretagne, en cette fin de siècle, a encore peu eu les honneurs de la littérature à la différence de l'Irlande, de l'Écosse ou du Pays de Galles, ces pays du Nord que ne tardera pas à chanter Madame de Staël avec l'Allemagne. Les massifs sauvages, les landes, les vieux châteaux pleins de mystère servent de décor au « roman gothique » ou « roman terrifiant », la « gothic novel », qui a ses représentants en France avec, par exemple, Madame de Genlis dont *Arthur et Sophronie*, roman de chevalerie, se passe en Bretagne avec pour arrière-fond les guerres franco-bretonnes, ou Baculard d'Arnaud (*Le Prince de Bretagne*, un fils de Jean V, se déroule également en Bretagne). Mais – particulièrement sans le second cas – il s'agit d'une démarque des livres d'un romancier des débuts du siècle, Pezron de Lesconvel (voir plus loin). La province, les grandes familles, quelques villes sont citées, la Bretagne n'est encore qu'un cadre.

Différente et bien plus profonde est l'appropriation que fait Loaisel de Tréogate de la matière bretonne dans ses romans et sa poésie : dans *Valmore*, le personnage principal est, avec celle qu'il aime, entraîné au cœur de leur Bretagne natale dans une série de mésaventures où l'âme bretonne est omniprésente ; dans *Valrose*, Loaisel évoque cette campagne qui « s'embellit du bonheur des hommes », le petit manoir de son enfance au milieu des champs et des paysans vertueux de la campagne morbihannaise. Ses *Soirées de Mélancolie* (« *Le songe* », « *Le port* », « *Julie* »…) fourmillent d'images liées à sa jeunesse bretonne. Son chef-d'œuvre, *Dolbreuse, ou l'homme du Siècle ramené à la vérité par le sentiment et la raison*, est un véritable roman d'éducation breton qui se clôt sur le retour du pécheur au pays après avoir perdu sa jeunesse à Paris, pour y expier, « dans un couvent de Camaldules » (près de Malestroit), ses débauches et retrouver les plaisirs calmes de la famille, le bien-être de la nature et les consolations de la religion. L'opposition classique entre la ville, lieu du mal, et la campagne, lieu de l'innocence, est certes au centre de ce roman, mais la Bretagne apparaît comme cette province où ont pu se préserver les vraies vertus humaines. *Dolbreuse*, recèle en outre des pages de pittoresque descriptif qui annoncent l'écriture romantique : le ciel où courent les nuages sombres, les landes à perte de vue, le vieux château des ancêtres… Nous reviendrons sur cet auteur attachant. Enfin, ses *Soirées de mélancolie* annoncent Chateaubriand et font entrer la Bretagne dans la grande poésie préromantique voire romantique…

À la même époque, un autre Breton, Sébastien-Jérôme Charlemagne Fleuriot de Langle (1749-1807), auteur fêté pour son *Voyage en Espagne*, traducteur-adaptateur du *Werther* de Goethe, visitant la Suisse est rappelé à son enfance rennaise et se souvient avec mélancolie de cette terre bretonne si attachante et déjà « romantique ».

Évoquant ainsi les Guerres de Religion et le fanatisme à Bâle, il rappelle que les habitants précipitèrent dans le vide, du haut de la terrasse où se trouve la cathédrale, le légat du pape. Ce lieu tragiquement marqué, lui plaît cependant :

« Je préfère cette terrasse à toutes les terrasses que je connais, parce qu'elle est plantée d'ormes […], parce qu'il est étonnant combien elle ressemble à la Motte-à-Madame, promenade de Rennes où j'allais jouer quand j'étais petit. Il est dans le lieu natal un charme puissant, un attrait caché, je ne sais quoi de touchant, que rien ne peut donner, qu'aucun mot ne peut rendre. Où sont ces jeux de mon enfance ? Où sont ces jours si pleins, si complets, sans prévoyance, sans amertume ? Où sont mes premiers, mes meilleurs, mes seuls amis ? Où est ma bonne et la cocarde qu'elle attachait tous les dimanches à mon petit bonnet ? Ô ma patrie ! Ô ancien jardin de mon père ! Belle verdure, allée qu'il planta lors de ma naissance, arbres de mon âge, ne vous verrai-je jamais ? Marronniers de la grande cour, on parlait de vous abattre : Vous a-t-on abattus ? […] »[19]

Les images du Breton arriéré, sale, violent et ivrogne[20] et du Celte représentant de mondes disparus se doublent d'un volet nouveau et entièrement positif : un être profondément poétique et sensible, une

sensibilité quasiment imposée par les éléments, par le sol et la géographie.

Cependant, cette production romanesque est encore assez peu diffusée et assez peu lue, si elle ose quelques regards sur la Bretagne, c'est sur une Bretagne qui est peu marquante : le simple rappel du malheur d'une petite noblesse n'ayant pas su rester au pays, attirée par les « lumières » de la « ville », et qui cherche consolation dans un retour au pays, une thématique qui outre le cas d'espèce breton en ce dernier quart du XVIII^{e}s.

Dans la suite immédiate du succès des recherches des premiers Celtomanes, se situe bien entendu la figure de Corret de La Tour d'Auvergne, l'élève de Le Coz, dont les *Nouvelles recherches sur la langue, l'origine et les antiquités des Bretons, pour servir à l'Histoire de ce peuple* (1792), puis les *Origines Gauloises, celles des plus anciens peuples de l'Europe puisées dans leurs vraies sources* (1796) seront d'autant mieux reçues de tous les publics qu'il est un militaire célèbre, héroïque et qu'il représente lui-même par son courage et sa physionomie, le Breton ou plutôt le Celte tel qu'on veut l'imaginer et tel qu'il se met en scène. Nous retrouverons plus en détail cette figure presque légendaire.

Marmontel, auteur alors très célèbre, donne en quelque sorte la synthèse de toutes ces « images » du Breton. Son conte moral *Le franc Breton* (1790) commence par le portrait de son héros : « Plémer, riche négociant de Nantes, homme simple, franc, un peu brusque, tête vive, bon cœur, vrai Breton […] ». L'aventure qui arrivera à cet homme complétera le tableau puisqu'il prouvera son courage, sa générosité et ses qualités de cœur. Le succès est tel que Dujaure réécrit la nouvelle pour le théâtre en 1791, et la pièce connaît un véritable succès. Kreutzer et Solié en feront un petit opéra en 1792 qui se donnera jusqu'au milieu du siècle.

6. Enfin Cambry vint…

Avec la Révolution, l'image de la Bretagne hésite en effet une nouvelle fois.

Le président du district de Quimperlé, Jacques Cambry, souvent sévère avec une Bretagne réactionnaire, donne pourtant de la province une vision qui n'est jamais univoque. Si elle est édénique comme dans sa célèbre description du pays de Plougastel et de ses richesses en fruits et légumes, la beauté de ses femmes, il déplore que l'ignorance et la superstition déparent ces avantages. Son tableau de l'île de Batz est tout aussi enchanteur mais c'est une île ! Un voyageur ultérieur, l'avocat brestois Gilbert-Villeneuve, qui reconnaîtra aussi ces beautés, ajoutera, comme pour excuser un tel regard admiratif : « Vous n'êtes plus en Bretagne », une conclusion révélatrice d'un état d'esprit qui fondamentalement ne change guère face aux réalités de la pauvreté des populations bretonnes !

Dans la région de Morlaix, s'il évoque l'indigence chronique des habitations et du mobilier des paysans, l'eau des fumiers qui envahit les lieux de vie, les cloaques omniprésents, il remarque aussi : « Autour des bâtiments règnent des vergers enchanteurs, des prairies et de champs toujours entourés de fossés couverts de chênes et de frênes, d'épines blanches, de ronces ou de genêts. On ne voit point, dans le reste du monde, de paysages plus riants, plus variés, plus pittoresques. Tous les fossés sont tapissés de violettes, de perce-neige, de roses, de jacinthes sauvages, de mille fleurs des couleurs les plus vives […] »

Le *Voyage dans le Finistère* (1794-1795) de Cambry est essentiel car, non seulement il sera très répandu et aura d'innombrables rééditions dont une des plus célèbres, celle de Souvestre en 1835, qui ajoutera une soixantaine de lithographies d'un romantisme noir : pauvreté, ruines, églises mystérieuses, villes moyenâgeuses, lavandières et apparitions, châteaux forts, ciels tourmentés, mais chaque voyageur, au XIXe siècle partira vers la Bretagne avec le souvenir de ce livre, et on extrapolera ce regard aux autres départements bretons.

De nombreux écrivains – et pas les moindres, Chateaubriand par exemple – y puiseront les secours nécessaires à une imagination ou à une mémoire défaillantes. L'ouvrage de Cambry sert souvent de substrat à l'observation personnelle, qui, parfois, en est le commentaire quand elle

n'en est pas le plagiat, car, volontairement ou non, son lecteur, une fois en Bretagne, cherche à « vérifier » ce qu'il a lu ou bien son regard est tellement préparé qu'il filtre la réalité vue.

L'image que véhicule Cambry est celle d'un vieux peuple, d'une civilisation essentiellement rurale dont les conditions de vie ne sont pas différentes de celles des Patagons ou des Lapons, deux peuples entourés de mystère qui ont passionné les lecteurs de l'abbé Pernety et du Malouin Maupertuis! Mais Cambry est un homme moderne, possédé par l'idée de progrès social.

Ces Bretons qu'il observe lui paraissent très divers : l'homme de l'Argoat aurait plutôt le teint frais, la mollesse du geste, la langue douce et sonore, alors que l'habitant de l'Armor posséderait un timbre dur, un regard perçant, un visage rapidement ridé au teint olivâtre. Les femmes de la côte sont laides, vite vieillies. Cette division anthropologique est cependant loin d'être absolue comme il le reconnaît, car les différences sont grandes d'un canton à l'autre. L'influence du climat est essentielle. Terre de granite, de landes incultes et de tempêtes, le caractère des individus en est profondément marqué, mais la diversité géologique et géographique des cantons implique une diversité des populations.

Pourtant, il ne peut s'empêcher de fournir à ses lecteurs le portrait « du » Breton : « Peignez-vous, écrit-il, ces cheveux plats et longs, cette les culottes énormes, les petits boutons, les guêtres, les sabots. »

Cambry crée « le Breton » tel qu'il perdurera quasiment jusqu'au milieu du XXe siècle. Il n'est que de regarder ces cartes postales de Jos le Doaré proposant – aujourd'hui encore – la photo du Tad Coz (grand-père) traditionnel : chapeau à ruban, longs cheveux, yeux clairs perdus dans les nuées, visage parcheminé, gilet, veste, rangées de boutons…

Mais Cambry ajoute :

« Ne jugez pas sur l'apparence, ils sont en général hospitaliers, intelligents et fins. Ils ont une raison solide ; ils calculent avec justesse. L'imagination domine chez eux ; les prêtres en ont abusé », et il décrit les manifestations de ces superstitions dans lesquelles les Bretons seraient englués. Plus loin, il insistera sur l'ambivalence du caractère breton : la rudesse et la grossièreté en arment souvent la carapace, mais pour qui sait observer, une vraie délicatesse intérieure faite de sensibilité et de douceur est perceptible.

Le stéréotype se complète : intelligence, finesse et imagination, introversion, de réelles qualités « primitives » mais que l'iniquité des siècles de monarchie et de religion ont su habilement retourner à leur avantage pour jeter cette population dans un état proche de l'asservissement et de l'hébétude.

Ce qui le frappe le plus, c'est sans doute la pauvreté dans laquelle se trouve la majorité des habitants des campagnes. Un responsable évident : l'Ancien Régime. Il n'est d'ailleurs que de constater l'état

déplorable des chemins et des routes, le trop grand nombre de foires « dues aux hasards de la féodalité », le sous-développement de la province pour s'en convaincre.

Cambry pense que le pays pourrait être très riche si on sacrifiait les « absurdes croyances des pères », la routine, et qu'on choisissait, par exemple, de développer les défrichements et les prairies artificielles. Il remarque ainsi que le Bas-Breton ne demande qu'à apprendre, comme ces paysans de Lesneven qui ont compris l'avantage de la culture des pommes de terre. L'ère nouvelle qui s'ouvre depuis 1789 est pour lui sans aucun doute le début d'une amélioration générale pour ne pas dire d'une régénération. L'instruction serait partout dans un état déplorable, mais cela ne le décourage pas, même si la République aura beaucoup à faire.

Cambry évoque certes la mentalité des naufrageurs, la paresse, le goût de l'ivrognerie, défauts qui sont, comme la pauvreté, les conséquences de siècles de despotisme. Un passage de sa description de Morlaix souligne ce rapport de cause à effet et prouve aussi qu'il adapte les faits aux besoins de son argumentation : « Aucun artiste, aucun avocat d'une grande célébrité ; aucun poète fameux n'illustra cette commune ; elle était éloignée de la cour, de Paris, du centre des Lumières, et maintenue, par l'intérêt des rois, par la stupidité du parlement breton dans cet état médiocre d'ignorance, que Machiavel a désigné comme le plus favorable au règne des despotes ». Avec la Révolution, le centre sera partout et la circonférence nulle part, semble-t-il suggérer. Assez de cet isolement qui ne profite qu'aux puissants ! Cambry ne fait que reprendre l'opposition entre l'universel et le particulier : comme l'a montré Mona Ozouf (*Composition française*) la Révolution vise à l'universel et ne pourra tolérer les particularismes, sources de toute façon de désavantages et de misère. Nous sommes à l'opposé de ce que fait Herder par exemple : découvrir dans les cultures locales la base et le ferment d'une culture nationale.

On remarquera non sans sourire (ou soupirer !) que là où M. de Lavardin, sous Louis XIV, parlait des « rayons du soleil » qui n'atteignait pas encore la Bretagne et le déplorait, Cambry parle des « Lumières » mais sa déploration est la même !

Pourtant, l'esprit jacobin se laisse parfois submerger par l'admiration d'un pays qui a un caractère propre et marqué, constituant de son être et de sa beauté. Il hésite alors entre le creuset républicain (qui reste d'ailleurs sous bien des aspects à définir) et le respect des différences. Les paysages forment les hommes et pas toujours à leur avantage, mais ces paysages recèlent de grandes beautés : « Je vous promets de grands tableaux, et des sensations nouvelles », promet l'envoyé en mission. Ce pays d'histoire, les mégalithes, qui rappellent « la religion des Druides » qu'il cite avec avantage, les monuments qui parsèment les campagnes l'intéressent et l'émeuvent, tout comme le récit

de toutes ces coutumes qui sont en train de disparaître ou qui ont déjà disparu. Le révolutionnaire et le celtophile entrent alors en conflit !

Cependant, il se repend vite : cette situation et ces éléments remarquables ne doivent pas entraver le progrès qu'apportera la Révolution.

Jacques Cambry (1749-1807) est né à Lorient. Fils d'un ingénieur naval, après avoir porté la soutane quelque temps, il devient précepteur chez un directeur de la Compagnie des Indes dont il épousera plus tard la veuve. Esprit curieux, il voyage et se passionne pour l'occultisme. Ses *Traces du Magnétisme* (1784) sont une illustration de cet intérêt. Il est aussi un lecteur de La Curne de Sainte-Palaye et manifeste un réel engouement pour un Moyen Âge revisité par le « genre troubadour ». Il publie ainsi en 1784 des *Contes et proverbes, suivis d'une notice sur les troubadours*. Marqué par la sensibilité de l'époque, ses lectures d'Ossian et de poètes anglais, de Young, son goût pour Gessner, il est aussi l'auteur des élégiaques *Promenades d'Automne en Angleterre*, 1787.

Sur le plan professionnel, il intégrera les États de Bretagne en qualité de receveur général puis, en 1794, il est nommé Commissaire des Sciences et des Arts et c'est en ces qualités qu'il effectue son voyage dans le Finistère. Il fondera avec Jacques Le Brigant l'Académie celtique le 30 mars 1805, académie qu'il présidera jusqu'à sa mort en 1807 et dont il avait eu l'idée bien avant 1789.

Cambry est un érudit et un être sensible, c'est-à-dire qu'il est à fois un homme de cœur et un homme de raison, mais la raison passe avant le cœur. Il est saisi par la beauté des paysages comme près de Penmarc'h où, dans une très belle page, il s'exclame : « Les rochers noirs et séparés se prolongent jusqu'aux bornes de l'horizon ; d'épais nuages de vapeur roulent en tourbillon, le ciel et la mer se confondent. Vous n'apercevez dans un sombre brouillard que d'énormes globes d'écume ; ils s'élèvent, se brisent, bondissent dans les airs avec un bruit épouvantable ; on croit sentir trembler la terre. Vous fuyez machinalement ; un étourdissement, une frayeur, un saisissement inexplicable s'emparent de toutes vos facultés ; les flots amoncelés menacent de tout engloutir ; vous n'êtes rassurés qu'en les voyant glisser sur le rivage et mourir à vos pieds, soumis aux lois de la nature et de l'invincible nécessité. »

Cette *invincible nécessité* est également - sur un autre plan - celle de la République : il reconnaît la spécificité de cette vieille nation bretonne, ses qualités qui plongent leurs racines dans un monde celtique fascinant et aussi ancien que l'histoire. Cependant, il montre tout ce qui ne va pas, la misère, l'archaïsme, l'absence de voies de communication dignes de ce nom, l'ivrognerie…, toutes plaies dues à des siècles de « despotisme ». Il n'y a donc pas à hésiter : admirer ces vestiges voire les préserver comme témoignages de temps disparus mais participer à la création d'un monde nouveau où le Breton aura sa place en participant de l'homme universel futur.

Sa sensibilité le pousse même à donner l'impression que sa foi révolutionnaire vacille devant certaines scènes ou devant certains spectacles :

« Les jeux de l'imagination, quand ils ont quelque chose de brillant, me séduisent.

J'envie l'émotion douce et religieuse de l'être qui, dans les nuages, sur ce mont séparé qui se dessine sur le ciel, croit entrevoir l'ange consolateur qui peut soulager sa misère, protéger ses enfants, conserver un vieux père et l'arracher des portes de l'enfer. Je m'émeus, je verse des larmes, et je suis alors tenté de blâmer la raison qui détruisit chez moi l'empire des chimères et remplaça de doux mensonges par des systèmes insipides et froids. »

Mais ce doute récurrent qui a quasiment fonction de prétérition ne l'empêchera pas de mener à bien sa mission.

Cambry fournit ainsi une image double de la Bretagne et des Bretons : un pays d'une grande beauté naturelle, mais désolant sur le plan des aménagements insuffisamment apportés par l'homme parce que l'aristocratie rapace n'a jamais songé qu'à elle-même ; des habitants chez lesquels le vieux fond celte se manifeste encore par des aptitudes et des vertus admirables (hospitalité, intelligence, rêverie) que des siècles de domination ont opprimées en faisant naître des vices : l'ivrognerie, l'avarice, la paresse…

Son approche de la langue bretonne est également double : il y a celle du philologue, de l'ami de Le Brigant, la conscience qu'une langue est essentielle à un peuple, qu'elle recèle des trésors, qu'elle est une porte ouverte sur les mondes passés, et puis celle de l'envoyé en mission qui constate que la non-connaissance du français est un handicap pour le développement d'un pays régénéré dans lequel tous les citoyens ont les mêmes droits et les mêmes devoirs. Ne pas maîtriser le français est se condamner à ne pas pouvoir être citoyen à part entière. En outre, cette langue inconnue de la majorité des soldats de la Révolution favoriserait le terrorisme contre-révolutionnaire, les complots fomentés par l'aristocratie ou le clergé réactionnaire, puis, les incursions de Chouans et les crimes commis à l'encontre de ceux qui ont choisi de transmettre le message républicain.

Le peuple des campagnes est ainsi entre deux feux et l'image du Breton définitivement double : le rêveur, le poète né, l'homme de cœur, tenace et dur au mal d'un côté, mais en même temps un être englué dans les conséquences de siècles de domination, routinier, peu actif, superstitieux, sale, hébété…

7. La Bretagne et les Bretons, un enjeu idéologique

Sur ce terreau, constitué principalement par les témoignages de Cambry ou de Joseph Lavallée (La Vallée), un autre envoyé en mission, par l'enthousiasme celtophile des membres de l'Académie celtique par exemple et des premiers érudits locaux, enfin par les récents événements de la Révolution et l'existence fascinante de la chouannerie qu'on étend au grand Ouest et particulièrement à la Bretagne en dépit de tout respect des faits, se développe à partir de 1820 une littérature (souvent illustrée) de plus en plus nombreuse qui se consacre à la Bretagne : sa population, sa langue, ses coutumes, ses paysages, ses superstitions…

Avec ses amis celtophiles, Cambry a su sortir du dilemme dans lequel il se trouvait en tant que, d'une part, admirateur de la Bretagne et des vieux Bretons et d'autre part comme tenant indéfectible des idéaux de la Révolution et du progrès social. La Révolution a découvert le musée comme moyen d'éducation des masses et justification de son action. Les objets d'art rapportés par les armées révolutionnaires de toutes les zones conquises (quand elles ne disparaissent pas sur des marchés parallèles) constituent les bases des grands musées actuels et des bibliothèques. Les celtophiles vont « muséifier » la Bretagne comme avec la création de l'Académie celtique sur laquelle nous reviendrons. Ainsi, l'essentiel sera conservé mais ne viendra en rien entraver le progrès de la société nouvelle, au contraire même puisque, pour une part, il la justifiera !

À partir du *Voyage dans le Finistère*, se précisent ainsi d'une part les stéréotypes qui trouveront leur expression complète dans un certain romantisme noir particulièrement iconographique et la quête d'une langue et de traditions : le Breton en bragou-braz (culotte bouffante), les cheveux longs, le pen-braz (bâton de marche), le visage parcheminé, râblé de taille, silencieux, le regard vif, pauvre, buveur, un rêveur perdu dans ses songes et superstitions sera mis en scène par l'écriture certes mais aussi par la gravure et très vite par la photo. La Bretagne est une terre rude où dominent le granite et la lande, la côte est déchiquetée et terrible, la mer immense et dangereuse, le ciel sans cesse en mouvement, partout des ruines gothiques. La langue et les traditions, les coutumes, les superstitions même, les chants, les contes sont susceptibles de créer un lien avec les périodes les plus reculées de l'histoire du monde. Le Breton est la fois un bon sauvage, proche de la nature, et un primitif à civiliser en l'intégrant à cette entité qu'on appelle depuis au moins le XVIIe siècle la *Patria regnum humanis* : la France, mais une France régénérée.

Les confusions seront cependant nombreuses et libre à chaque lecteur ou observateur d'en rester á tel ou tel aspect.

C'est avec Chateaubriand que la Bretagne entre véritablement en littérature, si l'on se fie à l'auto proclamation célèbre de son *Essai sur la littérature anglaise* (1836) : « *Byron avait été élevé sur les bruyères de*

l'Écosse, au bord de la mer, comme moi dans les landes de Bretagne au bord de la mer ; il aima d'abord la Bible et Ossian, comme je les aimai ; il chanta dans le Newstead-Abbey les souvenirs de l'enfance, comme je les chantai dans le château de Combourg. » Mais il s'agit de la déclaration rétrospective d'un homme qui, au faîte de sa gloire, travaille au monument destiné à justifier sa vie et à le rendre immortel, les *Mémoires d'Outre-Tombe.* C'est dans ce dernier ouvrage qu'il évoque magistralement la Bretagne, son enfance, Saint-Malo, Plancoët, le manoir paternel de Combourg, au milieu des bois, les grèves orageuses… Assez tard donc : les *Mémoires* ne paraissent d'abord en feuilleton qu'en 1848, alors que la Bretagne est « à la mode » depuis assez longtemps !

Sa première œuvre, qui évoque sa province natale, écrite entre 1784 et 1790, les *Tableaux de la nature*, aurait été rédigée à la suite des promenades enchanteresses faites avec Lucile dans la campagne bretonne, Lucile qui le pressait de « peindre tout cela ». Mais l'œil de l'écrivain n'est pas encore assez exercé et ce premier crayon de la Bretagne paraît mièvre, passe-partout, sans caractère. Ce n'est qu'avec *Les Martyrs* (1809) et la druidesse Velléda, qu'il tentera d'être le Byron breton, encore que ce livre soit d'abord une épopée consacrée aux martyrs chrétiens. Il s'inspire en l'occurrence d'un roman noir anglais de E. Cornelia Knight, *Marcus Flaminius* et est ainsi un des premiers auteurs français à enter une tonalité romantique et sombre, romanesque, sur l'univers celte que s'efforcent de découvrir de leur côté les celtophiles puis les celtomanes par les cheminements difficiles et peu enthousiasmants de la philologie.

Le plus remarquable n'est cependant pas à rechercher dans l'œuvre de Chateaubriand, mais dans le fait que, très tôt, tout lecteur sait que cet homme célèbre, cet écrivain de renom, est un *gentilhomme breton* (les biographies, les critiques le répètent sans se lasser dès l'Empire). Si le cliché du breton rêveur, songeur, homme des nuées est indissociable de son nom (comme la ténacité, le courage, la force l'étaient de La Tour d'Auvergne dans le grand public qui n'avait pas lu ses ouvrages savants), c'est moins par ses écrits ayant précédé les *Mémoires*, que parce que ses admirateurs innombrables associent sa poésie (qui n'a rien de spécifiquement bretonne) à ses origines qu'ils ont déjà été préparés à ce rapprochement ! Chateaubriand, qui s'érige lui-même – entre autres – en mythe poétique celtico-breton, vient entériner, fixer ce qui était déjà dans l'air. D'ailleurs, cet homme de petite taille sait se mettre en scène : son portrait par Girodet, partout diffusé, en fait la parfaite synthèse d'au moins deux éléments : le jeune homme *fashionnable*, parisien, dominateur et le génie celte « échevelé, livide au milieu des tempêtes » comme le Caïn d'Hugo, perdu dans les nuées, sombre, rêveur…

Ainsi donc, de la Révolution jusque vers 1830-1835, le Breton se résume pour un large public – le stéréotype tend à la simplification, n'entre pas dans les détails – à la description qu'en a faite Cambry avec bien entendu la rémanence d'éléments plus anciens (dont celui-ci s'est

servi) : certains aspects du discours celtomane, la présence du *gentilhomme breton* Chateaubriand, et, comme nous allons le voir, l'ombre de la chouannerie et les interprétations auxquelles elle donne lieu.

Cette vision, qui fait cohabiter caractères positifs et négatifs conduit à deux réactions. Nous avons évoqué celle de Cambry considérant que la période de décadence a pris fin avec la Révolution et qu'il est du devoir de la République puis à l'Empire de permettre à ces hommes de réintégrer une humanité régénérée par l'éducation, l'apprentissage du français et les bienfaits des lois nationales.

La seconde est celle véhiculée par des ouvrages comme ceux de Louis-Auguste Mareschal (1772-1843), le fils de Marie-Auguste Mareschal, l'auteur de l'*Armorique littéraire*, associé au peintre et dessinateur, Olivier Perrin (1761-1832), la *Galerie des mœurs, usages et coutumes des Bretons de l'Armorique* (commencée en 1795, publiée en 1808) complétée par l'édition de 1835 à 1839 de la *Galerie bretonne, ou Mœurs, usages et coutumes des Bretons de l'Armorique* que reprendront et développeront Alexandre Bouët et Alexandre Duval sous le titre de *Breiz Isel* (1844).

Associant textes et gravures, il s'agit de montrer le paysan breton dans son naturel !

L'aspect négatif sensible chez Cambry est laissé de côté ou plutôt intégré à une représentation lénifiante : la pauvreté que représentent les gravures est une pauvreté esthétisée, comme cette gravure d'OlivierPerrin montrant des paysans goguenards poussant un enfant à l'ivresse : l'horreur de la scène disparaît derrière la « belle image ».

Olivier Perrin, L'enfant ivre

La Bretagne apparaît comme une province harmonieuse même dans ses défauts, dans ses différences, peuplée d'êtres aux habitudes sans doute étranges pour l'observateur, mais parfaitement *admirables* ; une nation qui semble avoir vécu dans un autre monde, mais un monde du bonheur (ou du malheur) tranquille.

Le héros du livre, Corentin, voyage à travers la province et se livre à une sorte de sage description des métiers, des coutumes, des modes : un

ensemble de vignettes reposantes, nostalgiques et « poétiques », tout en cherchant à montrer que la province se développe.

8. Révolution et chouannerie

Un autre élément est essentiel en ces débuts de XIXe siècle, plus important certainement pour l'image populaire du Breton et de la Bretagne que les recherches savantes de l'Académie celtique puis de l'Académie royale des Antiquaires qui lui succède, plus encore que les querelles politiques entre ultras, bonapartistes et républicains qui ont chacun leur vision de la Bretagne et du Breton, plus encore que le rôle des Bretons dans la Révolution, c'est la présence encore palpable de la chouannerie. En 1804, Cadoudal est exécuté[21] ; en mars 1815, la « petite chouannerie » ravive certains espoirs chez les nostalgiques d'avant 1789 et, en 1832, l'insurrection royaliste légitimiste est une forte réponse au départ de Charles X.

Depuis les guerres de Vendée, pour le public, la Bretagne est terre de chouannerie et on ne cherche pas à distinguer les jacqueries, les révoltes contre la conscription ou les accaparements d'un véritable engagement chouan. On ne distingue pas non plus les périodes : l'unanimité apparente des représentants bretons (menés par la noblesse) en mai-septembre 1788 quand il y va de « libertés bretonnes » intéressant en définitive bien peu le paysan breton, puis, avec la convocation des États Généraux, la revendication du vote par tête et les premières fissures dans une union il est vrai étonnante, enfin la rupture du « front breton » puisque la province n'enverra à l'Assemblée que les représentants du Tiers et quelques représentants du bas-clergé… On ne s'étend pas non plus sur le bon accueil général de la Révolution dans les campagnes en 1789 et au début de 1790. On focalise sur le grand changement qui se fera après l'imposition de la Constitution civile du clergé mise en place en janvier 1791 et une série de mesures dont l'affaire des biens nationaux, qui profite d'abord aux bourgeois révolutionnaires de villes, ou le système de députation censitaire à l'Assemblée favorisant encore une fois bourgeois, coqs de villages et fortunes. Le peuple des campagnes se sent parfois spectateur d'événements qui le dépassent, méfiant voire hostile alors envers une Révolution qui menace l'Église, donc son propre salut, et il se sent lésé, constatant un écart grandissant entre les paroles libertaires colportées, sa situation inchangée voire pire et la réalité de fortunes qui se font ! Ce sentiment de frustration est attisé habilement par de nombreux membres du clergé et de l'aristocratie. Enfin, lorsque la République adopte un décret de conscription en janvier 1793, c'est la goutte (!) qui fait déborder le vase de l'impatience : avec quels bras va-t-on commencer les travaux agricoles ?

Trois mois plus tard, la Vendée et le sud du pays nantais s'insurgent.

En Bretagne, la réaction est d'abord moins vive et diverse géographiquement. Fin 1793, 6000 habitants du Morbihan, encadrés par des aristocrates principalement rejoignent les armées vendéennes qui

tentent d'aller prendre Granville afin d'y établir une tête de pont devant servir à des renforts anglais. À ces troupes se sont jointes des troupes hétéroclites de royalistes d'Ille-et-Vilaine, dont la fameuse troupe du Mayennais Jean Cottereau, surnommé « Jean Chouan ». Cette première chouannerie est un échec et le général Kléber, qui a su la réduire, cherche à rallier tous ces insurgés début 1794. Mais des incidents continuent à se produire près de Vitré et de Fougèrs.et surtout dans le grand pays vannetais où Cadoudal et Guillemot au cours de l'année transforment le Morbihan en une zone où les républicains sont toujours menacés. Leurs coups de mains sont célèbres comme la prise de la poudrière de Pont-de-Buis (12 et 17 juin). Puis, c'est la fameuse affaire de Quiberon où Hoche transforme le débarquement anglo-royaliste en une défaite lourde de conséquences même si Cadoudal a su préserver la majorité de ses troupes et continue à avoir la main haute sur ses territoires et que dans les autres départements bretons essaime plus ou moins cette chouannerie. Cependant en juin 1796, les chouans du Morbihan se soumettent, leurs homologues d'autres régions feront de même. Le Directoire, cherchant à apaiser les esprits, lève l'État de siège et autorise á nouveau les cultes, ce qui effectivement désamorce pour un temps la situation. La chouannerie reprendra cependant en 1799 et 1800, puis á nouveau quelques années plus tard mais sous une forme et une durée réduite.

Dans cette optique nouvelle, le Breton est vite représenté par la presse révolutionnaire comme un suppôt de la réaction, impitoyable, cruel, fanatique religieux et dénué de toute autre éducation que de celle des prêtres.

Cette image sera certes reprise par une partie de la littérature populaire au cours du XIXe siècle, mais le chouan y apparaît sous tous les aspects[22]. De grands noms d'abord comme Alexandre Dumas (*Blancs et Bleus*, *Les Compagnons de Jéhu*, *Les Louves de Machecoul*…), Paul Féval (*Chouans et Bleus*), Barbey d'Aurevilly, des historiens comme Paul Sébillot, Crétineau-Joly ou Pitre Chevalier, mais aussi des auteurs aujourd'hui oubliés appartenant à toutes les fractions politiques, idéologiques et littéraires tels que Frédéric Béchard, Ernest Capendu, Maurice Landay (républicain anticlérical), Édouard Ourliac, Charles Folley, Raoul de Navery (catholique militante). Un romancier fécond, le frère du virulent journaliste Victor Noir, Louis, consacre une dizaine de romans à cette thématique !

Sur les planches même la matière chouanne fournit le thème de drames populaires avec des auteurs comme Simonnin (*Le curé et les chouans*, 1832), les frères Cognard (*Le Chouan*, 1832), Anicet et Leroi d'Allar de Bourgeois qui donnent à la même époque tourmentée *Les chouans ou Coblentz et Quiberon*, drame en 3 actes (1831). Dès 1793, Francois Georges Desfontaines avait fait représenter un drame historique : *Les chouans de Vitré* ! En 1837, *Le Follet, Courrier des salons* rapporte une nouvelle qui ne peut manquer de faire événement : « L'Ambigu-Comique a demandé à M. de Balzac un drame intéressant et mouvementé, et M. de Balzac, très honoré de la demande, a donné à M.

Antony Béraud la commission de mettre son roman du Dernier des Chouans au théâtre », mais cela n'aboutira qu'à un drame en cinq actes au succès moyen représenté à l'Ambigu-Comique : *Le gars.* L'auteur n'a pas osé donner le titre balzacien à son travail.

Deux directions idéologiques principales dans ces œuvres romanesques ou dramatiques : la première fait des paysans vendéens, mais aussi bretons (on ne fait guère la différence), des êtres frustes et fanatisés qui, sous la direction de prêtres ignobles et de nobles sans scrupule sont capables de tous les crimes. On renoue en quelque sorte avec l'image du breton bagarreur, du bretteur, du corsaire, du routier qui semait la terreur au XIVe siècle.

La seconde montre la barbarie des Sans-Culottes, des républicains ou des Colonnes infernales à laquelle s'opposent des populations bretonnes vertueuses, respectueuses et religieuses menées par des chefs, nobles à tous les sens du terme. C'est la seconde image du Breton : confit en dévotion, naïf au cœur pur.

Le même exploit historique prend des colorations bien différentes selon que l'auteur penche pour telle ou telle position politique. Ainsi, la fameuse affaire de Quiberon et la prise du fort de Penthièvre par Hoche avec la complicité de royalistes retournés devient dans *Les Catacombes sous la terreur* de Jules Boulabert l'exploit des soldats héroïques de la République alors que dans *Hector de Locmaria*, d'Édouard Ourliac c'est le simple fait de la trahison de la crapule soldatesque[23].

Il est à noter que la renommée de Fenimore Cooper est telle que des romanciers supposant une attente de ce type chez leurs lecteurs font des chouans des Hurons européens, les Bretons étant le dépôt d'une force et d'une mentalité primitive, de valeurs anciennes qui n'existent plus nulle part ailleurs. Ainsi, dans *Le Grenadier sans Quartier* de Louis Noir, le chouan Legoff ancien corsaire a combattu les Anglais aux Indes, en Amérique où il avait formé un bataillon d'Indiens qui lui avaient appris leurs techniques de guerre. Avec la Révolution, cet aventurier, profondément royaliste, monte et forme une bande de Bretons pour se lancer dans la guérilla contre la République : les soldats républicains sont capturés au lasso, comme il l'a appris en Amérique ! L'Indien, chez Cooper, représente l'un des mythes fondateurs de la nation américaine, le chouan est pour sa part le transmetteur de vieilles valeurs qu'il convient de préserver, en outre, depuis Voltaire, le Huron et le Breton sont quelque peu parents !

L'image que donnera Balzac dans ses *Chouans* - roman qu'il veut d'abord intituler *Le dernier des Chouans* ! - est essentielle car son œuvre touche la France entière et résume en quelque sorte toute la littérature qui se consacrera à cette thématique.

Il visite Fougères en 1828, puis en 1830, avec Madame de Berny, la région de Guérande, poussant jusqu'à la Roche-Bernard. À l'écoute de son public, il sait ce qu'on attend : ses Chouans sont à la fois susceptibles d'avoir des sentiments et d'être plus cruels que la bête, soumis à leurs chefs et madrés, ignorants mais doués d'un instinct extraordinaire, brutaux et capables d'amour. Ils ont en même temps une énergie peu commune et exercent sur lui la fascination qu'on peut éprouver face au barbare, par définition impossible à comprendre.

Plus généralement, sociologiquement, les Bretons sont vus sous trois aspects : celui d'une aristocratie peu reluisante, cynique et très féodale dans ses comportements ; celui de la paysannerie proche d'une certaine sauvagerie avec les compagnons du chouan Marche-à-Terre. Entre ces deux groupes, quelques bourgeois semblables à tous les bourgeois de France, pingres, madrés, utilitaristes, les épigones de Monsieur Prudhomme.

Pierre Guillemot, chef chouan breton, par Théodore Busnel

On a beaucoup ironisé sur ces chouans dont Balzac fait d'improbables Bas-Bretons, mais moins qu'une erreur, ce « glissement » correspond davantage au désir d'un écrivain tentant de faire coïncider des certitudes intimes (la connaissance de l'âme celte) avec l'expérience de la découverte d'une région bretonne (au cours de son séjour) et la nécessité de s'appuyer sur des stéréotypes apparus sous la pression des événements entraînés par les soulèvements contre-révolutionnaires.

Cette image renforcée par les illustrations, le grand nombre des éditions au cours du siècle et les réécritures par des auteurs du second rayon marquera durablement.

Presque un demi-siècle plus tard, Victor Hugo avec *Quatre-Vingt-Treize*, reprendra ce stéréotype du Breton archaïque, vénérable parce que celte mais également sauvage, superstitieux et fanatique. Hugo se place résolument dans l'optique de Cambry en opposant les Lumières de la Révolution à cette « vieille ombre », certes intéressante mais dépassée, qu'est la Bretagne réactionnaire. Hugo, comme Balzac, pour accentuer le côté exotique du chouan, en fait un bretonnant : il parle « *une langue morte ce qui est faire habiter une tombe à sa pensée* ».

Si les positions républicaines de l'auteur de *Quatre-Vingt-Treize* sont claires, si la pensée politique de Balzac en 1829 est beaucoup plus difficile à cerner, l'image du chouan reste, au cours du XIXe siècle, un enjeu idéologique. Les légitimistes bretons accaparent après 1830 le pouvoir politique local et sont souvent à la tête des revues culturelles et des journaux qui fleurissent alors. Ils retournent complètement ou simplifient la représentation balzacienne et diffusent une image en accord avec leurs attentes : le Breton est un être rustique, simple et vertueux, dont tout le bonheur dépend de la préservation de rapports humains harmonieux sous les lois paternelles d'une féodalité idéalisée. La chouannerie est alors le soulèvement spontané des paysans bretons fidèles à leur Dieu et à leur Roi, à la tradition, sous la direction des chefs que la providence leur a donnés. Cruels ? Jamais ! Implacables seulement. Sauvages ? Sans doute, mais au sens d'hommes de la nature. Ignorants ? Peut-être des savoirs inutiles, mais riches d'une sagesse ancestrale et de leur foi… « Je l'aime, le paysan de la Basse-Bretagne, religieux, probe, hospitalier, gracieux dans ses usages, élégant dans son costume, délicat dans ses sentiments », écrit, en 1839, Alfred de Courcy.

Les libéraux et les républicains, qui ont la haute main à Paris, ont une vision symétrique en ce sens qu'ils voient en lui un fossile des temps passés, plus ou moins digne d'attention (l'attention du scientifique, de l'ethnographe, une science qui se découvre) mais qu'il faudra mener vers le progrès avec en premier l'imposition de cette jouvence intellectuelle que serait la langue française.

Vers la fin du siècle, la République et les lois de Séparation de l'Eglise et de l'Etat vont faire évoluer le regard porté sur les événements révolutionnaires et le Chouan particulièrement dans le roman : le manichéisme est désormais total ; l'opposition entre les ouvrages « catholiques » bon marché particulièrement répandus dans l'Ouest de la France (voir les œuvres de Pierre L'Hermitte par exemple) dénonçant dans le désordre jacobins, brûleurs d'églises et de châteaux, francs-maçons et voyant dans le contre-révolutionnaire, donc dans le chouan, le barrage á l'antéchrist, et les ouvrages « républicains » marquant la position inverse.

Face à la politique allemande, dans les années précédant la Première Guerre Mondiale, le roman se fait plus généralement *patriote*. Dans *La Vengeance des Peaux de Bique* (1896), Gustave Toudouze, oppose d'abord puis fait se réconcilier deux jeunes Français sous la Révolution : le petit tambour républicain, l'enfant des faubourgs, nouveau Gavroche et le jeune chouan breton, obstiné, buté et fanatisé par sa mère. Mais par un coup du destin, ils sont amenés à se rapprocher (ils sont en réalité frères) et la vieille opposition entre le Bleu et le Chouan s'évanouit, car ils se découvrent « tous les fils de la même Patrie ».

La Vengeance des Peaux de Bique, illustration de J. Le Blant (cliché de l'auteur)

Ainsi, au cours du XIXe siècle, les images du chouan viennent se surimposer à celles déjà traditionnelle du Breton.

L'image conventionnelle de leur physionomie et de leurs actes fournit une galerie de personnages stéréotypés qui ont valeur d'archétypes opposés ou complémentaires : d'un côté, le paysan opiniâtre, têtu, qui refuse avec d'autres de quitter son canton pour l'aventure des guerres révolutionnaires et qui est capable de ruse, de cruauté pour faire respecter son droit, de l'autre, celui qui obéit aveuglément à ses maîtres empreint de la vieille conception féodale des devoirs et des services, enfin, dans tous les cas l'homme des campagnes bretonnes superstitieux, prisonnier des peurs et des croyances ancestrales… Les femmes, pour leur part, sont souvent l'âme de la révolte et sa constance quand elles sont nobles, toujours les gardiennes de la tradition que d'humbles servantes défendent silencieusement avec abnégation.

Il est enfin essentiel de souligner que tous ces romans et ces feuilletons traitant de la chouannerie sont abondamment illustrés et que ces illustrations fixent en quelque sorte « l'image » des Bretons, de son environnement, de sa culture. L'image intellectuelle fournie par l'écriture impliquant pour une part la participation du lecteur devient *image imposée*, uniforme pour tous, un phénomène que la photo, puis la carte postale voire la peinture (Pont Aven) ne feront qu'accentuer, figer.

9. Feuilletons et romans, poésie, touchent désormais un large public et vulgarisent l'image du Breton typique

Nous venons de l'évoquer à propos de la chouannerie, la littérature et surtout le roman, dont les plus célèbres paraissent le plus souvent en feuilletons, donnent lieu à des éditions populaires, illustrées généralement, et sont alors les vecteurs essentiels de la diffusion des stéréotypes (bretons), d'autant plus que l'alphabétisation progresse rapidement. Le roman se fournit assez volontiers en l'immense gisement d'une matière de Bretagne renouvelée. Balzac n'a pas « bretonnisé » qu'avec ses célèbres *Chouans* !

Un drame au bord de la mer et *Béatrix* évoquent Le Croisic et la presqu'île guérandaise. Dans *Béatrix*, le lecteur est d'emblée confronté à un vaste panoramique sur la cité de Guérande comme Balzac aime les produire, puis, il découvre lentement un lieu étonnant, assez semblable au bois dormant du conte, le fossile d'une France encore enracinée dans la féodalité malgré tous les bouleversements de l'Histoire. Ensuite, suivant son habitude, resserrant l'objectif, il abandonne définitivement le point de vue large de sa narration et entraîne le lecteur dans la visite d'une vieille demeure bretonne, l'hôtel du Guénic, un autre monde, d'autres mœurs, d'autres valeurs…

Béatrix, cliché de l'auteur (George Barrie & Son, 1897)

Dans *Modeste Mignon*, la Bretagne ne sera pas non plus absente grâce à Dumay, que la « ténacité bretonne » caractérise.

Pierrette, enfin, représente un cas intéressant, car l'héroïne, bretonne d'origine et orpheline, a d'abord vécu une enfance heureuse auprès de ses grands-parents à Pen-Hoël… La Bretagne illustre alors le retirement et le bonheur, s'opposant à la vie à Provins, ville médiévale certes, mais proche de Paris et lieu de violences et de malheur pour la jeune fille que son compatriote Jacques Brigaud ne pourra sauver. Pierrette, silencieuse et entêtée dans l'amour naïf qu'elle porte à ce dernier n'est pas sans faire penser à la Marie si célèbre de Brizeux.

Ajoutons Pierre Grassou, le peintre raté, né à Fougères qui « s'institua peintre par le fait de l'entêtement qui constitue le caractère breton », ou Florine, Sophie Grignault, la comédienne-lorette, dont le « pied gros et court » refuse de se glisser dans ses escarpins « obstiné (s) comme les Bretons auxquels elle devait le jour » et qui a pu être inspirée par une actrice originaire de Fougères connaissant alors un certain succès à Paris : Juliette Drouet ! Ajoutons encore le début projeté pour *Mademoiselle du Vissard*, où l'on retrouve Madame de Gua, Marche-à-Terre, Pille-Miche, tous protagonistes des *Chouans*, qui contient une description dithyrambique de la Vilaine entre La Roche-Bernard et son embouchure et dont l'action se déroule au domaine de Plougal, « du côté du Finistère », selon l'auteur ! Et puis, tous ces autres acteurs de la *Comédie humaine* d'origine bretonne : la famille de Kergarouët (*La Bourse*, *Le Bal de Sceaux*, *Ursule Mirouet*, *Béatrix*), le malheureux Zéphirin Marcas est né à Vitré, René, le domestique de Du Bousquier dans *La vieille fille*, Tiennette, « une vieille Bretonne à casaquin et à bonnet breton » (*Ursule Mirouet*)…

Bien entendu, les personnages de Balzac sont tous typés, stéréotypés, et l'auteur n'échappe pas aux poncifs habituels : l'entêtement, la fidélité, le dévouement, l'énergie, le mutisme sont des qualités bretonnes. Le Breton est voué à la catholicité et à la monarchie absolue. À l'obéissance aussi.

Les femmes portent la coiffe et un homme comme Dumay tous les attributs extérieurs du Breton depuis la boucle d'oreille jusqu'au bouquet de genêt !

L'aristocrate est d'apparence fine, mais se révèle robuste « comme le granit », le nez bossué de Guernic est le signe de « l'énergie et de la résistance bretonne ». Le Breton du peuple est, lui, plutôt « court, épais, trapu, à cheveux noirs, à figure bistrée, silencieux, lent, têtu […] (*La vieille fille).*

Pourtant, à côté de cette nécessaire reprise des clichés au nom d'un probable contrat de lecture établi implicitement avec son lecteur, Balzac sait montrer la Bretagne telle qu'il la voit. Selon ses contemporains, ses croquis de Guérande et du bocage fougerais, de la ville de Fougères même sont criants de vérité. Sa description de la pauvre ferme de Cloche-Chopine est sans doute la première illustration romanesque vraie de la pauvreté de la province, mais une pauvreté immédiatement esthétisée, une source à laquelle s'abreuveront les premiers photographes… et leurs successeurs !

Des auteurs bretons réalisent alors l'ambition de Chateaubriand d'une part et font leur bien des stéréotypes bretons, leur donnant ainsi, aux yeux des lecteurs, une authenticité plus grande.

Les poèmes d'Auguste Brizeux (un temps officiellement chargé de mission archéologique en Bretagne), qui eut pour désir d'être l'*Hésiode des chaumières bretonnes*, ont un grand retentissement. *Marie* (1831) est selon la critique une « légère création demi-celtique et demi-grecque, abeille de l'Hymette égarée parmi les genêts de la Bretagne » qui donne de la Bretonne une image renouvelée faite de grâce, de délicatesse, de proximité avec la nature.

Les Bretons est une manière d'épopée bucolique qui résume les vertus du Breton : ténacité, bonté essentielle, religiosité, poésie, *Les travaux et les jours* d'une contrée pauvre, forte, laborieuse, et religieuse. La Bretagne est au centre de son œuvre, il peut être pittoresque, intéressant, poignant, on sait qu'il publie aussi en breton. De son œuvre ressort toutefois l'image édulcorée d'une province et de ses habitants : rien de bien nouveau, mais beaucoup de bons sentiments et l'oubli de ce qui ferait tache. Avec Brizeux, comme déjà avec Chateaubriand, non seulement l'œuvre parle de la Bretagne, mais l'auteur lui-même est partout présenté comme « breton ».
L'auteur de *René* est avant tout le gentilhomme breton par excellence (poète, rêveur, sensible, religieux, amoureux de la nature âpre, mais aussi le lutteur inflexible), le poète de *Marie* est l'incarnation bretonne de la poésie romantique, nostalgique, modeste, harmonieuse, pleine de sentiments…

À la même époque, les livres d'Émile Souvestre qui bénéficient d'une popularité extraordinaire (*Les derniers Bretons* (1835) *Le Foyer breton* (1844), *La Bretagne pittoresque* (1845), *Le Finistère en 1836*…), décrivent avec parfois un certain pathos cette Bretagne d'avant les chemins de fer et le tourisme, un monde en train de disparaître[24].

Souvestre est certes romancier et il exploite ainsi cette veine bretonne dans de nombreuses œuvres (*Mémoires d'un sans-culotte bas-breton* (1845), *Scènes de chouannerie* (1852), ses récits de la muse populaire et quantité de récits parus dans la *Revue des Deux-Mondes* en particulier, mais il est aussi un acteur essentiel de ce qu'on appelle la *renaissance culturelle bretonne* : il se fait collecteur de la mémoire orale et rassemble une quantité impressionnante de documents sur les coutumes, les usages, les contes et de légendes… Il n'est évidemment ni le premier ni le seul, mais sa célébrité, son activité de journaliste font qu'il est alors le plus connu de tous ces écrivains, chercheurs et collecteurs qui tentent de sauver la matière de Bretagne.

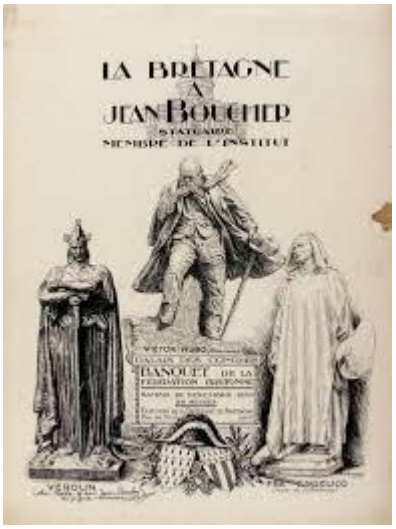
Ainsi, son *Foyer Breton*, qui comporte quatre centres correspondant aux quatre régions de Basse-Bretagne : le Trégor, le Léon, la Cornouaille, le pays Vannetais, connaît un succès immense et sera le point de départ de nouvelles vocations. Souvestre est en ce sens un éveilleur, un érudit et un *passeur* au meilleur sens du terme. Il est aussi

l'auteur, aisé à lire, qui va transmettre, en l'enrichissant, l'image du Breton qui va dominer en France jusque 1870 et qui reprend la plupart des traits déjà connus mais en leur donnant l'aura qu'apportent une tradition et une culture ancestrale.

Octave Penguilly - Le foyer breton 1844 (cliché de l'auteur)

En même temps, cet auteur nourri d'une pensée très sociale ne peut ignorer la nécessité de progrès dans tous les domaines et la question qui se pose à lui est de chercher à concilier un patrimoine (qui doit être sauvé, préservé – il crée à ce propos une œuvre essentielle), des réformes sociales et une ouverture au monde moderne qui s'ébauche. Il reste de toute façon, pour le grand public, le spécialiste de la Bretagne et ses ouvrages sont très lus. C'est en lisant le *Foyer Breton* qu'est née la vocation de Paul Sébillot, c'est un passage des *Derniers Bretons* qui inspire la *Petite Paysanne Bretonne* à Philippe Grass, sculpture très remarquée au salon de 1839, c'est avec ses livres à la main que Mathilde Betham-Edwards parcourt la Bretagne… Il est un éveilleur exceptionnel et le transmetteur le plus efficace des images – diverses du Breton et de la Bretagne.

Les auteurs bretons de Paris, qui continuent la tradition du XVIIIe siècle, forment un groupe assez uni en dépit de divergences politiques et se retrouvent régulièrement en divers lieux consacrés comme au siège des Assurances Générales dirigées autour de 1830 par Olivier de Gourcuff : Paul-François Dubois, Rennais directeur du *Globe*, enseignant la littérature à Polytechnique et libéral à tous crins, les frères de Courcy tenant du catholicisme social, le monarchiste Audren de Kerdrel, le Républicain très à gauche Louis-Marie Fontan et les plus célèbres Brizeux, La Villemarqué, Souvestre, de La Landelle, Louis de Carné, Boulay-Paty, Le Gonidec… Ils organisent des banquets (le premier de ces nouveaux banquets a lieu en 1836) qui servent la promotion de ces images de la Bretagne.



Banquet breton (Coll. Et cliché de l'auteur)

Les plus grands sont invités à présider celui du 6 février 1837 : Le Gonidec et Chateaubriand, qui, pour des raisons de santé, doivent toutefois renoncer à cette distinction. Le toast que Le Gonidec avait préparé commence ainsi :

« Si j'ai bien compris le but de notre réunion, c'est l'amour de la patrie si cher à des Bretons qui nous rassemble en ce jour. […] Un autre que moi, sans doute, vous eut entretenus des grandes qualités de nos fiers Armoricains, de leur caractère franc, de leur aptitude à tous les genres d'études ; à moi peut-être plus qu'à tout autre, il appartient de vous dire un mot sur leur langue aussi énergique que ceux qui la parlent, aussi méthodique que le grec et le latin, et qui semble devoir prendre rang parmi les langues les plus savantes. […] »

On y voit chanter, déclamer, échanger Lamennais, Broussais, le vicomte Walsh, Brizeux, Robinet, Boulay-Paty, Souvestre, Lucas, Féron, les invités de Gourcuff et beaucoup d'autres. Aucun d'eux ne manque de revendiquer sa qualité de Breton ni de publier un ouvrage au moins se rapportant au beau pays à l'exemple de François-René et de ses *Martyrs*, particulièrement de la confession d'Eudore et de son épisode que tout le monde connaît : Velléda, debout dans sa barque, faucille en mains[25].

Ces Bretons qui se rencontrent, qui écrivent, qui se montrent, organisent de bruyants banquets frappent l'opinion et renforcent l'idée d'une nation de poètes et d'écrivains, d'une république des lettres bretonne !

Alexandre Duval, également, le dramaturge fêté, fait paraître un roman bien reçu du public pétri de matière bretonne, c'est-à-dire qui réunit tout ce que ce public veut retrouver dans un « roman breton » moderne, *Le Misanthrope du marais ou la jeune Bretonne* (1832) :

« La Bretagne est très-peu connue du reste de la France, affirme Duval. On ne la juge que par les récits peu véridiques de quelques-uns de nos écrivains. On croit beaucoup honorer ses habitants en leur accordant le courage, comme si cet avantage n'était pas celui de tous les Français.

Mais on ne parle point de leur noble caractère, de leur vertu hospitalière, de leur désintéressement, de leur fidélité dans leurs engagements. Suivez ce peuple, un peu sauvage j'en conviens, depuis son origine antique, puisqu'elle date des Celtes, remontez au temps où, gouverné par ses druides, il ne connaissait de souverains que ses prêtres. Comme les Celtes leurs pères, les Bretons animaient la nature d'une multitude de génies qui présidaient à toutes les actions de leur vie. Quel est le paysan du Finistère qui ne vous parlera des trésors cachés sous les ruines du château de Caraman, de ces courils qui dansent près des monuments druidiques et vous forcent à danser avec eux ? Qui des Bretons n'a pas célébré le *Guy Noné* ? Voilà le Guy, ce fameux Guy de chêne enlevé avec une serpe d'or et recueilli par les vacies pour être distribué au peuple. Qui ne sait que l'île de Sein n'était habitée que par neuf druidesses qui, les cheveux épars et le sein nu, conjuraient les vents du haut de leur rocher ? Le même usage n'existe-t-il pas encore sur nos côtes où sifflent souvent les tempêtes ? N'avez-vous pas vu nos jeunes filles courir au bord de la mer, les cheveux épars et la tête couronnée de fleurs, chanter en chœur :

« Goélans ! goélans !
Ramenez-nous nos amants. »

Sans doute ces anciennes croyances ne peuvent être authentiques. Les druides ne voulaient pas qu'on écrivît l'histoire, bien convaincus que les traditions, en s'enrichissant de merveilleux, produisent bien plus d'effet sur les hommes. Si cette antiquité qu'on ne peut contester, nous donne déjà un avantage sur les autres peuples, ne pouvons- nous pas encore signaler comme bien glorieuse pour nous, l'époque où la foi fut introduite en Bretagne par le terrible Clovis, qui préféra traiter avec notre nation, incertain qu'il était de la vaincre ? La nouvelle religion, en liant ses merveilles à celles de nos anciens prêtres, dut encore ajouter aux nombreuses superstitions de nos Armoricains. Bientôt les génies et les saints se confondirent dans leur esprit. Aussi tous les événements de la vie leur semblaient-ils tenir à quelque chose de surnaturel. Ils voyaient un esprit, un lutin dans la couleur d'un chien, d'un loup, d'un serpent. Tout était pour eux un phénomène ; mais ces phénomènes ne laissaient pas que de les porter au bien. […] »

Cette présentation mythique de la Bretagne et des Bretons, de leur caractère et de leurs mœurs transcende les positions politiques des auteurs. Un caractère aussi républicain que le Lorientais Louis Marie Fontan (1801-1839) auteur dramatique et journaliste polémiste, renvoyé de son poste de commis de bureau pour avoir participé à un banquet politique, poursuivi plusieurs fois en justice pour ses opinions, incarcéré à Vannes, publie en 1827 un recueil de poèmes politiques, *Odes et Épitres* qui lui vaut bien des ennuis et une réputation de révolutionnaire, réputation qu'entérine *Le mouton enragé*, une violente attaque contre Charles X publiée le 10 juin 1829 et qui le contraint à l'exil avant d'être emprisonné puis libéré lors des Trois Glorieuses. Cet homme fait alors

jouer son plus grand succès dès 1830 *Jeanne la folle, ou la Bretagne au XIII*e, drame historique en 5 actes, une pièce bretonne s'il en est, dédiée à ses compatriotes et qui connaît un grand succès à l'Odéon en ces années de bouleversement politique et social : les Bretons sont des contestataires innés !

Il faudrait citer tous ces auteurs qui ajoutent leur pierre à l'édifice d'une Bretagne stéréotypée dans les sillages de Brizeux et Souvestre tous ces savants qui publient sur l'histoire de la Bretagne, sur la société bretonne, sur le « type » breton…

Renan, lui-même, partage à sa façon le point de vue des conservateurs. Ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, qui atteignent des tirages très importants, fournissent de la Bretagne l'image d'un « pays » imperméable à une modernité qui n'accorde plus de valeur qu'au mercantilisme, au matérialisme. La critique de Renan est une critique d'un capitalisme inhumain qui n'est rien d'autre que le règne de l'argent. Renan veut voir dans ses compatriotes les éternels tenant de l'idéalisme, « Le trait caractéristique de la race bretonne […] ». Cette dernière expression sera vite reprise dans certains milieux qui commencent désormais à considérer que l'union de la Bretagne à la France a été une union contre nature et qu'il est temps de songer à une autonomie, sinon davantage. Si la perspective de Renan est large et qu'il se place en sage dénonçant en premier lieu les dérives de la société moderne, ses paroles, tirées de leur contexte, seront souvent « récupérées » à des fins qui n'auraient pas correspondu à ses ambitions, mais il en va ainsi de toute littérature : le projet de l'écrivain (Renan ne veut pas défendre une Bretagne *immobile* et *arriérée*) cède le pas à l'interprétation qu'en fait le public ! Avec *Poésie des races celtiques. Essais de critique et de morale*, il cherchera à définir la psychologie de cette « race domestique », psychologie dont les harmoniques sont : la pureté du sang, l'inviolabilité du caractère, l'individualité, la défiance envers ce qui vient de l'extérieur, la tradition, la fierté, la fidélité, la « délicieuse tristesse » et la délicatesse « infinie » des sentiments. Paul Bourget, auteur à succès s'il en était alors, continuera, un quart de siècle plus tard, à provigner cette idée d'« une race originale et tout à fait différente de la nôtre » dans l'anthologie de Louis Aubert, *Le livre de la Bretagne* (1901).

Eugène Sue, auteur alors fort lu, n'est pas Breton, mais il doit être mentionné à ce niveau. Dès son premier récit, il choisit un Breton pour héros : (*Kernok le pirate* (1830). Avec *Thérèse Dunoyer* (1842), il entraîne ses lecteurs en Bretagne, vers la Baie des Trépassés, là où le jeune baron Ewen rêve dans son manoir auprès d'un portrait de femme…. *Les mystères du peuple* (1849-1857) sont une vaste fresque historique qui est, à elle seule, un résumé de l'image des Bretons à travers les âges. Sue essaye de reconstituer l'histoire, de 57 avant Jésus-Christ à 1851, de la famille Lebrenn. Avant la conquête romaine de l'Armorique, cette famille vit paisiblement près des mégalithes de Carnac. La défaite de Vannes plonge les descendants de Joël, le Brenn (le chef) de la tribu de Karnak,

dans la servitude. Puis succéderont l'oppression franque et la domination par l'Église qui affirme que les premiers seront les derniers au royaume des cieux pour mieux pérenniser les injustices ici- bas. Chaque génération devra affronter un nouvel oppresseur tout en rêvant de reconquérir la liberté des ancêtres et en conservant leurs vertus séculaires opposées aux vices hérités des Romains…

Les romans du Rennais Paul Féval sont aussi beaucoup lus d'abord comme romans feuilletons et souvent par des publics jeunes : *Le club des phoques* se passe à Saint-Malo, *Le loup Blanc* (1843) décrit une Bretagne mythique, peuplée de Bretons courageux au grand cœur, en lutte, par le biais de bandes mystérieuses habitant les forêts, contre l'autorité française ; *La fontaine aux perles* est un roman historique de 1845, *Le mendiant noir* (1846), un roman de mœurs et de vengeance, et surtout *La Fée des Grèves*, le plus connu de ses récits bretons : aventures d'amour et de haine dans des paysages de brume et de sortilèges tout autour du Mont Saint-Michel. Nous reparlerons de cet auteur né à Rennes.

Enfin, il est un événement qui est essentiel pour l'histoire des idées en Bretagne et de leur retentissement sur l'image que le public se fait du Breton et de son pays : Le *Barzaz Breiz*.

Le *Barzaz Breiz* de Théodore Hersart de la Villemarqué est sans doute d'une importance encore plus grande et plus durable qu'aucun autre écrit et surtout, il se place à un autre niveau.

La Villemarqué et le Barzaz Breiz, dessin d'Ernest Boyer paru dans *Barzaz pe gannaouennou Breiz*, Paris, 1845.

Ces « Chants populaires de Bretagne » paraissent en 1839. En dépit des controverses immédiatement soulevées sur l'authenticité des textes présentés, le public est fasciné par ce livre qui donne ses lettres de noblesse littéraires à la Bretagne : oui, une littérature bretonne d'origine très ancienne est ainsi *prouvée*. Les Bretons, comme les Gallois ou les Écossais ont leurs lettres de noblesse. Il faudra d'ailleurs attendre la fin du XXe siècle (découverte de ses carnets en 1964) pour que La Villemarqué soit lavé des soupçons de faussaire (même sous forme de

thèses récentes) qu'on fera peser sur lui. Le débat se transforme d'ailleurs très vite pour un lectorat plus large que celui des spécialistes en une alternative simple : soit le *Barzaz Breiz* est un faux et la Bretagne est renvoyée à sa nullité ou aux fantasmes de quelques-uns ; soit il est un recueil authentique et l'âme bretonne ainsi redécouverte ouvre à tous les rêves et à toutes les ambitions… En bref, les Bretons sont ou ces incorrigibles arriérés et ignorants, ou ils sont une étoile de plus au firmament celte, une étoile dont la lumière a été occultée pendant des siècles par les influences françaises. Pour George Sand, certains textes du recueil sont de véritables joyaux, « Le tribut de Nominoë » par exemple « plus parfait qu'aucun chef-d'œuvre »[26] !

À partir du *Barzaz Breiz*, deux attitudes : dénoncer la domination française et accélérer le mouvement de collecte des œuvres que les traditions et la mémoire collective ont préservées de l'anéantissement. François Luzel, mais il n'est pas le seul (Joseph Mahé, Souvestre, Penguern, La Villemarqué puis Sébillot, Le Braz, Cadic…), aidé par les recommandations de Renan, fera ainsi connaître cette littérature populaire bretonne (*Gwerziou* et *Soniou Breiz Isel*, *Contes populaires de Basse-Bretagne*).

La question de l'authenticité du *Barzaz Breiz* n'a pas été essentielle : La Villemarqué est proche des milieux traditionalistes et légitimistes qui voient dans la contemplation d'un passé idéalisé l'antidote à leurs angoisses devant cette modernité ravageuse et envahissante qui s'impose sous le règne du roi des Français et menace par là même les notables établis qui n'ont pas su ou pas cru devoir s'adapter à ce monde émergeant, une situation que Musset décrivait ainsi dans ce célèbre passage des *Confessions d'un enfant du siècle* :

« Trois éléments partageaient donc la vie qui s'offrait alors aux jeunes gens : derrière eux un passé à jamais détruit, s'agitant encore sur ses ruines, avec tous les fossiles des siècles de l'absolutisme ; devant eux l'aurore d'un immense horizon, les premières clartés de l'avenir ; et entre ces deux mondes… quelque chose de semblable à l'Océan qui sépare le vieux continent de la jeune Amérique, je ne sais quoi de vague et de flottant, une mer houleuse et pleine de naufrages, traversée de temps en temps par quelque blanche voile lointaine ou par quelque navire soufflant une lourde vapeur ; le siècle présent, en un mot, qui sépare le passé de l'avenir, qui n'est ni l'un ni l'autre et qui ressemble à tous deux à la fois, et où l'on ne sait, à chaque pas qu'on fait, si l'on marche sur une semence ou sur un débris… ».

Ce qui doit être particulièrement souligné, c'est que si les premiers voyageurs qui vont en Bretagne ont souvent été « préparés » pour ne pas dire « programmés » par Cambry, le roman – populaire ou non – les récits bretons publiés par les journaux, jouent quasiment le même rôle quelques années plus tard comme en témoigne Mathilde Betham-Edwards, une anglaise visitant la péninsule bretonne, les livres

de Souvestre dans ses bagages et cherchant à faire coïncider son regard et ce qu'a décrit l'écrivain breton[27] !

10. Le point de vue « scientifique » » : Villermé et Benoiston de Châteauneuf

C'est vers ces années de découverte d'un génie breton passé et présent que deux médecins, les docteurs Villermé et Benoiston de Châteauneuf, sont envoyés par l'Académie des sciences morales et politiques dans les départements français pour y effectuer des recherches d'économie politique et de statistiques afin de constater l'état physique et moral des classes ouvrières. Les notes prises en Bretagne font l'objet d'un document, le *Rapport d'un voyage fait dans les cinq départements de Bretagne pendant les années 1840 et 1841* (1844). Ce texte fait sans le vouloir le point sur les stéréotypes bretons d'une manière très complète. Les rédacteurs, lecteurs de Cambry et de Souvestre, n'échappent pas à leurs modèles. Le rapport s'ouvre par des « considérations générales sur le caractère et les mœurs des Bretons ». Après avoir rappelé que ce sont de « malheureux débris d'un peuple vaincu » par les « farouches Saxons » qui vinrent se réfugier en Armorique au VIe siècle, les deux auteurs pensent que ces exilés trouvèrent dans ce pays isolé le lieu idéal pour y cultiver et préserver leurs spécificités. Cet isolement aurait conduit à « des mœurs, des coutumes, des institutions à part » que les Bretons auraient ensuite toujours opposées à tous les changements « que le cours des siècles amène pour les peuples comme pour les individus ». C'est ce qui expliquerait après la réunion de la province à la France l'attachement aux « privilèges » de l'ancien duché et la routine absolue dans laquelle vivent ses habitants, se refusant à toute amélioration, n'ayant qu'un souhait : répéter la vie de leurs pères.

Puis, Villermé et Benoiston dressent le portrait du Breton.

La plupart seraient plongés dans une effroyable misère, qu'ils acceptent avec résignation. Les plus riches ne sont guère mieux lotis que les pauvres tant l'attachement aux habitudes frugales est grand : « Tous deux meurent sans regrets comme ils ont vécu sans désirs, sur cette même couche où leurs parents sont morts, où mourront leurs enfants ». Cet « esprit de constance », poursuivent les observateurs, est dû à « la nature du sol, à cette mer qui l'entoure, à ces montagnes qui le séparent des populations voisines, […] surtout à sa langue que lui seul comprend […] » et à l'absence de bonnes voies de communication.

Ceci explique aussi qu'ils soient soupçonneux vis-à-vis de l'étranger et ignorants car « l'isolement entretient l'ignorance ». Malgré les lois sur l'instruction publique, le taux d'analphabètes est parmi les plus élevés de France. Cette ignorance crasse a pour conséquence une crédulité qui s'exprime en superstitions extrêmement nombreuses, car il est, pensent les enquêteurs, dans la nature de l'homme de « rechercher plutôt les contes qui l'effrayent que les vérités qui l'instruisent » et cette imagination qu'on croit trouver chez le Breton n'est que le produit de l'ignorance. Toute cette misère physique et morale dans laquelle il vit le conduit enfin à la dévotion, car il place tout son espoir dans l'au-delà et

toutes les chapelles, églises qui s'égrènent en tous lieux dans les campagnes témoignent de cette « foi sincère ».

Son caractère est essentiellement mélancolique et là aussi, la configuration du pays sert à expliquer cette complexion : « Sous un ciel brumeux, sur un sol presque partout stérile, au sein de montagnes, nues, noirâtres » sa tristesse native est le reflet des lieux et du climat.

En bref, sans désirs, sans idées, sans gaieté, le Breton apparaît dans ses attitudes comme détaché de tout, calme et grave, mais ce n'est pas là une attitude délibérée, voulue. Ses danses, qu'il aime, symbolisent son existence : « Ses chants sont sans agrément, sa danse sans vivacité. Éternelle image d'une longue chaîne d'hommes et de femmes se tenant tous par la main, qui se développe et se replie sans cesse, à pas lentement balancés, elle est sans grâce, sans légèreté, comme l'instrument qui l'accompagne, espèce de cornemuse appelée biniou, est lui-même monotone et traînant ».

D'ailleurs, le Breton aimerait « avec passion la danse, l'argent et la boisson ». L'ivrognerie – des hommes comme des femmes – est une conséquence presque obligatoire de ses sens « grossiers » auxquels « il faut de forts excitants ».

Ses qualités ne sont cependant pas inexistantes. Villermé et Benoiston de Châteauneuf reconnaissent qu'il est charitable, hospitalier. Il est doté d'une intelligence vive et possède un esprit fin, railleur même. Dès qu'il bénéficie d'une éducation, il a l'étoffe des grands hommes de son pays.

Il est aussi dévoué et son attachement est sans faille, comme les événements de la chouannerie « de douloureuse mémoire » l'ont montré, mais son obéissance est dénuée de servilité. Il est enfin franc et tenace.

Ce chapitre introductif se termine par quelques remarques sur le costume des Bretons, ce « peuple à part, que le cours des siècles a modifié sans doute, depuis son établissement dans les Gaules, mais qui ne semble pas moins défier la main du temps […] »

Le rapport ne voit qu'une solution : l'éducation pour rattraper le modèle français : « […] nous dirions que la rouille des mœurs, comme celle des esprits, s'efface en les polissant, et qu'on les polit surtout par leur contact, leur mélange avec d'autres. Plus d'instruction et plus d'aisance introduiraient sans doute plus de propreté dans les mœurs, plus de sobriété dans les goûts. »

Cet ouvrage ne sera pas lu par un large public, son influence sera négligeable en ce qui concerne la perception que l'on a des Bretons, mais ce qui est intéressant, c'est que ces observateurs reprennent avec moins de poésie les remarques de Cambry et arrivent plus brutalement aux mêmes conclusions intégratrices. Leur *Rapport* montre au moins de quelle image l'opinion française est imprégnée ! Ajoutons que F. Élégoet, l'auteur d'une réédition de ce texte, doutait même que Villermé soit jamais venu en Bretagne. Il aurait au mieux rejoint son collègue lorsque ses propres investigations furent terminées puisque les deux hommes s'étaient au départ partagé le travail et que Benoiston avait choisi les côtes de l'océan tandis que Villermé se décidait pour les régions industrielles. Un exemple de ces scientifiques qui font coïncider leur

projet, un *savoir* a priori, avec des observations plus ou moins sérieusement menées…

*

Pendant la seconde moitié du siècle, de nombreux érudits travaillent donc sur les traditions populaires : Paul Sébillot que nous avons cité plus haut, Lemoyne de la Borderie, un savant qui donne une véritable impulsion aux recherches historiques et publie un nombre énorme d'articles et de monographie sur le passé de la province. Il commence une *Histoire de la Bretagne* monumentale (que terminera Barthélémy Pocquet) et s'efforce de donner une vision impartiale de cette histoire, en n'échappant pas toujours à certains *réflexes culturels*.

Il faudrait évoquer la figure de tous ces savants qui ont essayé de proposer une image plus juste de la Bretagne et des Bretons, Aurélien de Courson, Guillotin de Corson, Pierre Levot, René de Kerviller…, tous ces auteurs qui popularisent l'idée que la Bretagne est terre d'érudition, de savoir historique et de bonne littérature.

Renan, dans un très bel article de la *Revue des deux Mondes* associe l'ivrognerie dénoncée par Villermé et Benoiston aux caractères « nobles » de la « race bretonne » en en faisant le substitut dérisoire d'une quête de la transcendance : « Cette race veut l'infini, elle en a soif, elle le poursuit à tout prix, au-delà de la tombe, au-delà de l'enfer. Le défaut essentiel des peuples bretons, le penchant à l'ivresse, défaut qui, selon toutes les traditions du VIe siècle, fut la cause de leurs désastres, tient à ce besoin d'illusion. » (« La poésie des races celtiques », in : *La Revue des deux Mondes*, T. 5, 1854, p. 478).

Il est plus que jamais de bon ton de fréquenter la littérature bretonne de langue française et cette littérature continue à nourrir les mythes les plus divers.

Louis Tiercelin, l'éditeur du *Parnasse Breton*, cherche à éveiller et encourager les vocations littéraires bretonnes, persuadé que si la Bretagne a désormais la certitude d'un passé littéraire glorieux, elle doit songer à son avenir.

Anatole Le Braz, conteur, romancier, poète, historien est également un conférencier de talent qui, en France et à l'étranger, présente avec chaleur sa Bretagne, terre de foi (*Le pays des Pardons*), civilisation ancienne (*La Terre du passé*), pays mystique (*La chanson de la Bretagne*), habitants durs au mal, courageux, fatalistes parfois (*Le gardien du feu*). Il a travaillé avec François Luzel et Georges Dottin. Il révèle au public le théâtre celtique et *La légende de la mort chez les Bretons Armoricains*, un grand succès qui vient parfaire l'idée qu'on se fait du Breton mélancolique.

Charles Le Goffic, qui appartient autant au XXe siècle, mettra aussi tout son talent au service de sa province : ses poèmes (*Amour breton, chansons bretonnes*) sont unanimement loués ; d'aucuns veulent y voir la marque de la permanence du génie poétique breton. Ses romans entraînent le lecteur dans une Bretagne mystérieuse et profonde (*L'abbesse de Guérande*, *Le crucifié de Kerraliès*) mais sa vision est parfois convenue et il ne sait pas toujours échapper aux clichés. Il se fait aussi l'analyste de *l'âme bretonne* mais en donne une vision nostalgique et idéalisée.

Cette richesse n'échappe pas au grand public et le Breton, avec son grand ancêtre Chateaubriand, a décidément la tête (ou l'âme) littéraire !

La Bretagne n'a jamais été autant en vogue (Baudelaire en parle avec un certain agacement dans ses *Salons* de 1846). Son désenclavement par le chemin de fer facilite le tourisme et le voyage de Bretagne devient, chez de nombreux artistes, écrivains, peintres, illustrateurs, le substitut bon marché du voyage d'Italie ou du voyage d'orient.

Michelet dès 1831 (*Tableau de la France*), Nerval en 1833 et 1849 (*Marquis de Fayolles*, *L'auberge de Vitré*), Mérimée peu après, en 1835 (*Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France*), Maurice de Guérin (*Poèmes et lettres*), Stendhal en 1837 (*Mémoires d'un touriste*), Flaubert et Du Camp en 1847 (*Par les champs et par les grèves*), Leconte de Lisle, Hérédia, Sully Prudhomme, About, Sarcey, Taine, Theuriet, Coppée, Daudet, Zola, Barrès, Mirbeau, Proust…, tous les écrivains font le voyage du Ponant, reviennent, explorent le pays ou se reposent dans des villas de bord de mer. Tous écrivent sur la Bretagne et les Bretons dans leurs romans, leurs études, leurs carnets, dans des articles publiés par les grands journaux de l'époque.

Leur vision est trop complexe pour être résumée en détail (voir l'annexe). La plupart ne vont pas en Bretagne sans préjugés : ils ont tous lu et le plus souvent apprécié Cambry : beaucoup d'entre eux auront ainsi une vision orientée. D'autres comme Flaubert cherchent à réagir contre les clichés, d'autres encore tentent de faire cadrer leur projet d'écriture avec la réalité rencontrée… Mais dans l'ensemble rien de très nouveau : on retrouve d'une part l'étonnement devant tant de pauvreté et de manque d'hygiène, l'impression que les Bretons forment une population arriérée, perdue dans ses superstitions (Leuwen et Brunswick font jouer à Paris et en province avec succès leur comédie vaudeville *La faction de M. le curé*, qui met en scène le jardinier Pornic et le maître d'école Kernoc face à

l'abbé Gabriel « dans un petit village de Bretagne ») ; d'autre part, on recherche sur les visages rencontrés les traces – les reliques – de la beauté celte, de la beauté originelle de l'Homme, les indices de cet esprit poétique qu'on vante tant. Certains s'étonnent de l'honnêteté et du désintéressement des ruraux, d'autres ont découvert au contraire des populations parcimonieuses et peu ouvertes. Quelques-uns évoquent l'émotion qui saisit quand on assiste à un pardon ou à un office religieux, d'autres ne veulent y voir que des simagrées, le symptôme et la cause de ce fameux « retard » de la Bretagne.

D'une manière générale, le regard porté sur la nature bretonne est plutôt positif : tous ces voyageurs écrivains – à peu d'exceptions près – mettent en exergue l'aspect grandiose des paysages côtiers, la sauvagerie des monts d'Arrée ou des étendues de landes, la diversité des lieux, le charme du bocage. On accorde aussi beaucoup d'importance aux vieilles cités, aux ruines omniprésentes, aux manoirs. En revanche, les mégalithes (qu'on attribue souvent aux populations bretonnes !) déçoivent. Nombreux sont ceux qui s'étonnent de voir combien les Bretons ont peu pris soin de ce (leur) patrimoine…

Enfin, l'intérêt ne porte plus seulement sur la Basse-Bretagne, le Pays Gallo a désormais ses partisans et les contes de Haute-Bretagne publiés par Paul Sébillot, l'aura de Saint-Malo, de Rennes et de Nantes y sont pour beaucoup.

Si, jusque dans les années 1850, on s'est essentiellement intéressé aux habitants des campagnes, le citadin commence à être pris en compte, encore que ce qui frappe dans la ville, c'est évidemment moins la population, qui ressemble trop aux populations des autres villes de France, que les témoignages de l'histoire qu'on y découvre.

Les peintres donnent aussi leur vision de la Bretagne, bien avant de découvrir Pont-Aven et de permettre à la Bretagne de participer à l'aventure de la peinture moderne. On représente les scènes typiques : H. Coté montre « Les petits mendiants de Lambézellec » en 1853, dans une scène de rue, sous la neige ! J.-J. Monanteuil illustre le « Breton au cabaret », en 1844, et Th. Deyrolle choisit le même thème de l'ivrognerie pour peindre son « Retour de foire de Concarneau »… Adolphe Leleux fait sensation avec des sujets bretons aux salons de 1838, 1839 et 1840, et Baudelaire trouve que, même quand il peint des sujets espagnols, il bretonnise ! Édouard Yan'Dargent, ami de François Luzel, ajoute à la peinture bretonne la touche fantastique qui lui manquait encore et en 1861 ses *Lavandières de la nuit* (d'après Souvestre) étonnent au Salon de 1861, tout comme en 1864, *La mort du dernier barde breton*.

Les gravures sont innombrables et vont du romantisme noir le plus angoissant à la caricature la plus dénonciatrice des *bretonneries*.

Dès 1808, Olivier Perrin avait montré « Le petit garçon ivre » et cette gravure avait choqué.

Olivier Penguilly se fait une spécialité des scènes de genre et son « Mendiant » paru dans l'ouvrage de Pitre-Chevalier connaît une vraie célébrité. P. de Saint-Germain est également un adepte de ce genre de

scènes et il illustrera la réédition du texte de Cambry par Souvestre (1835), *Le Breton d'Armorique* de Courcy (1840). Les caricatures de Darjou (sa série : « Le Parisien en Bretagne ») sont sans pitié pour les « amoureux du pittoresque » qui vont en Bretagne rechercher « le pays des mœurs primitives et des diligences » (1854). Le Breton y apparaît comme l'éternel dernier chouan, ridicule et démodé dans son costume « tordant » : « Quelle allure » ! Déjà, un siècle auparavant, le chevalier de Mirabeau découvrant la Bretagne alors qu'il se rendait à Brest en 1759 pour participer à la défense de la ville en cas d'attaque de l'ennemi s'étonnait des habits curieux portés par les Bretons et écrivait à son frère qu'il allait rencontrer « le peuple le plus hideux […], sans excepter les esquimaux, […] les paysans bas-bretons » (28 août 1759) !

La Bretagne – Choix de costumes, scènes de mœurs, sujets pittoresques, utilise les talents d'Hippolyte Lalaisse (1844 et 1866), pour véhiculer le tableau de cette Bretagne pittoresque dans son immobilité tout comme *Les voyages pittoresques dans l'ancienne France* du Baron Taylor et de Charles Nodier qui accordent un tome à la province (1845) avec des œuvres de Jacottet, de Louis Julien, d'Eugène Ciceri…, ou encore *La Bretagne contemporaine*, illustrée par Félix Benoît (1885).

Louis Garneray, Albert Robida se rendront célèbres avec leurs gravures et croquis bretons, les grands chapeaux, les peaux de biques en guise de vestes, le bragoù bras ou bragou-braz…

Les revues, les affiches publicitaires, celles des compagnies de chemin de fer propagent l'image mièvre d'une Bretagne heureuse dans son cocon et ses paysages.

Les ouvrages généraux (Dictionnaires de conversation, *Le Musée des Familles*…), les guides aussi (le guide Joanne en particulier) transmettent l'image d'une Bretagne conservatrice en ce sens qu'elle est décrite comme une sorte de musée, de province où le temps se serait arrêté. Elle est ainsi l'objet d'un intérêt ému, car, en cette période où le monde ancien semble promis à disparaître et où l'avenir angoisse par son indéfinition, elle représente un lieu de stabilité, de permanence qu'il fait bon, de temps en temps de visiter physiquement ou par la lecture.

Les photographes pourchassent à leur tour les scènes typiques : mendiants, paysans en costumes, pardons, chapelles, marchands et marchandes, chaumières, ruines, pêcheurs et marins depuis les succès extravagants de Pierre Loti avec *Mon frère Yves* (1883) et *Pêcheurs d'Islande* (1886), ceux plus justifiés de *Jack* (1876) d'Alphonse Daudet, ou du *Peuple de la mer* du Nantais Marc Elder, prix Goncourt 1913… Les premières photographies connues et diffusées de la Bretagne datent de 1841 et ces daguerréotypes qui montrent le port de Nantes, diffusés par l'intermédiaire de la gravure, font le lien entre la lithographie dont Nantes est précisément une capitale, depuis qu'Henri Charpentier a mis au point en 1829 le procédé permettant sa production industrielle, et la photographie, y ajoutant la certitude de la vérité : la photo ne ment pas ! Pourtant, on le sait, celle-ci est encore bien liée à la peinture ne serait-ce que par la colorisation ou la retouche. Les avancées techniques font que dès les années 1880, on y ajoute la caution d'une réalité spontanée avec la

généralisation du procédé au gélatino-bromure d'argent qui permet à l'homme de l'art de circuler dans le pays et de réaliser des clichés « sur le vif ». La vogue de la carte postale s'y ajoutant, une Bretagne en apparence absolument vraie circule en France : pêcheurs, mendiants, costumes étranges, vieillards vénérables, les photographes cherchant moins à découvrir du nouveau qu'à mettre en image les clichés qui circulent et que le public veut voir « en vrai »[28].

On commence à collectionner les meubles bretons, à organiser des brocantes bretonnes ; les vacances en Bretagne deviennent une obligation pour ceux qui en ont les moyens. Theuriet séjourne à Douarnenez, Zola et Daudet vont à Piriac, Proust à Beg Meil (voir le dernier chapitre)…

On se fait construire sur le bord de mer des villas de style « breton », pour y passer l'été et se retremper dans une atmosphère chic et rurale. Les frères Tharaud achètent un manoir sur les bords de Rance. En 1887-1888, à Kérisper, sur la commune de Pluneret, près d'Auray (Morbihan), dans un castel avec tourelles et pont-levis, d'où il a une vue superbe sur le Loch et sur le golfe du Morbihan, Mirbeau écrit *L'Abbé Jules*.

La comtesse de Ségur se partage entre Paris et la Bretagne. Sarah Bernhard possède une villégiature sur Belle-Île où elle reçoit le Tout-Paris de passage ; Dinard se développe, les Anglais de la gentry s'y précipitent, mais aussi La Baule, Carnac, Bénodet, Saint-Briac. Les premières fêtes folkloriques sont organisées…

Les bonnes bretonnes sont désormais une évidence dans les milieux aisés : ces Bretonnes ont la réputation d'être honnêtes et dures au travail, une réputation (ajoutée à une naïveté supposée) qui les fera aussi rechercher pour d'autres occupations moins avouables.

À Paris même, les chanteurs bretons – Théodore Botrel en tête – diffusent par le spectacle et les chansons populaires ces clichés doucereux : qui n'a pas chanté « Paimpol et sa falaise » au tournant du siècle ? Qui ne s'est ému de cette Bretagne belle « sous son ciel gris » ? Et *Fleur de Blé noir*, partout fredonné ?

« Non, nulle Bretonne n'est plus mignonne à voir
Que la belle que l'on appelle Fleur de blé noir
Non, nulle Bretonne n'est plus mignonne à voir
Que ma fleur de blé noir. »

Botrel « *le Breton le plus célèbre de France* », un chanteur de café-concert qui a quitté la Bretagne à sept ans et joue le Breton typique devant le public des Parisiens, chante en costume des airs présumés originaires de Bretagne, et offre une vision larmoyante de l'Armorique : les paysans sont pauvres, les marins aussi, les meuniers également… Tous sont de « pauvre gars », la Bretagne est une terre de nostalgie, de malheurs, d'amours sans espoir, de ciels couverts et gris, beaux cependant dans leur tristesse, de tempêtes en mer, d'inexistantes falaises

de Paimpol jouant sur les succès de Pierre Loti, d'étendues couvertes d'ajoncs et de bruyères…

La médiocrité de ces scies ne doit cependant pas cacher leur importance dans la diffusion de ces images convenues. Ma mère avait débuté comme demoiselle de magasin chez un chapelier installé dans la maison natale de Théodore Botrel à Dinan et en avait éprouvé toute sa vie une vraie fierté. Elle connaissait un grand nombre de ses chansons et les interprétait, avec beaucoup d'émotion, en toute occasion, heureuse de chanter les beautés de sa Bretagne ! Dans des milieux plus intellectuels et plus engagés comme celui des amis des parents de Mona Ozouf, les réactions étaient totalement différentes, mais les foules admiraient ce petit homme qui s'intitulait sans sourciller « barde » et qui avait eu l'habileté de diffuser son portrait et ses œuvres en particulier par cartes postales interposées. Et puis Botrel sera appelé, à l'instigation du ministre de la guerre Millerand, à rehausser le moral des troupes pendant la Grande Guerre en raison de sa popularité et du grand nombre de poilus bretons. Barrès – qui avait été quelques années plus tôt en quête de ses origines celtiques ! – préfacera un des recueils de guerre de Botrel, les *Chants du Bivouac* publié en 1915 et qui contient plusieurs pièces « bretonnantes » qui paraissent aujourd'hui d'une parfaite niaiserie, mais qui, à l'époque pouvaient émouvoir.

Plaque sur la maison natale de Botrel à Dinan 10, rue de la Mittrie (Cliché de l'auteur)

11. Le chapeau rond commence à agacer voire à faire rire

Cet engouement devait évidemment provoquer une réaction et certains commencent à clamer haut et fort « On en a soupé de la bretonnerie […] », comme Yves Le Diberder (1912), par ailleurs folkloriste important qui collectera chansons, contes et légendes en pays vannetais. Un peu plus haut, Laurent Tailhade a été évoqué : ces écrivains et journalistes, chercheurs mêmes, exaspérés par cette mode d'une Bretagne-bonbonnière ont souvent recours aux anciens clichés négatifs : la crasse, l'ignorance, l'hébétude des populations bretonnes, leur ivrognerie… Maupassant pourtant auteur de chroniques très favorables à la province parues dans *Le Gaulois* en 1880 et 1883 et réunies sous le titre de *En Bretagne*, auteur également de *Pierre et Jean*, est un amoureux de la Bretagne, surtout passionné par les paysages, la mer, l'histoire. Il a refait une part du périple de Flaubert et sait ce dont il parle. Lorsque Loti publie ses *Pêcheurs d'Islande* et *Mon frère Yves*, il n'en peut plus de tant de mièvrerie et laisse éclater sa colère contre les faussaires d'une telle « école poétique » qui idéalisent jusqu'à l'invraisemblable avec des tendresses à la Berquin, une sentimentalité paysannesque et « la passion lyrico-villageoise de Madame Sand » : « Quand on a vu ces cloaques qu'on nomme des villages, ces chaumières posées dans le fumier où les porcs vivent pêle-mêle avec les hommes, ces habitants qui vont tout nu-jambes pour marcher dans les fanges et ces jambes de grandes filles encrassées d'ordure jusqu'aux genoux, quand on a vu leurs cheveux et senti, en passant sur les routes, l'odeur de leur corps, on reste confondus devant les jolis paysages à la Florian, et les chaumières enguirlandées de roses, et les gracieuses mœurs villageoises que M. Pierre Loti nous a décrites ». (*Gil Blas*, 6 juillet 1886).

On semble redécouvrir le passé antirévolutionnaire de la Bretagne, son antirépublicanisme à l'occasion de la querelle de la laïcité et la *Lanterne* ne demande rien moins que la « colonisation de la Bretagne », le Breton n'étant pas plus civilisé que l'Africain (!), n'ayant « rien compris à la grandeur des idées républicaines ».

Les caricaturistes s'en donnent alors à cœur joie et la « gigouille » celtique du père Ubu s'inscrit dans ce cadre !

Avec les lois de séparation de l'Église et de l'État, avec l'affaire Dreyfus, dont le procès a lieu à Rennes, l'occasion de dauber sur la Bretagne bigote est donnée aux antidreyfusards !

C'est aussi l'époque où la *Semaine de Suzette* commence à publier les aventures de Bécassine où elles occupent dès 1905 une double page couleur avec le succès que l'on sait, Bécassine, maladroite, naïve, laide, mais brave fille devenant le modèle de la Bretonne. Nous reparlerons d'elle.

12. 1968…

Les stéréotypes bretons forment après-guerre un immense réservoir des types les plus divers. Si l'identité, la spécificité bretonne est partout affirmée, les représentations les plus anciennes voisinent avec les plus récentes. Le plus grand changement est peut-être que l'accent est moins mis sur la Basse-Bretagne qu'auparavant : la Bretagne, c'est désormais l'ensemble des cinq départements les plus à l'Ouest. On insiste un peu plus sur la nécessité de désenclaver la région, de remédier à son retard, d'y apporter des industries… L'image d'une ancienne province rétrograde, très religieuse d'une part et d'un pays de villégiature d'autre part reste très prégnante. Le phénomène autonomiste ne semble pas avoir joué un grand rôle. On sait que depuis longtemps des Bretons réclament leur indépendance ou leur autonomie. La seconde guerre modifiera cela et la presse de la libération insistera sur les collaborateurs bretons, prêts à pactiser avec l'ennemi fasciste. Si cet épisode marquera durablement le discours autonomiste, il ne modifie quasiment pas l'image des Bretons et de la Bretagne : la Résistance bretonne a été forte et a eu ses martyrs comme ailleurs en France…

Les événements de 1968 ne transforment pas vraiment non plus cet ensemble d'images mais c'est autour de ces années 1960-1970 qu'émerge un phénomène nouveau porté par les médias : la chanson et la musique bretonne deviennent à la mode et avec elles les fest-noz où l'on ravive la pratique des danses paysannes, mais le plus souvent sans folklore, sans costumes particuliers. Cependant, ce renouveau n'est pas sans liens avec cette longue tradition du celte chanteur et poète, du barde des origines. Myrdhin et Stivell réhabilitent la harpe. En Haute-Bretagne, on redécouvre la vielle. L'image du barde est plus que jamais d'actualité, mais comme avec Alan Stivell, on se tourne vers une Celtie redécouverte qui s'ouvre à la modernité, unissant la harpe celtique aux musiques modernes…

En ce qui concerne l'inspiration des chanteurs, elle est très large, allant des textes anarchisants et poétiques de Glenmor aux revendications *de gauche* de Servat, à la défense de l'*Héritage des Celtes* de Stivell (mais encore une fois, une défense qui n'est pas *conservatisme* au sens traditionnel du terme), à la revendication, cette fois débarrassée des ombres de la collaboration, d'une Bretagne autonome voire indépendante, à la reprise de chansons d'inspiration simplement populaire avec An Triskell, à la défense d'une nature particulièrement menacée. La Bretagne devient le symbole d'une région, de toutes les régions luttant contre les ukases parisiens et la destruction de l'environnement, les marées noires à répétition, le bocage ravagé, le nitrate menaçant la qualité des eaux… Et, derrière ces refus, les soutenant peut-être, le mythe (salvateur ?) de la fameuse opiniâtreté bretonne…

Mai 1968, c'est aussi le renouveau de la bande dessinée ou plutôt son accession au Walhalla de la littérature. La Bretagne n'en est pas absente et l'image fournie si elle paraît au premier abord novatrice n'en est pas moins, peut-être plus que dans le cas de la chanson, la simple déclinaison de certains des stéréotypes anciens. Jean-Paul Champseix faisait justement remarquer que malgré une volonté sincère de promouvoir des valeurs régionales (confondues souvent avec des valeurs pseudo-rurales), beaucoup d'auteurs n'ont fait que donner un coup de badigeon à ces stéréotypes au nom d'une idéologie écologiste et antiétatique. Des bandes dessinées comme *Le Vaisseau de pierre* de (Bilal et Christin), *Bran Ruz* (Auclair et Deschamps) ou *l'Ankou* (Fournier) en sont des exemples parfaits. L'archaïsme présumé du Breton se mue en vertu écologique. Il arrive qu'on évoque LE Breton, parfois la *nation*, voire la *race* bretonne. La BD fantastique trouve d'autre part un immense réservoir dans les légendes bretonnes avec des transpositions, des interprétations, des mélanges qui ne sont pas toujours enrichissants : l'Ankou, les korrigans, les Druides, les mégalithes,… Le Breton y apparaît sous deux aspects : le barbare qu'il faudra civiliser ou celui par qui un monde nouveau pourra naître, car lui seul offre les vertus susceptibles de faire barrage aux dérives de la société dominante et mauvaise. Rien de bien nouveau ! Jean-Paul Champseix considère que « Ces dessinateurs, Bretons et militants, ont repris à leur insu les images fatiguées du XIXe siècle sans pouvoir les renouveler. On peut mesurer là la force et la prégnance des représentations idéologiques qui s'imposent à notre imaginaire ».

Ajoutons Astérix ! Tout le monde sait que ces râleurs qui résistent aux Romains habitent un petit village dont on peut voir l'emplacement sur la carte liminaire : le village d'Astérix est en Bretagne, ou plutôt en Armorique, puisque les aventures se passent à l'époque romaine ! Astérix est donc celte, gaulois, irréductible. Le retour des Bretons de la Grande île sera pour plus tard. Lui, il est l'éternel rebelle, qui tire son énergie du philtre, de la potion qui lui confère des pouvoirs extraordinaires ; son ami Obélix, le géant naïf, fabrique des menhirs et doit sa force au chaudron magique dans lequel il est tombé enfant. Le druide sentencieux ressemble à Merlin, le Barde est indispensable dans les fêtes – jusqu'à un certain point, les femmes pourraient ressembler à Velléda…

Les Bretons de la grande île pourront venir, ce point de résistance permettra de faire le lien avec le passé celte glorieux et les valeurs préservées : la bravoure, la ténacité, l'opiniâtreté à défendre ses libertés, le goût (modéré) de la poésie, la bonne chère, la solidarité, une hiérarchie indiscutée, la magie, la vénération pour le druide, les forêts sacrées, l'héritage celte et préhistorique des civilisations des mégalithes…

Et puis, surtout, l'après 68 est marqué par cet événement littéraire qu'est la parution du *Cheval d'orgueil*, le livre de Pierre-Jakez Hélias. L'image que celui-ci donne de la Cornouaille paysanne et pauvre fait peut-être parfois « chromo » (moins toutefois que le film médiocre qu'on en tirera), mais il s'agit d'un grand livre qui, tout en évoquant le souvenir

d'une Bretagne disparue, cherche à expliquer, à mettre en perspective. Son ouvrage au succès foudroyant et durable donnera lieu à la fameuse dispute du *Cheval Couché* dans lequel, avec parfois un vrai talent, mais sans toujours convaincre, Xavier Grall ironise sur ce qu'il croit être le parti pris d'Hélias, un passéisme misérabiliste, alors que lui (avec une emphase un peu creuse) se tournerait résolument vers une Bretagne moderne, ouverte à l'avenir et respectueuse de son passé. Nous retrouverons ces deux auteurs du côté de Quimper.

C'est aussi le moment de la parution d'un autre livre – qui fera moins de bruit que les précédents, mais qui est un essai sur la littérature produite par les Bretons les plus célèbres : *Les Grandes heures littéraires de Bretagne*, de Charles Le Quintrec, qui, sans indulgence, rappelle l'orgueil de Chateaubriand et son vrai rapport à la Bretagne, les faiblesses d'un Brizeux rêvant de devenir un de ces néoclassiques détestables… Charles Le Quintrec, mieux que Xavier Grall, montre aussi la Bretagne vivante, actuelle et s'intéresse aux auteurs les plus récents… On peut seulement regretter qu'un auteur puisse évoquer les grandes heures littéraires de la Bretagne sans jamais dire un mot des littératures de langue bretonne !

De jeunes auteurs comme Michel Le Bris et Jean-Pierre Le Dantec apportent leur contribution poétique et idéologique au débat qui s'est instauré sur l'avenir de la Bretagne depuis la parution des ouvrages précédents ainsi que l'essai marquant de Morvan Lebesque *Comment peut-on être Breton ?* (1970).

C'est aussi l'époque où des librairies spécialisées comme la librairie bretonne du pittoresque Alan al Louarn, place des Lices, à Rennes, deviennent le lieu de rencontre de toute une jeunesse qui rêve à la fois d'un avenir de la Bretagne réconcilié avec son passé en feuilletant les innombrables revues et journaux qui paraissent alors.

À côté du beau roman de Joël Raguénès, bien documenté sur la vie des goémoniers du Léon, *Le pain de la mer*, de l'édition des *Mémoires d'un paysan bas-breton* de Jean-Marie Déguignet (dont Anatole Le Braz avait donné des extraits dans *La Revue de Paris* de 1904) et des *Aventures du citoyen Jean Conan de Guingamp* (édition bilingue breton-français de Skol Vreiz, 1990, avec une contribution particulièrement intéressante de J. Cornette), nous ajouterons les deux livres récents de Jean Rohou et de Mona Ozouf, *Mémoire de ploucs* et *Composition française* qui cherchent à expliquer simplement, sans passion et sans exagération la Bretagne et les Bretons de leur enfance, et le récent et bouleversant témoignage d'Irène Frain *Sorti de rien*. Le regard qu'ils posent sur leur jeunesse, sur leurs expériences – diverses : leurs origines sociales sont différentes –, sur les stéréotypes dont sont affublés les habitants de la péninsule, sur les croyances, sur la culture bretonne, sur la langue et les traditions, sur le rapport à la France, sur le poids du jacobinisme…, est un regard qui s'interdit tout excès. Jean Rohou dit ce qu'il a vécu ou cru percevoir sans tenter ni d'enjoliver ni de noircir, avec prudence et circonspection, avec humour aussi ; Mona Ozouf cherche davantage à expliquer la problématique appliquée à la

Bretagne d'une France qui aura toujours eu du mal à accepter – en son sein – les différences et qui condamne sans appel tous les particularismes, au mépris de ce qu'est fondamentalement la vie. Les deux auteurs se retrouvent dans cette critique de ce qui refuse de faire composer les attachements particuliers avec les exigences de l'universel : les stéréotypes sont tout autant une forme de mépris des libertés de chacun que la négation de la pluralité dans le cadre de la République… Irène Frain part à la recherche de ses ancêtres, qui ont vécu, miséreux et oubliés, dans leur coin de Bretagne. Elle découvre la ferme où, presque un enfant encore, son père a travaillé dur. Elle découvre sa valise noire pleine de carnets, de lettres et de poèmes. Cet homme simple, mais tenace et courageux, lui a transmis non seulement le goût de la langue, mais aussi celui de la *vérité*.

Enfin, alors que Paris, non sans arrogance, parle de *désenclaver* la Bretagne, sur le plan économique, ce pays alors essentiellement rural évolue, se modernise. Pas toujours dans le bon sens, comme avec le mouvement déjà commencé de remembrement, mais le CELIB se crée, des partis anciens et nouveaux donnent leur idée de la Bretagne moderne, des fortunes bretonnes se font… Le Breton veut être moins que jamais le personnage archaïque et pittoresque qu'il a été trop longtemps pour l'observateur. Bien sûr, toutes les médailles ont deux faces…

13. Désormais…

En bref, désormais, le Breton est dans le vent, le cul-terreux fait se pâmer l'Olympia, les festivals se multiplient : Les Vieilles Charrues est devenu un classique fréquenté par des milliers de spectateurs et s'exporte même à New-York ; celui du Bout du monde prend la même voie. Le Festival celtique de Lorient attire un public international. Dans toutes les villes importantes de la planète, on trouve des crêperies et les marinières bretonnes sont performantes à l'exportation et défrayent le discours politique…

On en arrive parfois à se dire *Comment ne peut-on pas être breton ?*

Les stéréotypes, qui ont longtemps servi à identifier le Breton et la Bretagne dans une perspective ethnologico-raciale ont perdu de leur virulence dans le grand *melting-pot* jacobin national, ils se sont eux aussi « folklorisés ». Il reste quelques traits de caractère sur lequel on revient : l'opiniâtreté, le courage – et il faudrait rappeler ici Robic et Bobet, Mahé et Hinault, modèles d'abnégation et de résistance bretonnes, mais aussi Warren Barguil dont on vante en Allemagne — il est dans une équipe dont le sponsor est allemand — la ténacité de Breton ! Aujourd'hui, on préfère évoquer une province qui, par ses écrivains, ses chanteurs, ses hommes d'affaires, ses sportifs, par ses think tanks comme l'Institut de Locarn, veut avoir à la fois 20 et 1000 ans, en se réclamant peut-être de certaines vertus prêtées aux Bretons dans le passé mais en tout cas de sa modernité.

C'est peut-être là le véritable changement depuis 1968 : un désenclavement intellectuel ; la Bretagne est plus que jamais à la mode et pas seulement à cause de ses paysages ou de ses plages. La vieille image d'une Bretagne catholique, réputée droitiste, silencieuse, n'a pas complètement disparu, mais elle est passée à l'arrière-plan et la Bretagne moderne étonne : les paysans revendiquent bruyamment ; Édouard Leclerc, et d'autres, révolutionnent la distribution ; ses chanteurs sont des vedettes internationales ; les ouvriers du Joint Français ont fait en leur temps la manchette des journaux ; des fortunes « bretonnes » se sont constituées à l'international. Nantes, Rennes, Brest sont citées pour leur dynamisme, leur vie culturelle… Les Bretons s'expriment et réclament !

Pourtant, derrière ce renouveau apparent, on peut se demander si une nouvelle mythologie ne s'est pas mise en place. Le bocage a été livré à ceux qui rêvent d'openfields, de rendements, de mécanisation ; l'agro-industrie s'est emparée du pays, et les paysans sont contraints à abandonner leurs terres Les villes gonflent et se parent d'horribles ceintures de tôles et d'entrepôts, d'hypermarchés qui vident leurs centres. Le plan routier breton fait pour moderniser le pays, croyait-on, le défigure trop souvent. Et puis, partout, ces lotissements de pavillons néo bretons, façades blanches, fausse cheminée pour la symétrie et le cachet, qui poussent partout et bretonnisent en toc, ces pesticides et ces pollutions qui ravagent campagnes et côtes, ces algues vertes, ces marées noires…

Désormais, la Bretagne est un « produit » qu'il faut *marketiser*, promouvoir : son histoire, sa culture, sa gastronomie, sa musique, ses thalassos, ses costumes, ses paysages, ses parcs naturels, le caractère de ses habitants. Les journaux montrent à la une cette Bretagne *qui gagne*, ces grands patrons bretons dont les fortunes sont parmi les plus importantes de France, voire d'Europe.

Il arrive, il faut bien le dire, que les Bretons de la diaspora, quand ils reviennent au pays, assoiffés de Bretagne, d'une Bretagne évidemment magnifiée par les souvenirs, les lectures – *Et le désir s'accroît quand l'effet se recule*, écrivait malicieusement Corneille –, tombent de haut, comme moi :

« *Retour*
Sur les routes de Bretagne
je roule comme un fou
soulève le sable des plages
gratte le granite des menhirs
claque la porte des églises
escalade les clochers
interroge le cormoran
le vent et le souffle de la mer :
Bretagne où es-tu ?

Je suis revenu ! Je suis revenu !
Où est mon envie de cidre doux
mon rêve de chemins creux
bordés de fougères légères et d'ajoncs dorés
Où sont les vaches noires et blanches
gwen ha du de l'Argoat
les champs odorants de blé noir
Où sont les chênes tortus
des druides maléfiques ou bienfaisants
le bistrot-épicerie de Marie Le Lan
les haies pleines de mûres et d'oisillons piaillants
l'air d'un biniou nasillant dans le vent
où est l'Ankou menaçant
et le cri des essieux de sa charrette approchant
Bretagne où es-tu ?
Je ne vois qu'un grand ciel bleu
tout bête
la mer bien sage frangée de plages
goudronnées
et de mignonnes petites maisons blanches
couvertes d'ardoises noires
Ty Coz ou Ty Yann pour la couleur locale
deux cheminées pour la symétrie
des résidences secondaires
ou tertiaires
ou quaternaires
fermées l'hiver
ouvertes l'été

gazonnées
clôturées embétonnées
embretonnées
Plus de Marie Le Lan
Plus de postiers bretons
Plus de blé noir dans les champs
Mais Leclerc et Continent
Des Renault 500 chevaux galopent sur l'openfield
et le maïs partout le maïs le maïs…
Bretagne où es-tu ?
Je suis revenu !

Ce soir après le deiz-noz sur le parking du supermarché
on tirera un feu d'artifice et on dansera
aux accents balancés d'un orchestre bavarois
venu tout exprès
de Hambourg
c'est l'affiche qui le dit
Bretagne où es-tu ?
(*Le jardin désespéride*)

13. Quelques notes supplémentaires sur *Bécassine*

Au fond de l'armoire de châtaignier qui servait de bibliothèque à ma mère, dans la salle du vieux café grand maternel de l'Aublette, derrière les livres, il y avait, un peu cachés, indignes sans doute, quelques numéros dépareillés de *La Semaine de Suzette*. Comme on m'avait dit que ce n'était là que lecture de filles, je ne me souviens pas les avoir beaucoup regardés, d'autant plus que, dans le cellier – l'ancienne soue – où l'on jetait tout ce qui ne servait plus, se trouvait une béquille. Ma grand-mère m'avait raconté qu'elle avait appartenu à une petite fille, Suzanne, frappée de poliomyélite et disparue à neuf ans. J'associais alors trop le nom de cette petite morte avec cet illustré pour oser m'en emparer vraiment ! Je n'ai donc jamais découvert Bécassine dans la *Semaine de Suzette*.

En revanche, j'aimais bien lire, ou plutôt feuilleter, pendant les après-midi pluvieuses des vacances, un album (on ne disait pas encore bande dessinée, voire BD !) que j'y avais découvert : *Bécassine aux bains de mer*. Je me souviens que l'histoire ne m'intéressait pas trop (il manquait d'ailleurs des pages), mais les dessins me plaisaient, leur pureté, les paysages évoqués, la plage, la mer, qui n'était qu'à 20 kilomètres et que je n'avais vue qu'une fois… Parfois même, je prenais mes crayons de couleur et je rajoutais du rouge ou du vert, du bleu ou du jaune là où il me semblait qu'il en manquait.

*

Bécassine ! Un nom, un personnage, une caricature connue de tous, même si on ne lit plus guère, en dépit des rééditions, les albums narrant les aventures de cette héroïne d'une des premières bandes dessinées françaises. Ce personnage bizarrement accoutré, au graphisme simple, est, à la rigueur, destiné aux tout petits. Il reste attachant sans doute, mais on ne se passionne plus guère pour lui à une époque où la BD fait montre de réelles ambitions littéraires et esthétiques. Ces albums sont devenus davantage objets de collection, signes d'une nostalgie d'époques disparues, de témoignages de *ce que lisait grand-mère.*

Les aventures de Bécassine ont pourtant fait les beaux jeudis des lectrices de *La Semaine de Suzette*, l'hebdomadaire des petites filles modèles de la France des débuts du XXe siècle, où elles occupaient, dès 1905, une double page couleur : six séries d'images superposées avec texte en bas de vignettes constituant une histoire complète.

Bécassine ne crée pas le type de la Bretonne – aucun stéréotype ne crée un type, mais synthétise un certain nombre de traits considérés comme caractéristiques – et apparaît comme on peut souhaiter qu'apparaisse la Bretonne, voire tout simplement la Bretagne au début du siècle. C'était une époque où l'on pouvait lire, par exemple, dans le *Progrès de Briay* (1906), l'annonce d'un esclavagiste moderne : « Je

préviens Messieurs les cultivateurs que, courant janvier, j'irai chercher moi-même quelques wagons de domestiques en Bretagne […] » ! (Ce genre de *demande* perdurera jusqu'après mai 1968 comme en témoigne cet extrait de *L'Agriculteur de l'Aisne* : « Nous vous demandons de faire connaître avant le 8 janvier 1969 au syndicat betteravier […] vos besoins approximatifs en main-d'œuvre. Précisez la catégorie : Bretons, Italiens, Espagnols, Portugais, Marocains. » Les Bretons – préférence « nationale » – en premier, tout de même !)

Avec Bécassine, se ravive dans les mentalités l'image unifiée d'une Bretonne empruntée, arriérée, maladroite, un peu niaise, la glèbe des bourbiers de Basse-Bretagne collée à ses sabots, ridicule en un mot en face des « fashionables » parisiens, même si on lui concède, comme à toutes les personnes simples, un bon cœur. Le personnage pourra évoluer, ses caractéristiques profondes demeurent ancrées dans l'esprit du public.

On rit en fait assez peu de l'héroïne, car Bécassine sait vite faire montre de très réelles qualités humaines à partir des quatre albums de la Grande Guerre (particulièrement *Bécassine chez les Alliés* (1917) et *Bécassine mobilisée* (1918), où l'impôt du sang excessivement versé par les Bretons explique peut-être cette retenue. Disons que, nécessité des temps, la fibre patriotique lui donne une tout autre dimension, même si l'auteur n'oublie pas de mettre en scène ses bévues, puisqu'elle demeure avant tout un personnage *amusant*. Elle souhaite devenir infirmière pour soigner les blessés que recueille l'hôpital qu'a fait installer la marquise, sa patronne, dans son château tourangeau. Au cours d'un congé en Bretagne où elle accueille des convalescents près de Concarneau, elle accepte de devenir marraine de guerre (d'un prince noir appelé Boudou dont l'accent est censé être désopilant). Son voyage en Alsace pour le mariage du neveu de la marquise, le courageux officier Bertrand, avec Thérèse de Valrose qui l'a soigné après qu'il a été blessé au front, est l'occasion d'une démonstration de patriotisme et d'un véritable hymne au drapeau. Elle attend sa mobilisation, et parce que la marquise n'a plus les moyens – autres temps, autres mœurs » — de la garder à son service, travaille comme receveuse aux tramways de Versailles… En raison d'ailleurs de cet aspect patriotique, les aventures de Bécassine seront comprises dans les ouvrages interdits à la vente, possession et lecture par la censure allemande sous l'occupation en 1940-1944 !

Les albums suivants, malgré le retour « balzacien » des personnages, les séjours bretons, accroîtront cette prise de distance avec le stéréotype de la petite bretonne niaise et Bécassine devient petit à petit l'héroïne comique d'aventures traditionnelles. Elle est désormais moins que jamais un personnage emblématique : Bécassine, c'est la Bretagne, disait-on naguère par antonomase ; ce n'est plus le cas, ou alors de façon anecdotique. Cependant, le bouche-à-oreille, la rumeur, la légende plus que la lecture continueront à faire d'elle dans l'esprit public l'image de la Bretonne telle que la « tradition » veut la voir.

En littérature, il n'est pas rare que le public s'empare de tel ou tel héros littéraire ou historique ayant eu un réel succès pour en faire un

stéréotype parfois fort éloigné de son essence ! Lorsque l'abbé Prévost compose son épisode, *L'Histoire du Chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut*, avec des finalités morales et apologétiques claires et inscrites jusque dans l'iconographie qu'il choisit pour illustrer les aventures malheureuses de son héros, le public prend le parti de Manon. Il sublime la figure de celle qui n'était que le faire-valoir des repentances du chevalier Des Grieux, pour transfigurer la malheureuse Manon, l'héroïne émouvante d'un roman à part entière, au point d'imposer à l'auteur et aux éditeurs un nouveau titre : *Manon Lescaut*. Les exemples pourraient être multipliés. Harpagon devient uniquement le parangon de l'avarice, alors que Molière en avait fait un personnage plus riche (ce que redécouvre la mise en scène moderne), et il sera rejoint par Goriot, lui aussi réduit à la portion congrue, pour lui faire concurrence au pays des stéréotypes ; Tartuffe, de la famille des Ganelon, est encore l'archétype de la duplicité alors qu'il vaut mieux que cela, Valmont et Merteuil, le couple infernal, Jean Valjean, réduits à une fonction… Ce rétrécissement des psychologies de personnages parfois complexes à la valeur d'un seul caractère ou d'un ensemble de caractères facilement exposés est encore plus vrai lorsqu'il s'agit de figures symboliques, de quasi-allégories liées aux nations, dépendant de ce qu'on appelait naguère la psychologie des peuples. Sans retourner aux exemples de Vercingétorix et de ses qualités gauloises ou d'Arminius et l'Allemagne face à la décadence romaine, il n'est que de relire *Colette Baudoche* ou *Le Silence de la Mer*…

Bécassine a subi un sort assez comparable. Elle est *bretonne* de par la volonté de départ de ses créateurs parce qu'ils exploitent le filon d'une image dévalorisée de la Bretagne. Ceux-ci sont deux auteurs de sympathie légitimiste, une direction idéologique encore très vivante au début du XXe siècle, dans laquelle s'était développée l'image d'un Breton rustique et vertueux, dont l'existence était harmonieusement réglée par une sorte de patriarcat omnipotent. Dans ce monde rural et clos, le paysan était considéré par les bourgeois républicains comme un être attardé et ridicule dans ses attachements supposés, comme l'habitant d'une province récalcitrante à tous les progrès. Les premiers albums de Bécassine, par « contamination », en font aussi un objet de dérision, mais une dérision gentille, montrant le fossé la séparant de ses maîtres. Cependant, le traumatisme de la guerre réveille vite chez ces légitimistes leurs anciennes nostalgies et la Bretonne Bécassine redevient la servante exemplaire, la Française d'origine bretonne d'une héroïque simplicité.

Ajoutons que le choix des auteurs vient de leur histoire personnelle. Ils passent leurs vacances en Bretagne et se font l'écho d'anecdotes amusantes de Parisiens au pays des Bretons. À cela s'ajoutent les faits de l'actualité : nombreuses sont les bonnes venues de cette province, débarquées à Montparnasse pour servir à Paris chez une « Madame » et un « Monsieur » certains d'avoir « acquis », si l'on s'en rapporte aux annonces du temps, une travailleuse docile (voire plus !), confite en dévotion, honnête et bon marché. La *bonne* Bretonne des années 1880-1930, c'est l'ancêtre de la bonne espagnole ou portugaise.

Si l'on excepte donc les deux premiers albums, la lecture des aventures de Bécassine donne une image différente du personnage : ridicule dans ses apparences et dans ses origines, elle ne l'est quasiment plus jamais dans ses actions.

Pourtant, le public n'entre pas dans les finesses d'une évolution complexe, il a cristallisé son attention sur le « premier jet » et elle restera à la fois le symbole évoqué plus haut de la Bretagne retardataire et ridicule, mais aussi celui de la Bretonne partageant les valeurs morales et civiques françaises.

Une preuve de cet enracinement durable est l'action menée par Léone Calvez et Herri Caouissin. Ceux-ci, actifs dans la mouvance de l'abbé Perrot et de Bleun-Brug, donneront un « anti-Bécassine » publié en 1937 (première à Plouvorn en 1936), une pièce de théâtre : *Bécassine vue par les Bretons*, « une réponse à tous ceux qui ont tenté de ridiculiser les Bretonnes en les représentant sous les traits d'une marionnette frisant la bêtise, l'ignorance, et, affublée d'un accoutrement ridicule, tournant en dérision le costume breton féminin ».

Autre exemple de cette résilience de l'image négative de Bécassine : le 18 juin 1939, trois militants bretons de Paris (dont le fils d'un député) pénètrent au Musée Grévin et décapitent la Bécassine qu'on venait d'y installer. Enfin, en août de la même année, des parlementaires bretons protestent officiellement lors de la sortie du premier film consacré à Bécassine (avec Paulette Dubost) : « une insulte pour le peuple breton ». Le metteur en scène, Pierre Caron, et ses interprètes avaient dû subir les foudres de certains habitants de Perros-Guirec, le lieu de tournage, qui les avaient chassés des plages à coups de pierres. On avait parlé d'enlever Paulette Dubosc et de la libérer, nue. La presse bretonne (de *Breiz Atao* à *Ouest-Éclair*) a boycotté le film… Mal reçu à Paris (21 décembre 1940), ce mauvais film tente une seconde carrière en province, sans grand succès. À Nantes, le directeur du Palace, menacé de dynamitage, le retire de l'affiche. Il faut dire que certaines scènes, absentes des albums, ridiculisaient cruellement la malheureuse Bécassine et ce qu'elle était censée représenter.

On a longtemps continué à prétendre que la petite héroïne de la *Semaine de Suzette* déshonorait la Bretagne.

Avec les rééditions des années 70, ces réactions disparaissent toutefois et Bécassine rejoint en toute sérénité le pays des héros de bande dessinée. Sa « bretonnité » n'est plus qu'un élément du décor, à peine visible et rarement pris en compte par le lecteur.

14. Voltaire et la Bretagne

Rien ne prouve que Voltaire se soit jamais rendu en Bretagne et son intérêt pour cette province ne paraît pas avoir été excessif. Pourtant, la Bretagne n'est pas absente de son œuvre et ses rapports avec certains Bretons ont été pour le moins complexes. Il est vrai que, si l'on cherche un peu, Voltaire, qui était universellement admiré, était aussi passablement détesté, mais chaque province peut revendiquer des bataillons d'ennemis et d'amis du philosophe d'importance équivalente. D'autre part, ses travaux d'historiens, son intérêt pour le Moyen Âge et l'histoire de France devaient inévitablement l'amener à parfois évoquer cette province souvent rebelle ; ce n'était pas un choix. Si le *Dictionnaire philosophique* consacre un article aux Celtes, pour ironiser sur les recherches des celtomanes, si l'article *Druides* – clin d'œil à Duclos auteur du *Mémoire sur l'Origine et les révolutions des langues celtiques et françaises* (février 1740) et du *Mémoire sur les Druides* (1746) ? –, donne une vision des tortures que s'infligent Barbaroquincorix et l'héliophante grec Calchas en une amusante saynète, rien sur la Bretagne, rien sur les Bretons.

Malgré tout, dans ses *Lettres de Memmius à Cicéron*, quand il affirme que le fanatisme est hélas « au cœur de toutes les nations », il se sert, pour illustrer sa pensée, d'une comparaison que n'auraient pas reniée les celtomanes : « comme les Bretons et les Germains naissent avec les cheveux blonds » ! Les autres œuvres – hormis *L'Ingénu* – sont aussi peu loquaces à propos des Bretons et de la Bretagne.

Et pourtant, depuis longtemps, alors même que le philosophe était en vie, on colportait sur lui la rumeur selon laquelle il n'aimait ni les Bretons ni la Bretagne. Lui-même semble s'en être étonné. Ainsi, le 27 février 1765, écrivait-il au maréchal de Richelieu qui venait de lui faire part de ce bruit : « Je n'entends rien aux plaintes que les Bretons font de moi ; elles sont apparemment aussi bien fondées que leurs griefs contre M. le Duc d'Aiguillon. Je n'ai jamais rien écrit de particulier sur la Bretagne, dans mes bavarderies historiques ; les Périgourdins et les Basques seraient aussi bien fondés à se plaindre ».

Derrière l'agacement perceptible et le coup de patte adressé aux amis de La Chalotais (qui lui avait pourtant présenté le manuscrit de son projet d'éducation, projet pour lequel il avait donné son aval), amis indirectement accusés d'obscurantisme ou d'opportunisme, il soutient le programme philosophique de développement de la province dont rêve le duc. Ce dernier a épousé cette femme philosophe qu'est la fille du comte de Plélo, Louise-Félicité de Bréhan, chère au cœur de Maupertuis, avec laquelle Voltaire cultivera les meilleures relations du monde. Ainsi, dans sa dédicace lors de l'envoi qu'il lui fait de l'*Histoire de Charles XII* et de

La Henriade en 1734, il la qualifie à la fois de Vénus et de Minerve, alors que d'autres témoins du temps, comme Madame du Deffand la diront particulièrement laide et n'ayant de prestance qu'« à distance » !

Cette réputation s'explique cependant : dans son *Essai sur les mœurs*, il venait en effet de donner de la Bretagne l'image d'une province difficile, toujours opposée à la grandeur française et d'une Bretagne qui, bien avant le mariage de la duchesse avec le roi de France, était liée à la France !

La Bretagne et Voltaire, c'est donc un rapport à l'histoire puis à la langue et à une certaine « psychologie des peuples » qui n'a rien d'extraordinaire puisque Voltaire ne fait que reprendre ce qui appartient au bien commun francophone : les quelques expressions se rapportant à la Bretagne ou à ses habitants, passées dans la langue, et les traits caractéristiques du Breton tels qu'on les colporte.

C'est ensuite la rencontre d'individus nés dans cette province et images vivantes de cette psychologie, c'est enfin une matière littéraire puisque certains iront jusqu'à faire de *L'Ingénu* un roman breton, ce qui, comme nous le verrons, est aller un peu vite en besogne.

La Bretagne est donc présente dans l'écriture, ou plutôt dans la parole de Voltaire. Il se fait en effet volontiers le propagateur des clichés les plus éculés concernant cette province et ses habitants en aimant reprendre les tics de langage courants.

Il adore l'expression « à la mode de Bretagne », qui revient souvent dans ses lettres, et écrit ainsi à M. de La Houlière (22 octobre 1770) en l'appelant « Mon cher neveu à la mode de Bretagne ». En 1765, il apprenait à d'Argental qu'il allait veiller aux affaires du neveu de Pierre Corneille, neveu, lui aussi « à la mode de Bretagne ».

On retrouve dans ces lettres tout comme dans certains écrits de fiction ou historiques les éléments d'une caractérisation psychologique sommaire : le Breton est têtu (lorsqu'il veut bien se faire comprendre, Voltaire utilise la comparaison : « têtu comme un Breton » (Lettres à Dupont du 20 avril 1765).

Il est également de mauvais caractère, facilement vindicatif (ce qu'il dit aussi des Gaulois) et les « affaires de Bretagne » le prouvent, selon lui, à l'envie : il y voit un goût inné des « tracasseries », et Caradeuc de La Chalotais est, par son opiniâtreté, l'exemple parfait du philosophe breton (lettres des 28 et 29 novembre 1765 à D'Argental et à Lekain). Remarquons qu'il regrettera à plusieurs reprises ce trait de caractère chez son confrère académicien Duclos… L'approche se complique quand il s'agit d'évoquer le « Breton », car aux préjugés attachés à la province viennent s'ajouter la difficulté des rapports humains, les jalousies, les divergences intellectuelles, les inimitiés.

Chronologiquement, si l'on s'interroge sur les maîtres du jeune Arouet à Louis-le-Grand, on constate qu'il a eu pour magister le Père

René-Joseph de Tournemine (1661-1739) pour lequel il manifestera toujours une grande amitié et sera très attentif à ses conseils et jugements (voir plus loin). De ce professeur, comme de plusieurs autres, Voltaire ne dira jamais que du bien, rappelant malicieusement dans *L'Ingénu* que chez les jésuites comme dans tout groupe humain, on rencontre des individus exceptionnels et des imbéciles. Une remarque sur la diversité qu'il aurait pu transposer sur le groupe des Bretons de sa connaissance, comme on pourra en juger à partir de quelques exemples.

Plus tard dans sa vie, c'est la rencontre d'un autre Breton qui sera marquante et importante pour sa gloire future : Pierre-Louis de Maupertuis, dont il fait probablement connaissance au café Gradot. C'est à partir de 1730, dit en effet Voltaire, que la philosophie cartésienne cesse d'être en honneur. Lui-même contribue puissamment à la discréditer par ses *Lettres anglaises* et surtout ses *Éléments de la philosophie de Newton* (1738 et 1741). Mais avant de publier ces textes (la seconde édition des *Lettres*), Voltaire hésitait à sacrifier le cartésianisme et il a fallu que Maupertuis, — qui venait de publier un texte *Sur les lois de l'attraction* dans les *Mémoires de l'Académie* en 1732, puis un *Discours sur la figure des astres* — auquel il s'en était ouvert en 1732, le convainque de la justesse des vues du savant anglais voire qu'il examine le manuscrit de la nouvelle édition des *Lettres* concernant Newton. Il n'a pas alors de mots suffisamment forts pour exprimer son admiration pour le savant breton, le « natif de Saint-Malo », une expression qui fera fortune dans ses textes futurs. Jean Marie François Du Parc marquis de Locmaria, ami commun et Breton originaire du centre de la Bretagne, fera en sorte que le poète fournisse les quatre vers qui orneront le portrait du savant habillé en explorateur polaire et qui fera le tour du monde :

> « Ce globe mal connu, qu'il a su mesurer,
> Devient un monument où sa gloire se fonde,
> Son sort est de fixer la figure du monde,
> De lui plaire et de l'éclairer. »

Maupertuis reçoit aussi des gages de son amitié et de sa reconnaissance lors de ses démêlés avec les Cassini. Depuis 1734, le Malouin est accueilli à bras ouverts à Cirey, où il retrouvera Madame du Châtelet à qui il présentera Koenig et Jean Bernoulli.

L'amitié devait ensuite se gâter. Il y avait d'abord cette Madame du Châtelet, qui toute savante qu'elle était, troublait les esprits. On connaît la fable de La Fontaine, *Les deux coqs* : Deux coqs vivaient en paix. Une poule survint […] ! Et puis, il y eut surtout Berlin, les préférences accordées par Frédéric au président de son Académie, la faconde maupertuisiène qui faisait de l'ombre à l'esprit voltairien, toute l'Europe qui se répétait que le véritable introducteur de Newton en France était le savant et que Voltaire lui-même… Personne n'aime être toute sa vie l'obligé de quelqu'un.

Voltaire donc est excédé par les succès de son rival Breton lorsque l'affaire Koenig éclate. Ce mathématicien réputé est un ancien condisciple du Malouin qui l'a fait admettre à l'Académie de Berlin en 1749 comme membre-associé. Il a été distingué par Madame du Châtelet qu'il a enseignée (entre autres occupations) en 1741 en mathématiques et philosophie leibnizienne. Il a aussi été reçu à Cirey.

En mars 1751, dans un compte rendu de l'*Essai de cosmologie* (1750) de Maupertuis, Koenig accuse l'auteur d'avoir plagié Leibniz pour son *principe de la moindre action*. L'Académie de Berlin, dont Maupertuis est président depuis 1746, demande à Koenig de fournir les preuves de son accusation, mais en vain. La lettre de Leibniz, sur laquelle il prétend s'appuyer, est déclarée fausse[29.] Koenig est contraint de démissionner le 16 mai 1752, mais en août, il publie sa défense, l'*Appel au public*, qui met l'affaire sur la place publique et n'échappe pas à Voltaire.

Il saisit l'incident au bond, trempe sa plume dans le fiel et produit ces pamphlets terribles distribués par milliers et rassemblés ensuite sous le titre de l'*Histoire du Docteur Akakia et du natif de Saint-Malo*. Maupertuis, déjà malade, aura du mal à s'en remettre et Voltaire aucun remords.

S'attaque-t-il au savant, voire au rival ou au Breton ? Au savant, au concurrent sans aucun doute, il lui fait payer cette célébrité qui l'insupporte, ce président aux manières rustiques qu'on encense partout et qu'on prétend plus spirituel que lui-même. Tous les arguments sont bons, les origines bretonnes aussi parce qu'il sait que, pour la majorité du public, qui ne s'intéresse pas (encore) aux recherches des premiers celtomanes, l'image de la Bretagne et du Breton est une image sinon négative au moins entachée de ridicule. C'est le charretier embourbé de Quimper-Corentin, rien de plus. De là à dire que son animosité envers Maupertuis est le signe d'une haine particulière de cette province et de ses habitants, ce serait extrapoler un peu trop hardiment. Voltaire fait flèche de tout bois. Il veut mettre les rieurs de son côté et il sait ce qui fait rire : les clichés se rapportant à la Bretagne font partie d'un fonds commun dont il se sert contre ce « natif de Saint-Malo ». À Berlin, il rencontrera aussi un autre Malouin : La Mettrie. Voltaire n'appréciera pas un homme qu'il considère comme un exalté, un fou et un ivrogne (ivrognerie qu'il reproche aussi à Maupertuis comme un des traits caractéristiques des Bretons). Les faveurs dont jouissait La Mettrie à Potsdam, au contraire de celles dont bénéficiait Maupertuis, ne le dérangent cependant pas, car il ne voit dans ce médecin philosophe rien d'autre qu'un bouffon aviné délirant d'amour pour sa Bretagne, trait de caractère qu'il soulignera d'ailleurs à plusieurs reprises, pour s'en gausser, chez ses relations bretonnes. La seule qualité qu'il lui reconnaîtra sera d'avoir ridiculisé le lourd médecin-poète suisse Haller qu'il déteste, mais cela n'a rien à voir avec les origines géographiques de Julien Offray de la Mettrie !

L'abbé Trublet est un personnage de plus petite envergure que ses deux compatriotes malouins. Voltaire l'a cependant remarqué, d'abord parce qu'il s'occupe de la gloire posthume de Fontenelle et puis parce qu'il est un de ces journalistes qu'il est bon de se mettre parfois dans la poche. Ainsi, fait-il savoir à son factotum Thiriot à propos de la première édition, fautive, de ses *Éléments de Newton* : « J'en ai écrit au Trublet que je connais un peu, et je lui ai dit que je le priais seulement qu'on décriât l'édition et non moi. Le petit joumaliste ne m'a pas encore répondu ; vous devriez le relever un peu de sentinelle ; […]».

Au-delà de ces relations plus professionnelles qu'amicales avec Trublet qui, lui, l'avait d'ailleurs toujours considéré — en janvier 1756, l'abbé clame même son admiration pour le *Poème sur la Religion Naturelle* —, Voltaire se méfiait un peu de cet homme qui avait tout de même osé une fois le juger inférieur à Crébillon. Il goûtait médiocrement ce « moderne » attardé, cet admirateur de Fontenelle, dont il jalousait la gloire. À cela, s'ajoute, en 1760, l'affaire de *De L'Esprit* : Trublet avait eu une parole malheureuse (ou mal interprétée) à l'égard du livre d'Helvétius dans le IVe tome des *Essais de Morale*, le « grand œuvre » de l'abbé, proposé au public en cette année-là. Dans une dissertation de ce volume sur le vers et la prose, à propos de la *Henriade*, il avait – lui, le disciple de La Mothe – voulu flatter Voltaire en faisant remarquer que s'il n'avait pas été en vers, cet ouvrage aurait été encore plus extraordinaire. Pour illustrer sa pensée, il s'était servi d'un vers de Boileau dirigé contre *La Pucelle* de Chapelain : *Et je ne sais pourquoi, je bâille en la lisant*. La citation était bien mal choisie et, quoique le malheureux abbé tentât vainement d'expliquer que le « bâillement » incriminé ne provenait que de l'emploi du vers et non du *génie* de l'écrivain, Voltaire y verra une dépréciation de son chef-d'œuvre et sera impitoyable. Il se servira de son arme favorite : le ridicule et il lui décochera dans sa satire *Le Pauvre Diable*, après quelques vers destinés à Fréron, une épigramme qui fit le tour de Paris et dont les qualificatifs lui restèrent :

« L'abbé Trublet avait la rage
D'être à Paris un petit personnage
Au peu d'esprit que le bonhomme avait
L'esprit d'autrui, par supplément, servait.
Il entassait adage sur adage ;
Il compilait, compilait, compilait !….
On le voyait sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire ;
Et nous lassait sans jamais se lasser. »

Trublet devint un objet de moquerie dans quelques autres œuvres, et un des héros de *l'Ingénu*, l'abbé de Kerkabon, ressemble fort à « ce Trublet » qui cumulait les charges rémunératrices de « trésorier de l'Église de Nantes » et de l'archidiaconé de Dinan au chapitre de Saint-

Malo ! En outre, l'abbé de Kerkabon est présenté comme ayant été un coureur de *guilledou* dans sa jeunesse et l'abbé Trublet se vantait de son vivant d'avoir tourné la tête à bien des pénitentes de la cité corsaire lors des retraites qu'il organisait !

D'Alembert rapporte que Trublet sut cependant se faire pardonner ses assertions osées envers la sacro-sainte *Henriade*. Voltaire accepta non seulement l'hommage de son discours de réception à l'Académie, mais il lui envoya une lettre de réconciliation qui fut vite rendue publique et dans laquelle on découvre un Voltaire-Titus écrivant entre deux compliments : « Il faut tout oublier en bons chrétiens et en bons académiciens […] ».

En bref, lorsque Voltaire s'en prend à Trublet, c'est pour des raisons *objectives*. Si des allusions sont faites à ses origines malouines, c'est parce que Voltaire se sert de tout ce qui peut lui être utile, et le cliché du pieux curé breton, libertin à ses heures n'a pas d'autre fonction.

Dans la Bretagne de Voltaire, il y a surtout Elie Fréron. Inutile d'entrer dans le détail de leur inimitié, elle est trop connue :

« L'autre jour au fond d'un vallon,
Un serpent piqua Jean Fréron ;
Que croyez-vous qu'il arriva ?
Ce fut le serpent qui creva. »

Rappelons simplement que le Quimpérois Fréron, après avoir enseigné à Louis-le-Grand, puis s'être lancé dans le journalisme avec un des plus grands adversaires de Voltaire, l'abbé Desfontaines, fonde plusieurs feuilles avant d'établir le succès durable de *l'Année littéraire* en 1754. Cette feuille s'oppose souvent aux encyclopédistes et au parti philosophique, soutient l'idéal classique, a une position conservatrice en matière de religion et absolutiste en politique (encore qu'Elie Fréron ait été un philosophe à sa manière et un esthète assez ouvert, s'opposant surtout aux excès dans quelque domaine que ce soit). *L'Année Littéraire* était un journal de qualité possédant un lectorat très large. Après avoir admiré Voltaire, Fréron, dès ses premiers essais journalistiques, s'en prend souvent à lui. Il conteste parfois son style, la qualité de certaines de ses œuvres et souvent ses idées. Voltaire réplique par quantité d'épigrammes et de satires avec pour point d'orgue le drame *L'Écossaise* (*La Waspie*, 1760) dans lequel Fréron est ridiculisé sous le nom de *Frélon* ou *Wasp*. Voltaire est même allé plus loin que ces attaques littéraires : sachant la force de la rumeur, à Berlin, il fera courir le bruit qu'on l'a envoyé aux galères. Il diffusera ses *Anecdotes sur Fréron* (1761) où celui-ci est traîné dans la boue des ragots… Cependant, jamais il ne l'attaque en sa qualité de Breton, pas même dans son célèbre « Pauvre Diable » où le jeune héros de la satire est installé au Procope :

« Je m'accostai d'un homme à lourde mine,
Qui sur sa plume a fondé

sa cuisine,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,
De Loyola chassé pour ses fredaines,
Vermisseau né du cul de Desfontaines,
Digne en tous sens de son extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid giton
Cet animal se nommait Jean Fréron… »

Il oppose au jésuite, au suppôt de Desfontaines, à l'épouseur de sa jeune nièce, à l'« indécent » Fréron, au frère peu fraternel, au procédurier, à l'affairiste…, jamais au Quimpérois, à moins de considérer que, quand il indique que la sœur de son adversaire vit à « Quimper-Corentin », par intertextualité pourrait-on dire, ou en évoquant l'épaisseur sémantique des termes, il donne habilement, sans qu'on le remarque, un coup de griffe anti-breton ! Mais ce serait là vraiment extrapoler inconsidérément…

Il serait hors de propos d'évoquer tous les Bretons que Voltaire a croisés dans sa vie, ceux qu'il a comptés au nombre de ses amis, ceux qu'il a détestés, ajoutons seulement trois noms. D'abord le fameux Guy-Auguste de Rohan-Chabot (1683-1760), vicomte de Bignan, baron de Kerguéhennec, dit le chevalier de Rohan, l'auteur de la fameuse bastonnade. Mais ce personnage est autant d'origine poitevine que bretonne et Voltaire verra surtout en lui le symbole de la morgue des grands. Qu'une grande maison noble de Bretagne soit plus imbue d'elle-même que des familles comparables d'autres provinces de France n'est pas vérifiable et d'ailleurs Voltaire saura utiliser à son avantage l'affaire de Rohan.

Ensuite, Poullain de Saint-Foix, le dramaturge rennais, pour lequel il n'éprouve aucun sentiment particulier. Cet auteur vit un peu en dehors du grand monde et poursuit une carrière qui ne peut lui faire de l'ombre. On le dit antiphilosophe, mais il est tout autant anti calotin. Voltaire a certes parfois une petite remarque assassine sur ses comédies et le succès dont elles jouissent, mais lorsque Saint-Foix s'en prendra au *Journal Chrétien* qui a médit de ses *Essais historiques*, il lui enverra ses compliments.

Avec Duclos, ses relations seront celles d'un confrère. Il s'intéressera toutefois à ses recherches sur les druides et sur les éléments, appréciera ses ouvrages jusqu'à s'inspirer de *Madame de Luz* pour son *Ingénu*, mais sans plus, regrettant seulement que le secrétaire de l'Académie n'affiche pas davantage ses convictions philosophiques. Il n'y verra cependant pas la marque d'un caractère breton, ou du moins ne confiera rien à ce propos !

En bref, dans ses rapports avec des écrivains ou savants bretons, Voltaire n'accorde quasiment aucune importance à leur origine, celles-ci n'étant jamais d'actualité qu'en cas de conflit, lorsqu'il cherche tout ce

qui peut faire rire de l'adversaire. D'autres critères lui paraissent essentiels.

Un personnage – double – mérite encore d'être mentionné. Double, car il s'agit à la fois d'un être fictif et d'un poète breton bien réel lui : Mademoiselle Malcrais de la Vigne et son « inventeur » Paul Desforges-Maillard.

Paul-Briand Maillard est né au Croisic, en 1699. Après des études chez les jésuites, il devient avocat au Parlement de Rennes et occupe ses loisirs à écrire. Les Jeux Floraux récompenseront une de ses pièces de vers, une ode qu'il a signée du nom de Desforges-Maillard. Il a l'heur d'être publié par le *Mercure de France*, le périodique littéraire le plus prestigieux alors. Ayant célébré dans cette feuille en vers marotiques *La Henriade*, il a la surprise de recevoir une lettre de compliments de Voltaire qui l'invite à venir à Paris exercer son métier d'avocat tout en lui conseillant de ne cultiver la poésie que « comme un amusement », conseil qu'il adresse d'ailleurs à tout jeune écrivain, qui fera la matière de son *Pauvre diable* et qui ne signifie pas forcément qu'il déprécie l'œuvre débutante. Se sentant encouragé, Desforges-Maillard participe, en 1729, au concours de poésie initié par l'Académie Française et fait, en même temps, parvenir sa pièce au *Mercure*. Ses attentes sont déçues dans les deux cas. Il est persuadé qu'on ne l'a pas lu ou qu'on l'a mal lu et décide d'avoir recours au subterfuge du pseudonyme féminin : Mademoiselle Malcrais de la Vigne (du nom d'une vigne que possède sa famille près du Croisic, à Bréderac). Il est certain que la qualité d'un texte n'entre que pour une faible part dans le jugement des Zoïle et il pense ainsi le démontrer. Il ira jusqu'à faire recopier ses lettres et les textes qu'il enverra au *Mercure* par sa sœur.

Effectivement, le journal publie sans rechigner les œuvres de cette demoiselle inconnue, œuvres auxquelles il a donné une touche bretonne (Chanson de table du Croisic, Le printemps, les Hirondelles…), des idylles qui ne sont certes pas plus médiocres que ce qui se publie alors mais qui ne sont pas d'un intérêt extraordinaire. Et pourtant, le succès est énorme. Tout le monde s'enflamme pour la « dixième muse », Destouches, Du Tillet, le vieux et vert Fontenelle, La Mothe-Houdar, Deslandes… Pendant trois ans, il y aura assaut de compliments et déclarations amoureuses à l'adresse de la « muse bretonne » qu'on appelle d'ailleurs aussi « Sirène de la Loire », la palme revenant au directeur du *Mercure*, le chevalier de la Roque, qui tombe amoureux fou de la mystérieuse correspondante et clame son amour par numéros interposés du *Mercure*.

Voltaire partage sans doute ce grand brame, son *Épître à Mademoiselle Malcrais de la Vigne en lui envoyant La Henriade et l'Histoire de Charles XII, roi de Suède* (1732) prend des accents élégiaques quand il vante les talents de la « belle bretonne », mais il sait garder la mesure par rapport à certains de ses confrères en écriture qui laissent éclater leur passion à l'instar du directeur du *Mercure* :

« Toi dont la voix brillante a volé sur nos rives,
Toi qui tiens dans Paris nos Muses attentives,
Qui sçait si bien associer,
Et la Science et l'Art de plaire,
Et les talens de Deshoulière,
Et les Études de Dacier.
J'ose envoyer aux pieds de ta Muse divine,
Quelques faibles écrits, enfans de mon repos ; […]
Je fais ce que je puis, hélas ! pour être sage,
Pour amuser ma liberté ;
Mais si quelque jeune Beauté
Empruntant ta vivacité
Me parlait ton charmant langage
Je rentrerais bien-tôt dans ma captivité. »

Lorsque la supercherie sera dévoilée, il se montrera bon perdant : il écrit ainsi, le 25 janvier 1738, à Thiriot : « Je suis bien aise que Piron gagne quelque chose à me tourner en ridicule. L'aventure de la Malcrais-Maillard est assez plaisante. Elle prouve au moins que nous sommes très galants ; car, lorsque Maillard nous écrivait, nous ne lisions pas ses vers ; quand Mlle de Lavigne nous écrivait, nous lui fîmes des déclarations ». Mademoiselle de la Vigne, et son aventure, seront en effet immortalisés dans la Métromanie de Piron. Elle recevra le nom de Mériadec de Kersic alors que Desforges-Maillard sera M. Francaleu.

Cette anecdote – bretonne si on veut – montre certes l'intérêt de Voltaire pour une poésie venue de cette province à une époque où on parle de plus en plus des « poètes naturels », mais il est certain que le fait qu'on ait eu affaire à une femme ait été plus important que l'origine bretonne.

Édouard Guitton, dont j'ai suivi les cours à Rennes, disait de L'Ingénu qu'il s'agissait du « roman breton de Voltaire ». Il n'avait pas tort puisque l'histoire contée se passe en partie en Bretagne. Pourtant, une recherche précise montre que cette province ne joue en fait que le rôle d'un décor somme toute assez conventionnel.

Les personnages mis en scène sont à peu près tous bretons, le Huron lui-même est un orphelin élevé par les Indiens après le meurtre de ses parents bretons.

L'abbé de Kerkabon, prieur de Notre-Dame de la Montagne, nous l'avons dit, n'est pas sans rappeler l'abbé Trublet. Le nom avec son préfixe paraît parfaitement breton, tout comme celui de son ami l'abbé de St-Yves, un des saints bretons les plus connus. Sur le plan des caractères, rien de particulièrement typique : Mademoiselle de Kerkabon est une vieille fille romantique, dévote et naïve, Mademoiselle de St-Yves possède la fraîcheur et la spontanéité de la jeunesse, le prieur et l'abbé sont de bons buveurs et des érudits de province. Pas de portrait-charge, pas de caricature bretonne, au contraire même puisque personne n'est ridicule et que Mademoiselle de St-Yves est d'une grande beauté. La caricature ne se retrouvera que dans le portrait des méchants de l'histoire : le bailli et son benêt de fils, ceux par qui le malheur arrivera, mais tous deux sont des méchants de convention qui n'ont rien de particulièrement breton et d'ailleurs plutôt que de « bailli » on parle de « sénéchal » en Bretagne. Il est probable que l'historien Voltaire ait préféré le premier terme aux connotations moins « nobles » que le second pour caractériser ce misérable.

L'Ingénu possède-t-il un caractère Breton ou Huron ? Une réponse définitive est impossible : sa franchise parfois brutale, son naturel, une certaine vivacité pourraient y faire penser, mais les Anglais, qui l'ont recueilli les premiers ont déjà noté ce trait de caractère en lui donnant le sobriquet qui le caractérise. Voltaire précise d'ailleurs, théorie des climats à l'appui, qu'il est le produit des deux origines : « La fermeté

des organes de Basse-Bretagne, fortifiée par le climat du Canada, avait rendu sa tête si vigoureuse que, quand on frappait dessus, à peine le sentait-il ; et, quand on gravait dedans, rien ne s'effaçait ; […] ». Plus loin, il ajoutera : « L'Ingénu était têtu, car il était Breton et Huron », davantage un clin d'œil à l'évocation d'un poncif qu'autre chose.

Le cadre de l'histoire est la région de Saint-Malo. Pouvait-il en être autrement alors que trois personnages (sans compter Gournay) qui ont joué un rôle dans sa vie en sont originaires : Maupertuis, La Mettrie, Trublet ? D'autre part, Saint-Malo est une ville que tout le monde connaît.

Si Voltaire la situe en Basse-Bretagne, comme dans le cas du bailli, moins qu'une erreur, c'est la volonté de peindre le tableau à sa guise : l'adjectif « basse » (également dans le nom des habitantes « Basse-Brette ») apporte d'autres connotations que de parler simplement de la Bretagne. C'est sans doute le moyen de donner un peu plus de couleur locale au conte tout comme la parodique légende de Saint Dunstan, une allusion malicieuse aux croyances et aux vies de saints. On sait que Voltaire se moque volontiers des hagiographies, qu'elles soient bretonnes ou autres !

On ne peut faire entrer la dévotion de Mademoiselle de Kerkabon ou l'insistance sur le baptême dans une quelconque dérision des excès de la foi bretonne : il en aurait été de même dans toute autre province.

Quant à l'histoire, elle est tout à fait conventionnelle, un roman d'apprentissage, une trame mille fois utilisée, qui rappelle certains traits de Madame de Luz, mais tranformée, régénérée par la distanciation voltairienne, par le conteur qui converse avec le lecteur, sourit des aventures qu'il narre tout en accordant une grande importance au fond philosophique et en abandonnant au lecteur de romans l'excipient qu'il aime : de la sensibilité et du romanesque.

En bref, le roman breton de Voltaire ne renseigne guère plus que ses autres écrits sur les sentiments de Voltaire vis-à-vis de la Bretagne.

Voltaire est certes un homme qui aime et qui déteste.

Le Parisien qu'il est ne s'embarrasse pas vraiment de considérations sur le caractère des populations. À Paris, à Londres, en Hollande, à Potsdam, à Ferney, ce qui compte, c'est l'esprit philosophique et cet esprit peut exister aussi bien en Bretagne qu'en Normandie ou en Bourgogne.

Il n'en veut pas à Fréron d'être Breton mais d'être le directeur de l'Année Littéraire.

15. En guise de conclusion…

Au terme de cette étude, il convient de se poser la question du rôle de ces stéréotypes, de ces clichés véhiculés au cours des siècles ?

Nous avons pu constater que l'image du Breton n'est en rien figée. D'abord, UNE image du breton est une vue de l'esprit, Il existe des images, qui présentent parfois des caractères totalement différents voire opposés comme un certain archaïsme reproché souvent aux Bretons ou le génie poétique qu'on leur attribue parfois.

Ces représentations ensuite évoluent. Pour le sujet du royaume de France vers la fin du Moyen Âge, « Breton » ne signifie pas du tout la même chose que pour le voyageur romantique parcourant la Bretagne un livre de Cambry ou de Souvestre en mains. Le Breton d'aujourd'hui ne ressemble plus, dans les représentations générales, au Breton de l'avant-guerre. Toute observation, comporte une part de perception, une part de savoir et une part de vouloir !

Si l'on schématise, on peut dire qu'à une image du barbare a succédé celle d'un être fruste et isolé dans un monde situé en bordure de la civilisation et rappelant les époques disparues, époques dont on peut rêver ou qu'on peut vouer aux gémonies, un fossile en quelque sorte, puis celle d'un être poétique accordant peu d'importance au monde matérialiste, positiviste s'édifiant alors, la tête dans les nuées. La modernité enfin a fait du Breton l'être de la nature et des éléments, musicien, conscient de ses traditions, de son identité et d'une (problématique) différence. La musique bretonne, les festivals, sa littérature, ses vieilles villes et ses églises, ses plages et ses sentiers des douaniers, sa gastronomie, le dynamisme de certains hommes d'affaires bretons, la part prise désormais par le mouvement écologiste en Bretagne… en font un « pays » aussi recherché que l'était dans les années 70 l'Occitanie.

Dans un article de la revue Pluriel, le sociologue Pierre-Jean Simon à l'instar de Morvan Lebesque, mais à partir d'une tout autre perspective, se demandait naguère comment on peut être breton en se posant la question de la bretonnité ou du fait d'être breton, de se sentir breton. Désireux de ne rien laisser au hasard, il commençait par faire table rase des critères « ethniques » tels que ceux présentés en début de cette étude et parus dans la Revue d'Anthropologie : Impossible, concluait-il, de sérier un ensemble de traits objectifs partagés par une majorité d'habitants de la Bretagne et les constituant en une collectivité particulière et cohérente. Ni l'apparence physique, ni le costume, le patronyme, l'ascendance, le lieu d'origine, le territoire, la culture, la langue, la religion même ne suffisaient à définir cette bretonnité. Simon concluait par ces paroles : « […] la bretonnité, en fait, nous glisse entre les mains au fur et à mesure où s'accumulent les critères où on prétendrait la fixer ».

Un autre chercheur, Ronan Le Coadic s'interrogeait aussi pour savoir à quoi les Bretons peuvent « rattacher leur bretonnité, quand les deux fondements d'une identité collective, la langue et la connaissance de l'histoire sont si altérés, à présent, en Bretagne ». En effet, la langue bretonne, même si le mouvement semble se ralentir, en est à l'étiage. Le centralisme parisien qui n'applique pas les résolutions européennes sur les langues régionales, ne permet toujours rien d'effectif pour que cette langue (qui a ses lettres de noblesse !) soit à nouveau un idiome vraiment vernaculaire. Jadis, La France se définissait par sa fameuse trilogie : un roi, une langue, une religion. C'était il y a deux siècles et demi ! Il n'y a plus de roi (même si notre République est par certains traits très monarchique), la religion catholique n'est plus guère pratiquée par les masses et d'autres religions se sont implantées. Il reste cette langue que l'état jacobin n'a pas réussi à abattre totalement, mais qui est loin d'avoir le statut qu'elle mérite (bilinguisme complet et sans restriction de domaine). Il faut bien entendu ajouter que la Bretagne, linguistiquement, est double : bretonnante et francophone, ce qui ne simplifie pas les choses, même si le gallo connaît, lui aussi, un certain renouveau.

C'est peut-être à ce niveau que les stéréotypes jouent un rôle. Nous avons vu que ceux-ci, particulièrement au XIXe siècle, sont d'abord véhiculés par des auteurs bretons, qui les reprennent à leur compte, comme s'ils avaient décidé de reconnaître une vérité dans ces clichés qui se colportaient. À ce niveau, il convient de prendre en compte leur évolution. Franz Fanon dans Peau noire, masques blancs, en 1952, arrivait à la conclusion que la colonisation avait créé une névrose collective dont il fallait se débarrasser. Son analyse vaut pour la Bretagne, au moins jusque dans les années 50. Longtemps, la haine et le mépris de soi par une sorte d'intériorisation des images extérieures dévalorisantes (ou plus rarement valorisantes, suivant les origines sociales des populations) ont marqué les Bretons. Cependant, les dernières décennies, avec le mouvement musical et quelques auteurs bretons en figure de proue, ont exorcisé l'aspect négatif et fait des clichés, désormais généralement positifs, le bien commun des Bretons.

Enfant, on m'avait inculqué la honte d'être breton ; aujourd'hui une telle attitude doit être rare, exceptionnelle !

En fait, ce qui compte toujours quand on fait le point sur une communauté humaine ce sont ses rapports historiques concrets avec les autres, avec la communauté nationale, et dans le cas de la Bretagne, ces rapports ont changé. Ils ont changé parce que tout ce qui les constitue a évolué : le contexte économique et social, le réseau des communications, l'ouverture sur le monde et l'avenir, un intérêt largement partagé pour l'histoire de la Bretagne, la conscience de la nécessité de défendre ses spécificités linguistiques, des représentations nouvelles du Breton… Bien entendu, le risque

euphorisant d'une bretonnité glorieuse n'est pas mince, car le Breton, en dépit d'une conscience de soi émergente, existe dans un environnement économique dont il est impossible de faire abstraction, environnement qui est le même que celui dans lequel baigne le nationalisme français, négateur de toute spécificité bretonne ! Cette « décomplexion » des Bretons ne va même parfois pas sans risques. Tout le monde qui s'intéresse à la Bretagne se souvient de la colère du chanteur et poète breton Gilles Servat quand il apprit qu'une de ses chansons les plus revendicatrices, la blanche hermine, avait été « captée » par l'extrême droite ! On se rappellera aussi à ce propos cet avertisseur, ce garde-fou qu'est la Ballade des gens qui sont nés quelque part de Brassens, reprise par de nombreux chanteurs !!!

Si donc on s'interroge sur ce que pourrait être la ou les spécificité (s) bretonnes constitutifs de la bretonnité, au lieu de se pencher sur les habitudes de vie (le pain, le beurre, les galettes, le cidre…), sur des statistiques ou des marques ethniques, il paraît plus enrichissant de s'intéresser, comme nous venons de le faire, aux représentations sociales et historiques que les Bretons se font d'eux-mêmes (par le biais de tous les stéréotypes véhiculés). En bref, l'identité, comme l'écrivait Ronan Le Coadic, n'est pas une réalité palpable, mais bien avant tout une représentation, ou plutôt un faisceau de représentations jamais figées qui s'appuient sur les images transmises par les générations successives, sur l'existence d'une langue particulière et d'une topologie exclusive, enfin de la redécouverte de l'histoire de la Bretagne (Le Coadic, Identité bretonne, Terre de brumes, 1998, p. 148). À ce niveau, on ne peut que saluer le travail entrepris par Frédéric Morvan avec son Centre d'Histoire de la Bretagne pour redonner leur histoire aux Bretons, comme on doit saluer tous les efforts qui sont faits pour sauver la langue bretonne.

Cependant, on sait que toute personnalité, toute « individuation » se fait par opposition à un modèle : il y a ces moi voulus par mon environnement : mère, fille, fils, père, citoyenne et citoyen, Français et Française, Breton et Bretonne, et puis, il y a moi, part narcissique de ma personnalité, qui se situe un peu (voire beaucoup) en dehors de ces cadres sans s'en affranchir jamais totalement. Nous sommes á une époque où ce moi se manifeste plus que jamais : certains déplorent l'individualisme actuel, chaque individu se sentant capable de s'affranchir des règles, des aides et des devoirs inhérents à sa communauté. Pourtant, jamais les grands festivals n'ont eu jamais autant de succès, jamais les grands rassemblements populaires n'ont été plus nombreux.

Je, est un autre. La formule rimbaldienne n'a jamais été aussi vraie que dans la Bretagne actuelle. C'est aussi la clef d'une créativité qui fait que l'identité telle que nous venons de la définir et de l'illustrer est une base, un tremplin vers autre chose vers un ailleurs jamais coupé de ses origines. Le moi narcissique et les moi

résultats de l'environnement culturel, social, historique, des rencontres internationales, entrent en interférence et ce sont ces interférences qui sont créatrices de nouveaux comportements, de nouvelles attitudes, d'une nouvelle conscience de soi, comme l'évolution des stéréotypes le montre. Ainsi, la musique bretonne – essentielle dans le renouveau breton depuis les années 60 – a trouvé une jouvence dans les pays celtes ayant mieux pu protéger leur identité : les bagadoù doivent certainement beaucoup aux pipe bands, et ce sont des artistes comme Alan Stivell qui ont su relancer la musique bretonne en l'ancrant dans la tradition instrumentale et en l'ouvrant aux influences les plus modernes dans une volonté absolue de re-création respectueuse. Ce renouveau, cette ouverture qui n'est jamais fermeture se constate désormais á tous les niveaux, que ce soit celui de l'écriture des jeunes écrivains Bretons, de la peinture de la recherche… L'Histoire n'en est jamais abolie.

Eléments de bibliographie

Éléments de Bibliographie

Bertho Catherine, « L'invention de la Bretagne » In : *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 35, novembre 1980. *L'identité*, pp. 45-62.

Calvez Léone et Caouissin Herri, *Bécassine vue par les Bretons*, 1937.

Champseix, Jean-Paul, *De Chateaubriand à Bécassine ou la constitution du stéréotype breton* (Publié sur Internet).

Cornette, Joël, *Histoire de la Bretagne et des Bretons: Des Lumières au XXIe siècle*, 2008.

Couderc, Marie-Anne, *Bécassine inconnue*, Paris, 2000.

Dantec, Ronan et Eveillard, James, *Les Bretons dans la presse populaire illustrée*, Ouest-France, Rennes, 2001.

Déguignet, Jean-Marie, *Mémoires d'un paysan bas-breton*, An Her, 1998

Fanon, Frantz, Peau noire, masques blancs, 1952.

Grall, Xavier, *Le cheval couché*, Paris, 1977.

Hélias, Pierre-Jakez, *Le Cheval d'orgueil*, Paris, 1975.

Jouy, E, *L'hermite en province*, v. 6, En Bretagne, Paris, 1826.

Labé, Yves-Marie, « Bécassine débarque », in *Le Monde*, 28 août 2005.

Labbé, François, *Voyage littéraire en Bretagne*, Fanch Babel éd., 2018.

Laisis, Jacques, «Identité individuelle, identité collective», in Jean-Yves Dartiguenave et Jean-François Garnier, Éd., *Travail social. La reconquête d'un sens*, Paris, L'Harmattan, Le travail du social, 1998.

Laurent, Charles, *Les voyages en Bretagne du chevalier de Mirabeau*, Mayenne, 1983.

Lebesque, Morvan, *Comment peut-on être breton ? Essai sur la démocratie française*, Paris, Éditions du Seuil, Points Actuels, 1970.

Le Bot, Jean-Michel, *Au fondement du lien social. Introduction à une sociologie de la personne*, Paris, L'Harmattan, 2002

Le Bris, Michel, *L'homme aux semelles de vent*, Paris, 1977.

Le Coadic, Ronan « Tout est bon dans le Breton » in : *Ethnologie française* 2012/4 (Vol. 42).

Le Disez, Jean-Yves, *Récits de voyageurs britanniques en Bretagne*, PUR, Rennes, 2002.

Lehambre, Bernard, *Bécassine, une légende du siècle*, Gautier-Languereau/Hachette Jeunesse, 2005.

Le Meur, Yann, « *Bécassine, le racisme ordinaire du bien-pensant* », in : *Hopala, numéro 21* (novembre 2005-février 2006).

Le Quintrec, Charles, *Les grandes heures littéraires de Bretagne*, Rennes, 1978.

Martin-Fugier, Anne, *La Place des bonnes : la domesticité féminine à Paris en 1900*, Grasset, 1979 (rééditions 1985, 1998, 2004).

Olivier-Messonnier, Laurence, *Guerre et littérature de jeunesse (1913-1919) Analyse des dérives patriotiques dans les périodiques pour enfants*, 2010.

Ozouf, Mona, *Composition française*, Paris, 2009.

Pluriel

Rohou, Jean, *Fils de Ploucs*, Rennes, 2005.

Simon, Pierre-Jean La bretonnité : une ethnicité problématique, Presses universitaires de Rennes, 1999.

Simon, Pierre-Jean, « Aspects de l'identité bretonne », in : *Pluriel*, 19, 1979, p. 23 – 43.

Villermé/Benoiston de Châteauneuf, *Voyage en Bretagne en 1840 et 1841*, Tud Ha Bro, présenté par F. Élégoet, 1982.

Vitruve, Raymond, *Bécassine, œuvre littéraire*, Paris, 1991.

Voir aussi : *Les clichés Bretons* sur Bécédia : bcd.bzh/becedia/fr/les-cliches-bretons

Cette étude a été réalisée pour *L'Encyclopédie de la Bretagne* (éditions Dumane). Elle était prête en 2010, mais cette Encyclopédie a cessé de paraître… L'auteur l'a légèrement modifiée pour cette nouvelle version.

Principaux ouvrages de F. Labbé :

Jean-Henri-Ferdinand Lamartelière, un dramaturge sous la Révolution ou l'élaboration d'une référence schillérienne en France, Peter Lang, Berne, 1990.

Anacharsis Cloots, le Prussien francophile, L'Harmattan, Paris, 1999.

La Gazette littéraire de Berlin, 1764-1792, Champion, Paris, 2004.

Le message maçonnique au XVIIIe siècle, contribution à l'histoire des idées, Dervy, Paris, 2006 (2e édition).

Édition critique de Le Livre fait par force, Presses de l'université de Saint-Étienne, Lire le 18e siècle, 2008.

Le Conte, traduction de *Das Märchen* de Goethe, Orizons Cardinales, Paris, 2008.

Vie et œuvre de Nicolas Barrera (Nicolas Barrera, Leben und Werk par Inken Drodz), Crantz, Stuttgart, 2010.

Berlin, le Paris de l'Allemagne, Orizons Universités, Paris, 2011.

Litanies, MPE, Paris, 2011.

Le cahier rouge, Orizons Littératures, Paris, 2011.

Sous la surface des choses, MPE, Paris, 2012.

L'Imbécile heureux, L'Harmattan, Paris, 2013.

En finir avec cette institution scolaire, MPE, 2013.

Correspondances maçonniques 1778-1784, Honoré Champion, Paris, 2016.

Un aventurier littéraire : Jean-Charles Laveaux (1749-1827), Honoré Champion, Paris, 2017.

Les débuts de la franc-maçonnerie en Bretagne, Centre d'Histoire de Bretagne, Porspoder, 2017.

Un Voyage littéraire en Bretagne, Tomes 1 et 2, Fanch Babel Éd., 2018.

La Soue, Fanch Babel Éd., 2018 (première édition, La part Commune, 2006).

Le Jardin désespéride, Fanch Babel Éd., 2019.

Sous le nom de Fanch Babel :

Une vie de prof, L'Harmattan, Paris, 2008.

Le disparu de Trégastel, L'Harmattan, Paris, 2014.

Un château en Forêt Noire, L'Harmattan, Paris, 2015.

En collaboration

Les Constitutions d'Anderson, Paris, Romillat, 2002.

Les écrivains et l'argent, Sous la direction d'O. Larizza, Orizons Université, Paris, 2012.

Encyclopédie de la Bretagne, tome 5, Celtes et celtisme, Éditions Dumane, 2018.

*

1 Le sujet est largement exploité. Pour s'en convaincre, il suffit de taper sur un moteur de recherche les termes archétype, cliché, le Breton, la Bretagne… pour voir apparaître plusieurs pages de références. Nous nous permettrons d'y renvoyer le lecteur. Le présent texte était à l'origine destiné à l'Encyclopédie de la Bretagne (éditions Dumane)

2 Pour en revenir à *Colette Baudoche*, il est intéressant de noter combien l'Allemand de l'époque de la parution du roman, prisonnier de ses propres a priori sur la « grandeur germanique », refuse de voir en Asmus une caricature et ne veut le comprendre que comme un Allemand cultivé, ouvert à la France, curieux de la France, un « Allemand de Königsberg, qui porte toutes les caractéristiques de sa race » Frankfurter Zeitung, no 86, 27 mars 1909, F. Vogl « Der Mezer Roman von Maurice Barrès ». Les caractéristiques (négatives) du personnage de Barrès étant positivement réinvesties par le journaliste. Voir Wiebke Bendrath, Ich, Region, Nation : Maurice Barrès im französischen Identitätsdiskurs, 2011.

3 Le sujet concernait le Discours sur l'universalité de la langue (1784) et Rivarol ne l'obtint que parce que le prince Henri, frère du roi insista pour qu'il en fût ainsi, ce qui provoqua bien des tensions à l'Académie, dans Berlin et dans les pays allemands. Le professeur Schwab, qui avait produit une dissertation beaucoup plus scientifique fut déclaré ex-aequo, ce qui calma un peu les susceptibilités. Voir F. Labbé, *Berlin, le Paris de l'Allemagne*, Orizons, Paris, 2013 et F. Labbé, *Jean-Charles Laveaux, un aventurier littéraire*, Honoré Champion, Paris, 2018.

4 Voir la note précédente.

5 Voir Siebenmann, 1992: 1 et Fischer, 1981: 46

6 Texte d'Émile Souvestre.

7 *De bello Gallico* [5,14] « De tous les peuples bretons, les plus civilisés sont, sans contredit, ceux qui habitent le pays de Cantium, région toute maritime et dont les mœurs diffèrent peu de celles des Gaulois. La plupart des peuples de l'intérieur négligent l'agriculture ; ils vivent de lait et de chair et se couvrent de peaux. Tous les Bretons se teignent avec du pastel, ce qui leur donne une couleur azurée et rend leur aspect horrible dans les combats. Ils portent leurs cheveux longs, et se rasent tout le corps, excepté la tête et la lèvre supérieure. Les femmes y sont en commun entre dix ou douze, surtout entre les frères, les pères et les fils. Quand il naît des enfants, ils appartiennent à celui qui le premier a introduit la mère dans la famille. » César présente de façon très positive les deux expéditions qu'il a conduites : tous les affrontements se font à l'avantage des Romains, malgré, parfois, quelques difficultés (le premier débarquement, les chars bretons, la cavalerie, quelques échecs dus aux conditions météorologiques…) : il faut bien souligner le prix de la victoire ! Le plus remarquable est de constater que César inverse le déroulement des opérations faisant des Bretons les agresseurs (§ 27 du livre IV) !

8 "Ego igitur, oppido quodam oriundus quod in ingressu minoris britannie constructum, ab urbe Namnetica versus orientem octo credo miliariis remotum, proprio vocabulo Palatium appellatur, sicut natura terre mee vel generis animo levis, ita et ingenio extiti et ad litteratoriam diciplinam facilis." (Quant à moi, je suis originaire d'une place forte construite à l'entrée de la

Bretagne, à huit milles, je crois, à l'est de Nantes. Son nom précis est Palais. S'il est vrai que je dois naturellement à ma terre natale comme à mes ancêtres d'avoir fait preuve d'un caractère vif, je leur dois aussi d'avoir montré une intelligence capable d'aller vers les disciplines littéraires avec beaucoup de facilité." Historia calamitatum, Vrin, Paris, 1978).

9 *Chronique de Raoul Glaber*, surtout le chapitre III du Livre II (Guizot, Collection des Mémoires de l'Histoire de France, Paris, 1824)

10 M. Jones, Préface au livre de Frédéric Morvan, La chevalerie bretonne et la formation de l'armée ducale : 1260 à 1341, PUR, 2009.

11 Il faudrait y ajouter une sexualité… débordante. En 2013, dans l'article qu'il consacre à Mangourit du Champ-Daguet (*Le Monde maçonnique des Lumières*, vol. III, P. 1874), Charles Porset écrit ainsi que ce qui intéresse le jeune homme à Paris c'est d'abord la lumière tamisée des bordels : « Comme tout Breton de bonne souche » !

12 Voir F. Labbé, *Bertrand Du Guesclin, le Dogue Noir de Brocéliande*, Fanch Babel Éd., 2019.

13 Voir François Labbé, *Bertrand Du Guesclin, le Dogue Noir de Brocéliande*, 2019.

14 En Allemagne même, on sait que pour un Français de la bonne société un nom breton paraît ridicule. Helfrich Peter Sturz écrit ainsi (en français) une saynète satirique (*Dialogue sur les Français et les Allemands*, 1784) dans laquelle il fait parler des Français imbus de leur nation et se moquant des Allemands. Un des personnages évoque « Clostoque » (Klopstock). À ce nom impossible, tout le monde soupire et un abbé se voulant spirituel ajoute : « Le nom est bas-breton, je pense » !

15 Histoires figurales : des monstres médiévaux à Wonderwoman, Paris, 1998.

16 Dans la première moitié du XIXe siècle, les écrivains et artistes bretons se retrouveront aussi à Paris et le journal *Le Globe* sera souvent une adresse de ralliement (voir plus avant)

17 Pelloutier fut généralement apprécié en France, En Allemagne, Johann Christoph Adelung (créateur du dictionnaire et de la grammaire) fut en revanche plus que réservé. Plus tard, l'œuvre de Pelloutier fut au centre de la dispute entre celtomanes et germanomanes, qui prospéra sur le nouveau nationalisme allemand né à la suite des campagnes napoléoniennes.

18 Notons que c'est aussi l'époque où un historien d'origine bretonne Jean Charles Laveaux (1749-1830) publie son Histoire de premiers peuples libres qui ont habité la France (1798), dont une des thèses est que si les Romains puis les Francs se sont imposés aux populations locales (les Gaulois), si ces derniers ont formé majoritairement le peuple, c'est dans ce peuple – épargné par la corruption romaine, franque ou féodale, que s'est trouvé le ferment du sursaut national…

19 Tableau pittoresque de la Suisse, 1791. On se reportera à F. Labbé, *Un neveu de Rameau breton, Jean-Marie-Jérôme Fleuriot de Langle (1749-1807)*, Éditions Complicités, 2020.

20 Jean Rohou cite dans *Fils de Plouc*, parmi d'autres témoignages de « Parisiens », Jean Cau qui, dans l'Express, évoque un voyage en Bretagne en 1959 : « le Moyen Âge […] ; on est au bout du malheur et du monde ». Son portrait de l'indigène rencontré est un condensé de tout ce qui se colporte : alcoolisme, idiotie, sournoiserie, saleté, odeur repoussante, hébétude…

21 Georges Cadoudal est né en 1771 dans une famille de paysans aisés, à la ferme de Kerléano, en Brech. Sa force était proverbiale et à la restauration ses frères seront anoblis par Louis XVIII. En 1788-89, avec les collégiens de saint-Yves de vannes, ses condisciples, il est ouvert aux idées nouvelles. Lorsque le futur général Moreau, alors meneur des étudiants de Rennes, s'oppose à la noblesse en janvier 1789 et appelle à l'aide la jeunesse bretonne, les collégiens de saint-Yves lui envoient un courrier et forment une « compagnie » commandée par Georges Cadoudal et devant partir pour Rennes ! La constitution civile du clergé marquera la fin de son enthousiasme révolutionnaire, comme celui de la plupart de ses amis.

22 Voir : *Vendée, chouannerie, littérature* : actes du colloque d'Angers 12-15 décembre 1985, PU d'Angers, 1986.

23 Voir sur ce sujet : Bernard Peschot, « L'image du Vendéen et du Chouan dans la littérature populaire du XIXe siècle », in : *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 1982, pp. 257-264.

24 Voir principalement : David Steel, Émile Souvestre *Un Breton des lettres*, 1806-1854, Rennes, 2013. Sur l'apport de Souvestre : Fañch Postic. « Le rôle d'Emile Souvestre dans le développement du mouvement d'intérêt pour les traditions orales au XIXe siècle.. *Actes du colloque : Emile Souvestre, écrivain breton porté par l'utopie sociale*, 2006, Brest,. pp.117-136. ffhal-00453568f

25 Rappelons que ce personnage à la fois historique et légendaire, peut apparaître comme une chouanne gauloise, une Vierge héroïque. Elle incarne la résistance nationale à une occupation illicite.

26 Se reporter par exemple au site de Christian Souchon : http://chrsouchon.free.fr/home1b.htm

27 *A year in western France*, 1877.

28 Voir les premières photographies prises en Bretagne sur bcd.bzh/becedia.

29 Il faudra attendre la fin du XIXe siècle pour qu'elle soit déclarée authentique !